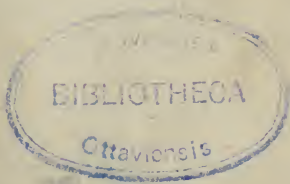


125

coll. spec.

1813





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

GÉNIE.

DE

M. DE BUFFON.

EMERSON

75

W. D. BROWN

GÉNIE

DE

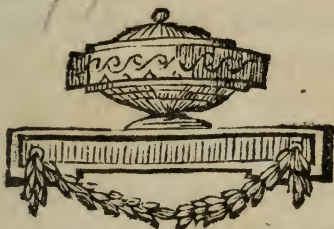
M. DE BUFFON,

PAR M * * *.

Naturæ genium, patriæ decus ac decus ævi.

Anti-Luc.

J. L. Ferry, de St Constant

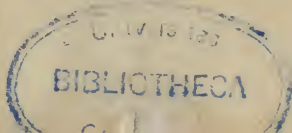


A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



QH

45

B79

1778

Coll. spec.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

QUOIQUE l'Histoire Naturelle soit la source des autres Sciences physiques & la mere des Arts, l'étude en a été négligée jusqu'à nos jours. Le spectacle que présente l'Univers, ravissoit les hommes, sans attirer leur curiosité. Contents d'admirer la forme & la magnificence extérieure de la matiere, ils ne cherchoient pas à pénétrer l'intérieur des objets. Ceux qui comprirent que l'étude de la Nature est seule digne d'occuper, & de satisfaire un esprit raisonnable, furent peut-être rebutés par l'incertitude & l'aridité qu'ils voyoient regner chez les Maîtres qui l'avoient

cultivée. Aristote, moins jaloux d'arracher à la Nature ses secrets, que de la plier à ses idées, la vit non pas telle qu'elle est, mais telle qu'il la vouloit voir : il donna des noms pour des causes, & crut résoudre, par un mot, les plus difficiles problêmes. Pour se frayer de nouvelles routes, il abandonna celles des Philosophes qui l'avoient précédé : ceux-ci avoient cru que les changements, qui arrivent dans la Nature, ne sont qu'un nouvel arrangement des particules de la matiere ; Aristote enseigna qu'il se perdoit des êtres, & qu'il s'en produisoit de nouveaux. Ses disciples ne firent qu'ajouter de nouvelles erreurs aux siennes. Il n'y eut point d'absurdité qui n'eût ses partisans & ses défenseurs. Toutes les Ecoles étoient Péripatéticiennes, lorsqu'enfin Descartes parut, & vengea les droits de la raison, de la tyrannie des préjugés. Ce fut alors que la Physique sortit du sein des ténèbres, dont l'avoit enveloppé le Précepteur d'Alexandre. Mais au regne du Péri-

patétisme succéda celui de l'esprit Hypothétique : d'un excès on tomba dans un autre ; l'erreur fit place à l'erreur. Descartes, prenant les ardeurs d'une imagination exaltée pour le flambeau paisible de la vérité, négligea l'observation des effets réels, & se livra à la spéculation des causes probables : il ignora le mécanisme de la Nature, parce qu'il n'étudia point l'enchaînement & les loix des divers phénomènes. Il ne laissa pas, malgré ses systèmes, de rendre de grands services à la Physique, & de faciliter la découverte de la vérité. Enfin, Newton parut. Tout prit alors une nouvelle face. Ce Philosophe ouvrit des sentiers plus sûrs. Créateur d'un système simple & analogue à la Nature, il substitua la démonstration aux conjectures ; il nous apprit à consulter l'expérience plutôt qu'à décider, à évaluer les effets, sans nous flatter d'avoir pénétré les causes.

C'est lorsque le voile, que la Nature opposoit à nos yeux pour nous dérober

ses mysteres, étoit presque entièrement soulevé, qu'il falloit la peindre, & tracer le grand tableau de ses opérations. Aussi est-ce dans cette circonstance, que la Nature elle-même a pris soin de former celui qui devoit avoir la gloire de nous dévoiler ses secrets. Elle l'a doué, pour cet effet, d'un génie vaste & pénétrant, capable de saisir les objets les plus éloignés, de mesurer les plus étendus, d'atteindre les plus sublimes, de découvrir les rapports, d'apercevoir toutes les nuances, d'embrasser l'ensemble des choses les plus compliquées. Le rival de Lucrèce & de Platon, M. de Buffon, est autant supérieur à Aristote & à Pline, que la saine Philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne Physique. Il est par-tout égal à son sujet, éloge le plus grand qu'on puisse faire de l'Historien des merveilles de l'Univers! Il est simple, varié, majestueux comme la Nature qu'il peint d'une manière si vraie & si énergique : comme elle, il descend

dans les plus petits détails , pour ne point laisser de lacune dans un sujet où tout est intéressant. L'Histoire Naturelle , la plus utile & la plus belle production de ce siècle , est un monument d'éloquence & de génie , auquel l'Antiquité n'a rien à opposer , & qui fera l'admiration des âges futurs. En la lisant , qui n'accordera à son illustre Auteur ces deux qualités qu'il exige lui-même dans un Naturaliste , & qui paroissent si opposées : les grandes vues d'un génie ardent , qui embrasse tout d'un coup-d'œil , & les petites attentions d'un instinct laborieux , qui ne s'attache qu'à un seul point ? Qui ne lui appliquera ce qu'il dit de Pline , que non seulement il fait tout ce qu'on peut savoir , mais qu'il a encore cette facilité de penser en Grand , qui multiplie la science ? On n'admire pas moins la profondeur & l'étendue de ses recherches , la force & la solidité de ses raisonnements , que la noblesse & la pureté de son style , l'harmonie & la clarté de son

expression. Ce que la Philosophie a de plus sublime, la Physique de plus curieux, l'Eloquence de plus noble, la Poésie de plus brillant, se trouve rassemblé dans l'Histoire Naturelle. Partout on voit à-la-fois un Philosophe, un Orateur, un Poëte inspiré par l'amour de la vérité, qui peint avec grace, qui intéresse le cœur, qui élève l'esprit ; par - tout il sème des fleurs : descriptions agréables, images riantes, sentiments nobles & touchants, réflexions profondes, idées sublimes, tout est réuni dans son ouvrage ; il peut fournir des exemples de tous les genres de beautés.

Quelques esprits, dénués d'imagination, ont trouvé le style de M. de Buffon trop poétique : mais à qui convènoit de peindre, dit M. Palissot, si ce n'est à l'Historien de la Nature ? Et le moyen de peindre en Maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la Poésie ? Plaignons les Lecteurs insensibles aux traits vifs & touchants, que

le Peintre de la Nature a employés pour animer ses tableaux. Ne devoit-il pas se servir de couleurs brillantes & variées, pour soutenir l'attention des Lecteurs peu familiarisés avec les objets sublimes, & qui se rebutent dès qu'il leur en coûte pour concevoir? Il a eu le talent rare de mettre les matieres les plus abstraites à la portée des esprits les plus communs, sans leur rien faire perdre du côté de l'énergie; & sa plume leur a prêté des ornements dont, jusques à lui, elles n'avoient pas paru susceptibles.

Mais ce qu'on doit le plus admirer dans l'Histoire Naturelle, c'est cet enchaînement, cet ordre qui regne dans les diverses parties de ce vaste édifice; c'est sur-tout cette unité qui en fait le charme, & qui annonce le vrai génie. Les productions de la Nature elle-même ne sont si admirables & si parfaites, que parce que chaque ouvrage forme un tout, & qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Ses

productions nous étonnent, mais c'est l'empreinte divine, dont elles portent les traits, qui doit nous frapper davantage, comme l'a remarqué M. de Buffon lui-même.

Ce sublime Historien commence le tableau de la Nature par ce qu'il y a de plus grand, & descend ensuite, par degrés, aux objets qui sont plus à notre portée. Il explique d'abord la formation de l'Univers, qui a tant exercé la curiosité philosophique. Si son système ne porte pas tous les traits de l'évidence, c'est qu'il n'est pas donné à l'homme de participer à l'intelligence suprême : mais ses conjectures sont les plus vraisemblables qu'on ait imaginées, puisque par elles on explique plus de phénomènes que par toute autre opinion. Elles conduisent d'ailleurs à d'heureuses découvertes, elles étendent la sphère de nos idées, & élèvent l'ame du Lecteur. On aime à voir l'esprit humain s'échapper de son cercle étroit, s'élan- cer jusqu'aux plus sublimes régions, par-

courir l'étendue, entrer, pour ainsi dire, dans le conseil du Très-Haut, étudier en quelque sorte le génie de ce grand Architecte, & se rendre témoin du développement du chaos.

Après nous avoir introduits dans le sanctuaire de la Nature, M. de Buffon nous ramene à la décoration extérieure de la terre. Il expose d'abord les différentes propriétés de cet élément invisible & léger qui l'environne; de cette chaleur, distribuée dans toutes ses parties, qui en est l'ame & la vie : il nous apprend que ces hauteurs prodigieuses, qui forment des chaînes aussi étendues que les continents, ne sont point des excrescences inutiles & difformes d'un globe mal-arrangé; mais qu'on doit les regarder comme des instruments admirables, construits & ordonnés par le Créateur, pour distribuer ses bienfaits à toute la terre. Les montagnes arrêtent les vapeurs de l'air, & forment, dans leur sein, de vastes réservoirs d'où découlent des eaux vives & salutaires, qui

répandent dans les campagnes le germe de la fécondité. Ces cavités immenses faites pour en recevoir le superflu, & dont l'étendue est aussi grande que celle de la terre, forment un empire aussi riche que peuplé. Lorsqu'on a étudié, avec M. de Buffon, tous les phénomènes de la Nature, les bienfaits ainsi que les rigueurs de cette sage mere, on est forcé de reconnoître par-tout les traces de la Divinité, par-tout elle s'offre à nos regards. S'il se trouve des censeurs de l'Univers, ce sont ou des ignorants, ou des hommes qui voudroient qu'il n'eût été fait que pour eux, & qu'il n'eût eu que leur commodité pour objet.

Une histoire plus intéressante suit le tableau des révolutions du globe. L'étude propre de l'homme est l'homme. Cette maxime, par laquelle l'Homere Anglois entendoit l'examen réfléchi des passions & des vices, s'applique également, avec justesse, à l'homme matériel, c'est-à-dire, aux différentes parties qui constituent notre individu. Cette étude est même

préférable à la première, parce qu'elle est sujette à moins d'erreurs. L'Histoire Naturelle, dont l'anatomie est la branche la plus essentielle, n'a besoin ni de suppositions, ni d'aveugle crédulité: elle ne cherche point à surprendre l'imagination, elle parle aux yeux un langage intelligible, & c'est par elle que nous parvenons à la connoissance morale de nous-mêmes. Peut-on, en effet, examiner la structure du corps humain, sans pénétrer jusqu'au sublime principe qui l'anime?

Après nous avoir démontré l'excellence de notre nature, & sa supériorité sur celle des bêtes, M. de Buffon fait une description vraie & éloquente du corps humain. Le Créateur ne se contenta pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur; il construisit au-dedans ce qui doit lui donner la vie, le mouvement & la fécondité, & fabriqua, avec une économie dont lui seul étoit capable, tous ces ressorts qui produisent les sensations, qui, à leur tour, font nat-

tre les pensées. M. de Buffon trace un magnifique tableau de la foiblesse & de la grandeur de l'homme : il fait connoître ses organes , le développement & les fonctions des sens , leur usage dans toute son étendue , les erreurs auxquelles nous sommes assujettis par la Nature ; il finit ensuite par un morceau sublime , où il fait parler le premier homme , tel qu'on peut croire qu'il étoit au moment de la création , c'est-à-dire , avec ses organes parfaitement formés , mais tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environnoit.

Je ne continuerai point cette foible esquisse de l'immense tableau de la Nature. C'est avec son Historien qu'il faut parcourir l'Univers , pour remarquer les variétés qui distinguent l'espece humaine : c'est avec lui qu'il faut étudier la Nature , & l'histoire de ces animaux utiles , devenus nos amis & nos bienfaiteurs , & de ces animaux féroces qui savent se soustraire à notre puissance , & semblent partager avec nous l'empire
de

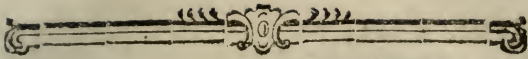
de la terre : c'est avec ce génie sublime qu'il faut voir la Nature, la prendre sur le fait, en découvrir les ressorts.

Si les hommes se peignent dans leurs écrits, quelle idée l'Histoire Naturelle ne doit-elle pas nous donner de son Auteur? Je n'entreprends pas de le représenter tel qu'il est. Il n'appartient qu'aux grands Peintres de nous retracer les grands hommes. Le nom de M. de Buffon est écrit dans les fastes de l'Univers. Personne n'ignore qu'il s'est rendu immortel, en réunissant des vertus mâles à des talents supérieurs. Il a pris pour base notre Religion sainte, & a reconnu la nécessité d'une révélation divine, dans un temps où l'impiété triomphe, où l'abus de l'esprit est appelé raison, où les paradoxes sont devenus des principes.

Il est inutile d'exposer ici les motifs qui nous engagent à donner cet extrait de l'Histoire Naturelle au Public. Nous avons eu en vue principalement la jeunesse. On sait que le desir de savoir est actif à cet âge, & qu'on tire de cette

heureuse disposition tout le bien qu'elle peut produire ; lorsqu'on l'occupe à des objets propres à attacher l'esprit par l'attrait du plaisir, & à l'éclairer par l'instruction. Or, ce double avantage se trouve d'une manière parfaite dans l'étude de la Nature. Nous croyons que ce recueil sera bien reçu & des Lecteurs instruits, qui y trouveront une idée exacte des connoissances de l'Auteur & de celles de son siècle ; & de ces Lecteurs peu faits pour méditer, qui, n'aimant que la variété, se rebutent dès que l'ouvrage exige une attention trop suivie.

Le Privilege se trouve aux Ouvrages de M.
DE BUFFON.



T A B L E

Des ARTICLES contenus dans ce
Volume.

D ISCOURS PRÉLIMINAIRE, page v	
ART. I. <i>L'Homme après la création, ou le développement des sens,</i>	1
II. <i>Principes de l'Homme,</i>	13
III. <i>L'Ame comparée aux corps,</i>	18
IV. <i>Portrait de l'Homme,</i>	21
V. <i>Force de l'Homme,</i>	24
VI. <i>L'Homme comparé à l'Animal,</i>	31
VII. <i>Etat de pure nature,</i>	39
VIII. <i>Sauvages,</i>	47
IX. <i>L'Homme en société,</i>	51
X. <i>Abstinence de la chair,</i>	53
XI. <i>Peinture de l'Homme moral dans la jeunesse & dans le moyen âge,</i>	57
XII. <i>Amour dans l'Homme & dans les Animaux,</i>	62
XIII. <i>Mariage,</i>	66
XIV. <i>Sources du bonheur. Causes du malheur,</i>	70
XV. <i>Mort,</i>	76
XVI. <i>Imagination,</i>	83
XVII. <i>Mémoire,</i>	84

XVIII. Réves ,	86
XIX. Modes ,	95
XX. Variétés dans l'espece humaine ,	100
Tartares ,	106
Chinois ,	108
Japonnois ,	ibid.
Hommes à queue ,	110
Peuples de l'Inde ,	111
Mogols ,	113
Persan ,	114
Arabes ,	117
Egyptiens ,	118
Peuples de la Barbarie ,	119
Géorgiens ,	122
Circassiens & Mingréliens ,	123
Turcs ,	ibid.
Juifs ,	124
Grecs ,	125
Peuples de l'Europe ,	126
Suédois ,	128
Danois ,	132
Moscovites ,	ibid.
Ethiopiens ,	135
Acridophages ,	136
Noirs ,	137
Peuples qui composent la premiere race.	
Negres du Sénégal ,	138
Negres du Cap-Verd ,	141
Negres de Guinée ,	143

<i>Negres de Congo ,</i>	144
<i>Peuples qui composent la seconde race ,</i>	149
<i>Peuples de Natal , de Sofala , & de Monomotapa ,</i>	150
<i>Causes des variétés dans la couleur & la forme des hommes ,</i>	170
XXI <i>Empire de l'Homme sur les Animaux ,</i>	175
XXII. <i>Le Cheval ,</i>	180
XXIII. <i>L'Ane ,</i>	185
XXIV. <i>Le Bœuf ,</i>	188
XXV. <i>La Chevre & la Brebis ,</i>	192
XXVI. <i>Le Chien ,</i>	194
XXVII. <i>Le Chat ,</i>	203
XXVIII. <i>Animaux sauvages ,</i>	206
<i>Le Cerf. Plaisirs de la Chasse.</i>	207
XXIX. <i>Le Renard ,</i>	210
XXX. <i>Le Loup ,</i>	212
XXXI. <i>Le Singe comparé à l'homme ,</i>	215
XXXII. <i>Les Orangs - Outangs , ou le Pongo & le Jocko ,</i>	226
XXXIII. <i>Le Castor ,</i>	243
XXXIV. <i>Le Lion ,</i>	255
XXXV. <i>Le Tigre ,</i>	259
XXXVI. <i>L'Eléphant ,</i>	264
XXXVII. <i>Le Rhinocéros ,</i>	272
XXXVIII. <i>Le Chameau ,</i>	275
XXXIX. <i>Les Abeilles ,</i>	282
XL. <i>Première vue de la Nature ,</i>	292

<i>Bornes de son pouvoir ,</i>	294
<i>Tableau de la Nature brute ,</i>	306
<i>Tableau de la Nature cultivée ,</i>	310
<i>Invocation à l'Auteur de la Nature ,</i>	313
<i>XLI. Seconde vue de la Nature ,</i>	315
<i>XLII. Volcans ,</i>	348
<i>XLIII. Philosophie ,</i>	350
<i>XLIV. Tout est bien ,</i>	352
<i>XLV. Style ,</i>	354

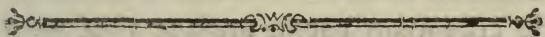
Fin de la Table.



G É N I E

D E

M. DE BUFFON.



I.

L'Homme après la création, ou le développement des sens.

JE me souviens de cet instant plein de joie & de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence; je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux; quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, & me

A

donnoit un sentiment inexprimable de plaisirs; je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, & faisoient partie de moi-même.

Je m'affermissois dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière, son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, & je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité je crus avoir perdu presque tout mon être.

Affligé, faisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement; quand tout-à-coup j'entends des sons; le chant des oiseaux, le murmure des airs formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'ame; j'écoutai long-temps, & je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la pre-

miere. Lorsque je rouvris les yeux, quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants ! mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, & suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers, je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre & retrouver ces objets, & que j'avois la puissance de détruire & de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; & quoiqu'elle me parût immense en grandeur par la quantité des accidens de lumière & par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je commençois à voir sans émotion & à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causerent un épanouissement intime & me donnerent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations ,
pressé par les plaisirs d'une si grande
& si belle-existence , je me levai tout
d'un coup , & je me sentis transporté
par une force inconnue. †

Je ne fis qu'un pas , la nouveauté
de ma situation me rendit immobile ,
ma surprise fut extrême , je crus que
mon existence fuyoit , le mouvement
que j'avois fait , avoit confondu les
objets , je m'imaginois que tout étoit
en désordre.

Je portai la main sur ma tête , je
touchai mon front & mes yeux , je
parcourus mon corps , ma main me
parut être alors le principal organe
de mon existence ; ce que je sentoits
dans cette partie étoit si distinct &
si complet ; la jouissance m'en paroif-
soit si parfaite en comparaison du
plaisir que m'avoient causé la lumière
& les sons , que je m'attachai tout
entier à cette partie solide de mon
être , & je sentis que mes idées pre-
noient de la profondeur & de la réalité.

Tout ce que je touchois sur moi, sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, & chaque attouchement produisoit dans mon ame une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être, je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avoit paru d'abord immense en étendue.

J'avois jetté les yeux sur mon corps, je le jugeois d'un volume énorme & si grand, que tous les objets qui avoient frappé mes yeux ne me paroïssent être en comparaison que des points lumineux.

Je m'examinai long-temps, je me regardois avec plaisir, je suivois ma main de l'œil & j'observois ses mouvements; eus sur tout cela les idées les plus étranges, je croyois que le mouvement de ma main n'étoit qu'une espece d'existence fugitive, une suc-

cession de choses semblables ; je l'approchai de mes yeux , elle me parut alors plus grande que tout mon corps , & elle fit disparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avoit de l'illusion dans cette sensation qui me venoit par les yeux ; j'avois vu distinctement que ma main n'étoit qu'une petite partie de mon corps , & je ne pouvois comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paroître d'une grandeur démesurée ; je résolus donc de ne me fier qu'au toucher qui ne m'avoit pas encore trompé , & d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir & d'être.

Cette précaution me fut utile ; je m'étois remis en mouvement & je marchois la tête haute & levée vers le ciel , je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi , je portai ma main sur ce corps étranger , je le jugeai tel , parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment ; je me

détournai avec une espèce d'horreur, & je connus pour la première fois qu'il y avoit quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avois été par toutes les autres, j'eus peine à me l'affurer, & après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devois juger des objets extérieurs, comme j'avois jugé des parties de mon corps, & qu'il n'y avoit que le toucher qui pût m'affurer de leur existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyois, je voulois toucher le soleil, j'étendois les bras pour embrasser l'horizon, & je ne trouvois que le vuide des airs.

A chaque expérience que je tentois, je tombois de surprise en surprise; car tous les objets me paroissent être également près de moi, & ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main, & comme elle me donnoit des idées tou-

tes différentes des impressions que je recevois par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entr'elles, mes jugemens n'en étoient que plus imparfaits, & le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilierent; plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doutes : lassé de tant d'incertitude; fatigué des mouvements de mon ame, mes genoux fléchirent, & je me trouvois dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens; j'étois assis à l'ombre d'un bel arbre, des fruits d'une couleur vermeille descendoient en forme de grappe à la portée de ma main, je touchai légèrement, aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avois saisi un de ces fruits, je m'imaginerois avoir fait une conquête, & me glorifiois de la faculté que je sentoiss de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier; sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je me faisois un plaisir de vaincre.

J'avois approché ce fruit de mes yeux, j'en confidérois la forme & les couleurs, une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes levres; je tirois à longues inspirations le parfum, & goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat; j'étois intérieurement rempli de cet air embaumé, ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler, elle se rouvrit pour en reprendre; je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai.

Quelle faveur! quelle nouveauté de sensation! jusques-là je n'avois eu que des plaisirs, le goût me donna le sentiment de la volupté, l'intimité de la

jouissance fit naître l'idée de la possession ; je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne , & que j'étois le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance , excité par le plaisir que j'avois senti , je cueillis un second & un troisieme fruit , & je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût ; mais une langueur agréable s'emparant peu-à-peu de tous mes sens , appesantit mes membres & suspendit l'activité de mon ame ; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées , mes sensations arrondissoient tous les objets & ne me présentoient que des images foibles & mal terminées ; dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermerent , & ma tête n'étant plus soutenue par la force des muscles , pencha , pour trouver un appui sur le gazon.

Tout fut effacé , tout disparut ; la trace de mes pensées fut interrompue ,

je perdis le sentiment de mon existence : ce sommeil fut profond , mais je ne fais s'il fut de longue durée , n'ayant point encore l'idée du temps & ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance & je sentis seulement que j'avois cessé d'être.

Cet anéantissement que je venois d'éprouver , me donna quelque idée de crainte & me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

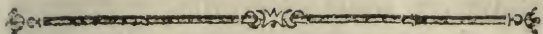
J'eus une autre inquiétude , je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être , j'essayai mes sens , je cherchai à me reconnoître.

Mais tandis que je parcourois des yeux , les bornes de mon corps pour m'assurer que mon existence m'étoit demeurée toute entière , quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ! je la pris pour un autre moi-même ; loin d'avoir rien perdu pendant que j'a-

vois cessé d'être, je crus m'être doublé. Je portai ma main sur ce nouvel être; quel saisissement! ce n'étoit pas moi; mais plus que moi, mieux que moi: je crus que mon existence alloit changer de lieu & passer toute entière à cette seconde moitié de moi-même.

Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie, j'aurois voulu lui donner tout mon être; cette volonté vive acheva mon existence: je sentis naître un sixième sens.

Dans cet instant, l'astre du jour sur la fin de sa course, éteignit son flambeau, je m'apperçus à peine que je perdois le sens de la vue; j'existois trop pour craindre de cesser d'être, & ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvois, me rappella l'idée de mon premier sommeil.



I I.

Principes de l'Homme.

L'HOMME intérieur est double, il est composé de deux principes différens par leur nature, & contraires par leur action. L'ame, ce principe spirituel, ce principe de toute connoissance, est toujours en opposition avec cet autre principe animal & purement matériel : le premier est une lumière pure qu'accompagnent le calme & la sérénité, une source salutaire dont émanent la science, la raison, la sagesse ; l'autre est une fausse lueur qui ne brille que par la tempête & dans l'obscurité, un torrent impétueux qui roule & entraîne à sa suite les passions & les erreurs.

Le principe animal se développe le premier ; comme il est purement matériel, il commence à agir dès que le corps peut sentir de la douleur ou du

plaisir , il nous détermine le premier & aussi-tôt que nous pouvons faire usage de nos sens. Le principe spirituel se manifeste plus tard , il se développe , il se perfectionne au moyen de l'éducation ; c'est par la communication des pensées d'autrui que l'enfant en acquiert & devient lui-même pensant & raisonnable , & sans cette communication , il ne seroit que stupide ou fantasque , selon le degré d'inaction ou d'activité de son sens intérieur matériel.

Il est aisé , en rentrant en soi-même , de connoître l'existence de ces deux principes : Il y a des instants dans la vie , il y a même des heures , des jours , des saisons où nous pouvons juger , non seulement de la certitude de leur existence , mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ce temps d'ennui , d'indolence , de dégoût , où nous ne-pouvons nous déterminer à rien , où nous voulons ce que nous ne faisons pas , & faisons ce que nous ne

voulons pas ; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *vapeurs*, état où se trouvent si souvent les hommes oisifs, & même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous observons dans cet état, notre *moi* nous paroîtra divisé en deux personnes, dont la première, qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde ; mais n'est pas assez forte pour s'y opposer efficacement & la vaincre ; au contraire, cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens & de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, & souvent elle accable la première, & nous fait agir contre ce que nous pensons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayons la volonté d'agir.

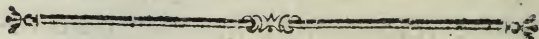
Dans ce temps où la faculté raisonnable domine, on s'occupe tranquillement de soi-même, de ses amis, de ses affaires ; mais on s'apperçoit encore, ne fût-ce que par des distractions

involontaires, de la présence de l'autre principe. Lorsque celui-ci vient à dominer à son tour, on se livre ardemment à sa dissipation, à ses goûts, à ses passions, & à peine réfléchit-on par instants sur les objets même qui nous occupent & qui nous remplissent tout entiers. Dans ces deux états nous sommes heureux; dans le premier nous commandons avec satisfaction, & dans le second nous obéissons encore avec plus de plaisir: comme il n'y a que l'un des deux principes qui soit alors en action, & qu'il agit sans opposition de la part de l'autre; nous ne sentons aucune contrariété intérieure, notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple, & c'est dans cette unité d'action que consiste notre bonheur; car pour peu que par des réflexions nous venions à blâmer nos plaisirs, ou que par la violence des passions nous cherchions à haïr la raison, nous cessons dès-lors d'être heureux, nous perdons l'unité
de

de notre existence en quoi consiste notre tranquillité; la contrariété intérieure se renouvelle, les deux personnes se représentent en opposition, & les deux principes se font sentir & se manifestent par les doutes, les inquiétudes & les remords.

De-là, on peut conclure que le plus malheureux de tous les états, est celui où ces deux puissances souveraines de la nature de l'homme, sont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal & qui fait équilibre; c'est-là le point de l'ennui le plus profond, & de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre desir que celui de cesser d'être, & ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en tournant froidement contre nous des armes de fureur.





I I I.

L'Ame comparée au Corps.

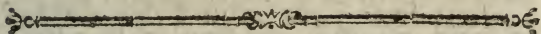
NOTRE ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée, il nous est impossible d'appercevoir notre ame autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme, notre ame, est indivisible & immatériel: notre corps au contraire, & tous les autres corps, ont plusieurs formes, chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, & toutes sont relatives aux différents organes avec lesquels nous les appercevons; notre corps, & toute la matiere, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions la saisir & nous assurer de la connoître. Un aveugle

n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps; un lépreux, dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître; un sourd ne peut connoître les sons; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensation dans l'homme qui en est pourvu, l'ame n'en existera pas moins, les fonctions intérieures subsisteront, & la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même: ôtez au contraire toutes ces qualités à la matiere, ôtez - lui ses couleurs, son étendue, sa solidité & toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez; notre ame est donc impérissable, & la matiere peut & doit mourir.

Il en est de même des autres facultés de notre ame comparées à celles de notre corps, & aux propriétés les plus essentielles à toute matiere. L'ame veut & commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut; l'ame s'unit indistinctement, à tel ob-

jet qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'ame le veut, elle se fait, & se fait en un instant; le corps ne peut s'unir à rien, il est blessé de tout ce qui le touche de trop près, il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps, tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, & la contemplation un simple attouchement? Comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait? comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible? a-t'on jamais conçu de mouvement sans qu'il y eût de l'espace & du temps? la volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel, & si l'union de l'ame à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin? ce contact n'est-il pas une pénétration?

qualités absolument opposées à celles de la matiere, & qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.



I V.

Portrait de l'Homme.

Tout annonce dans l'homme le Maître de la terre ; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants : il se soutient droit & élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels & anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme & hardie annonce sa noblesse & son rang ; il ne touche à

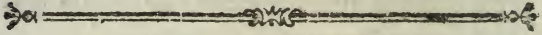
la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, & semble la dédaigner ; les bras ne lui font pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, sa main ne doit pas fouler la terre, & perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser & retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, & répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau

vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive & prompte devance la volonté, nous décele & rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secretes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent & qu'on peut les reconnoître ; l'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher & participer à tous ses mouvements, il en exprime les passions les plus vives & les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux & les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre ame le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent, l'œil reçoit & réfléchit en même temps la lumière de la

pensée & la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit & la langue de l'intelligence.



V.

Force de l'Homme.

QUOIQUE le corps de l'homme soit, à l'extérieur, plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, & peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts; car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes & de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fautive idée. Nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes; celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives: heureux! si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

Mais

Mais il y a une meilleure maniere de comparer la force de l'homme à celle des animaux, c'est par le poids qu'il peut porter. Je me souviens d'avoir lu une expérience de M. Desaguliers au sujet de la force de l'homme : il fit faire une espece de harnois, par le moyen duquel il distribuoit sur toutes les parties du corps d'un homme debout un certain nombre de poids, en sorte que chaque partie du corps supportoit tout ce qu'elle pouvoit supporter relativement aux autres, & qu'il n'y avoit aucune partie qui ne fût chargée comme elle devoit l'être; on portoit au moyen de cette machine, sans être fort surchargé, un poids de deux milliers. Si on compare cette charge à celle que, volume pour volume, un cheval doit porter, on trouvera que, comme le corps de cet animal a au moins six ou sept fois plus de volume que celui d'un homme, on pourroit donc charger un Cheval de douze à quatorze

milliers, ce qui est un poids énorme en comparaison des fardeaux que nous faisons porter à cet animal, même en distribuant le poids du fardeau aussi avantageusement qu'il nous est possible.

On peut encore juger de la force par la continuité de l'exercice, & par la légéreté des mouvements, les hommes qui sont exercés à la course devancent des chevaux, ou du moins soutiennent ce mouvement bien plus long-temps; & même, dans un exercice plus modéré, un homme accoutumé à marcher, fera chaque jour plus de chemin qu'un cheval; & s'il ne fait que le même chemin, lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le cheval soit rendu, l'homme sera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé.

Les Chaters d'Ispahan, qui sont des Coureurs de profession, font trente-six lieues en quatorze ou quinze

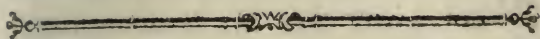
heures. Les Voyageurs assurent que les Hottentots devancent les lions à la course : on raconte mille autres choses prodigieuses de la légèreté des Sauvages, & des longs voyages qu'ils entreprennent & qu'ils achevent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus difficiles, où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé, ces hommes font, dit-on, des voyages de mille & douze cents lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t'il aucun animal, à l'exception des oiseaux qui ont en effet les muscles plus forts à proportion que tous les autres animaux; y a-t'il, dis-je, aucun animal qui pût soutenir cette longue fatigue? L'homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne fait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Il se trouve cependant quelquefois parmi nous des hommes d'une force extraordinaire, mais ce don de la na-

ture , qui leur feroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée , où l'esprit fait plus que le corps , & où le travail de la main ne peut être que celui des hommes du dernier ordre. Les femmes ne font pas , à beaucoup près , auffi fortes que les hommes ; & le plus grand ufage ou le plus grand abus que l'homme ait fait de fa force , c'est d'avoir affervi & traité fouvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain , faite pour partager avec lui les plaifirs & les peines de la vie. Les Sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement , ce font elles qui cultivent la terre , qui font l'ouvrage pénible , tandis que le mari refte nonchalamment couché dans fon hamac , dont il ne fort que pour aller à la chaffe ou à la pêche , ou pour fe tenir debout dans la même attitude pendant des heures entieres ; car les Sauvages

ne savent ce que c'est que de se promener, & rien ne les étonne plus dans nos manières, que de nous voir aller en droite ligne & revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, & se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les Sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, & les plus tyranniques à l'égard de leurs femmes par les services qu'ils en exigent avec une dureté vraiment sauvage. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des loix où les femmes sont toujours plus lésées, à proportion de la grossièreté des mœurs, & ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse que les femmes ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle & si nécessaire à la douceur de la société; aussi cette politesse dans

les mœurs est-elle leur ouvrage, elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnoître l'empire de la beauté, avantage naturel plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir. Car les idées que les différents peuples ont de la beauté, sont si singulieres & si opposées qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire desirer, que par ce don même de la Nature, dont les hommes jugent si différemment; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs desirs, le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celle du sentiment, & du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.



V I.

L'Homme comparé à l'Animal.

ON conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux, il le commande & le fait servir à ses usages, & c'est moins par force & par adresse que par supériorité de nature, & parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions, & une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts & plus adroits, commandent aux autres & les fassent servir à leur usage: les plus forts mangent les plus foibles, mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualité fort différente de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, ne verrions-nous pas quelques-uns

prendre l'empire sur les autres, & les obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés? Or il n'y a parmi tous les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entr'eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres; par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature, & en même temps on doit conclure que celle de l'homme est non seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente.

L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au-dedans de lui, il communique sa pensée par la parole, ce signe est commun à toute l'espece humaine; l'homme sauvage parle comme l'homme policé, & tous deux parlent naturellement, & parlent pour se faire entendre. Aucun des animaux n'a ce signe de la pen-

fée, ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes. La langue du finge a paru aux Anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme : le finge parleroit donc, s'il pensoit ? Si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langue, & en supposant qu'il n'eût que des pensées de finge, il parleroit aux autres finges, mais on ne les a jamais vu, entendu s'entretenir ou discourir ensemble ; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon, bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres ; il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés & arrangés ; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré.

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs especes auxquels on apprend à pro-

noncer des mots, & même à répéter des phrases assez longues, & que peut-être y en auroit-il un grand nombre d'autres auxquels on pourroit, si l'on vouloit s'en donner la peine, faire articuler quelque son : mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment ; ils semblent ne les répéter, & même ne les articuler, que comme un écho ou une machine artificielle les répéteroit ou les articuleroit ; ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune ; car quand même on voudroit leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions, & à nos sensations les plus grossières & les plus machinales, il paroît certain qu'ils sont incapables de former cette association

d'idées, qui seule peut produire la réflexion dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée : c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent ni ne parlent, c'est par la même raison qu'ils n'inventent ni ne perfectionnent rien ; s'ils étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espece de progrès, ils acquerroient plus d'industrie ; les castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art & de solidité que ne bâtissoient les premiers castors, l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite : car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il appercevrait tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne

voyons jamais clairement ce point, & qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps & d'habitude, pour perfectionner le moindre de nos Arts.

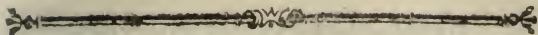
D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi chaque espece ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon ? Et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux, ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t'il de plus forte preuve que leurs opérations ne font que des résultats mécaniques & purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumiere qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages, chaque individu de la même espece feroit quelque ouvrage un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non, tous travaillent sur le même modele, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espece entiere, il n'appartient point à

l'individu, &, si l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espece, à laquelle chaque individu participeroit également; cette ame seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle & fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous au contraire tant de diversité & de variété dans nos productions & dans nos ouvrages? Pourquoi l'imitation servile coûte-t'elle plus qu'un nouveau dessein? c'est parce que notre ame est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espece que la matiere de notre corps, & que ce n'est en effet que par les dernieres de nos facultés que nous ressemblons aux animaux.

Si les sensations intérieures appartenent à la matiere & dépendoient des organes corporels, ne verrions-nous pas parmi les animaux de même

espece, comme parmi les hommes, des différences marquées dans leurs ouvrages? Ceux qui feroient les mieux organisés ne feroient-ils pas leur nid, leurs cellules ou leurs coques, d'une maniere plus folide, plus élégante, plus commode? Et si quelqu'un avoit plus de génie qu'un autre, pourroit-il ne le point manifester de cette façon? Or tout cela n'arrive pas & n'est jamais arrivé, le plus ou le moins de perfection des organes corporels n'influe donc pas sur la nature des sensations intérieures; n'en doit-on pas conclure que les animaux n'ont point de sensations de cette espece, qu'elles ne peuvent appartenir à la matiere, ni dépendre, pour leur nature, des organes corporels? Ne faut-il pas par conséquent qu'il y ait en nous une substance différente de la matiere, qui soit le sujet & la cause qui produit & reçoit ces sensations?



VII.

État de pure Nature.

DANS le premier âge, aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant par-tout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux; mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'âge d'or & de la paix; la cruauté, le goût de la chair & du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les Arts acheverent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains Philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société: rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation

de l'espece entiere, ils ont exposé ce tableau qui ne vaut que par le contraste, & peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimeres de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'assistance entiere de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t'il jamais existé? N'est-ce pas un apologue, une fable où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples? Peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société? Peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fut plus digne que l'homme citoyen civilisé? Oui, car tous les malheurs viennent de la société; & qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, si l'homme, dans cet état, étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est? La liberté, la santé, la force, ne sont-elles

elles pas préférables à la mollesse , à la sensualité , à la volupté même , accompagnées de l'esclavage ? la privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs ; & pour être heureux , que faut-il , sinon de ne rien desirer.

Si cela est , disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre , de ne rien desirer que de satisfaire son appétit , de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir & pour sentir ; consentons à laisser notre ame dans l'engourdissement , notre esprit dans les tenebres , à ne nous jamais servir de l'une ni de l'autre , à nous mettre au-dessous des animaux , à n'être enfin que des masses de matiere brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer , discutons : après avoir dit des raisons , donnons des faits. Nous avons sous nos yeux , non l'état idéal , mais l'état réel de nature : le Sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ?

il un homme heureux ? Car nous ne supposerons pas avec un Philosophe , l'un des plus fiers censeurs de notre humanité (a), qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au Sauvage , que du Sauvage à nous ; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole , ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes & les langues , parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits , il faut éloigner les suppositions , & se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la Nature nous offre. Or , nous voyons qu'on descend par degrés insensibles des nations les plus éclairées , les plus polies , à des peuples moins industrieux ; de ceux-ci à d'autres plus grossiers , mais encore soumis à

(a) M. Rousseau , pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage , & déprimé l'homme social , s'est éloigné en double sens de la vérité.

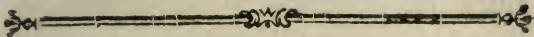
des Rois, à des loix; de ces hommes grossiers aux Sauvages qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés; que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendants, ne laissent pas de former des familles & d'être soumis à leurs peres. Un Empire, un Monarque, une famille, un pere, voilà les deux extrêmes de la société: ces extrêmes sont aussi les limites de la nature, si elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains: privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles & les femelles dispersés, les petits abandonnés, &c. ? Je dis même, qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fût toute diffé-

rente de ce qu'elle est aujourd'hui, & que son accroissement fût bien plus prompt, il n'est pas possible que l'homme ait jamais existé sans former des familles, puisque les enfants périroient s'ils n'étoient secourus & soignés plusieurs années; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont besoin de leur mere que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espece humaine n'a pu durer & se multiplier qu'à la faveur de la société; que l'union des peres & meres aux enfants est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif & durable entre les parents & l'enfant, & cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entr'eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot à toutes les expressions du sentiment & du besoin; ce qui est aussi prouvé par le fait, puisque les Sauvages les plus solitaires ont, comme les autres hommes, l'usage des signes & de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le Sauvage vivant dans le désert , mais vivant en famille , connoissant ses enfants , connu d'eux , usant de la parole & se faisant entendre.

Examinons donc cet homme en pure nature , c'est-à-dire , ce Sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère , il fera bientôt le chef d'une société plus nombreuse , dont tous les membres auront les mêmes manières , suivront les mêmes usages , & parleront la même langue ; à la troisième , ou tout au plus tard à la quatrième génération , il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées , mais qui , toujours réunies par les liens communs des usages & du langage , formeront une petite nation , laquelle , s'augmentant avec le temps , pourra , suivant les circonstances , ou devenir un peuple ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela

dépendra sur-tout de la proximité, ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés : si sous un climat doux, dans un terrain abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes, ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages & deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins ; mais lorsque, sous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils se trouveront gênés entr'eux par le nombre, & ferrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérants ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations & sous tous les climats, tend également à la société : c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'il tient à l'essence même de l'espece, c'est-à-dire, à sa propagation.



VIII.

SAUVAGES.

Tous les Auteurs qui ont parlé des coutumes des nations sauvages, n'ont pas fait attention que ce qu'ils nous donnoient pour des usages constants & pour les mœurs d'une société d'hommes, n'étoit que des actions particulières à quelques individus souvent déterminés par les circonstances ou par le caprice. Certaines nations, nous disent-ils, mangent leurs ennemis, d'autres les brûlent, d'autres les mutilent ; les unes sont perpétuellement en guerre, d'autres cherchent à vivre en paix ; chez les unes on tue son pere lorsqu'il a atteint un certain âge, chez les autres les peres & meres mangent leurs enfants. Toutes ces histoires, sur lesquelles les Voyageurs se sont étendus avec tant de complaisance, se réduisent à des récits de

faits particuliers, & signifient seulement que tel Sauvage a mangé son ennemi, tel autre l'a brûlé ou mutilé, tel autre a tué ou mangé son enfant, & tout cela peut se trouver dans une seule nation de Sauvages comme dans plusieurs nations; car toute nation où il n'y a ni règle, ni loi, ni maître, ni société habituelle, est moins une nation qu'un assemblage tumultueux d'hommes barbares & indépendants, qui n'obéissent qu'à leurs passions particulières, & qui, ne pouvant avoir un intérêt commun, sont incapables de se diriger vers un même but, & de se soumettre à des usages constants, qui tous supposent une suite de desseins raisonnés & approuvés par le plus grand nombre.

La même nation, dira-t'on, est composée d'hommes qui se reconnoissent, qui parlent la même langue, qui se réunissent, lorsqu'il le faut, sous un chef, qui s'arment de même,
 qui

qui hurlent de la même façon, qui se barbouillent de la même couleur: oui, si ces usages étoient constants, s'ils ne se réunissoient souvent sans savoir pourquoi, s'ils ne se séparoient pas sans raison, si leur chef ne cessoit pas de l'être par son caprice ou par le leur, si leur langue même n'étoit pas si simple qu'elle leur est presque commune à tous.

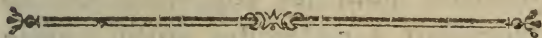
Comme ils n'ont qu'un très-petit nombre d'idées, ils n'ont aussi qu'une très-petite quantité d'expressions, qui toutes ne peuvent rouler que sur les choses les plus générales & les objets les plus communs; & quand même la plupart de ces expressions seroient différentes, comme elles se réduisent à un fort petit nombre de termes, ils ne peuvent manquer de s'entendre en très-peu de temps, & il doit être plus facile à un Sauvage d'entendre & de parler toutes les langues des autres Sauvages, qu'il ne l'est à un homme d'une nation policée d'apprendre celle

d'une autre nation également policée.

Autant il est inutile de se trop étendre sur les coutumes & les mœurs de ces prétendues nations, autant il seroit peut-être nécessaire d'examiner la nature de l'individu : l'homme sauvage est en effet de tous les animaux le plus singulier, le moins connu, & le plus difficile à décrire ; mais nous distinguons si peu ce que la Nature seule nous a donné de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué, ou nous les confondons si bien, qu'il ne seroit pas étonnant que nous nous méconnaissions totalement au portrait d'un Sauvage, s'il nous étoit présenté avec les vraies couleurs & les seuls traits naturels qui doivent en faire le caractère.

Un Sauvage absolument sauvage, tel que l'enfant élevé avec les ours, dont parle *Conor* ; le jeune homme trouvé dans les forêts d'*Hanover*, ou la petite fille trouvée dans les bois en France, seroient un spectacle curieux

pour un Philosophe. Il pourroit, en observant son Sauvage, évaluer au juste la force des appétits de la Nature; il y verroit l'ame à découvert, il en distingueroit tous les mouvements naturels, & peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité & de calme que dans la sienne; peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé, & que le vice n'a pris naissance que dans la société.

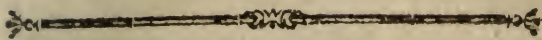


I X.

L'Homme en société.

PARMI les hommes, la société dépend moins des convenances physiques que des relations morales. L'homme a d'abord mesuré sa force & sa foiblesse, il a comparé son ignorance & sa curiosité, il a senti que seul il ne pouvoit suffire ni satisfaire par lui-même à la multiplicité de ses be-

soins, il a reconnu l'avantage qu'il auroit à renoncer à l'usage illimité de sa volonté pour acquérir un droit sur la volonté des autres, il a réfléchi sur l'idée du bien & du mal, il l'a gravée au fond de son cœur à la faveur de la lumière naturelle qui lui a été départie par la bonté du Créateur; il a vu que la solitude n'étoit pour lui qu'un état de danger & de guerre, il a cherché la sûreté & la paix dans la société, il y a porté ses forces & ses lumières pour les augmenter en les réunissant à celles des autres : cette réunion est de l'homme l'ouvrage le meilleur, c'est de sa raison l'usage le plus sage. En effet, il n'est tranquille, il n'est fort, il n'est grand, il ne commande à l'Univers, que parce qu'il a su se commander à lui-même, se dompter, se soumettre & s'imposer des loix; l'homme, en un mot, n'est homme, que parce qu'il a su se réunir à l'homme.



X.

Abstinence de la Chair.

LA dicte Pythagorique, préconisée par les Philosophes anciens & nouveaux, & sur-tout par Plutarque (a), recommandée par quelques Médecins, n'a jamais été indiquée par la Nature. Si nous examinons quels sont les appétits, quel est le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines; que tous préfèrent la chair & le poisson aux autres aliments; que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ail-

(a) La construction du corps de l'homme, dit *Plutarque*, & la figure de sa bouche prouvent que la Nature ne l'a pas fait pour se nourrir de la chair des animaux; il ne ressemble à aucune des bêtes carnassières; il n'a ni bec crochu, ni ongles pointus, ni dents aiguës, ni l'estomac aussi fort. „ Si tu soutiens le contraire, ajoute le même „ Auteur, dévore un bœuf à belles dents, déchire un agneau, mords dans un sanglier „

leurs une boisson moins infipide. Leur industrie, dictée par les besoins de première nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instruments pour la chasse & pour la pêche. Un arc, des fleches, une massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs Arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la Nature; car l'homme ne pourroit pas se nourrir d'herbe seule (a), il périroit d'inanition s'il ne prenoit des aliments plus substantiels. Les fruits & les grains ne lui suffiroient pas, il en faudroit un trop

(a) M. de Buffon prouve dans l'article du bœuf, que l'homme n'ayant qu'un estomac & des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre estomacs & des boyaux très-longs, prendre à-la-fois un grand volume de cette maigre nourriture; ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité.

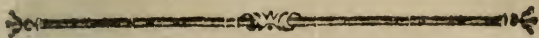
gros volume pour fournir la quantité des molécules organiques nécessaire à la nutrition ; réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture , il traîneroit à peine une vie foible & languissante.

Voyez ces pieux solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a eu vie , qui , par de saints motifs , renoncent aux dons du Créateur , se privent de la parole , fuient la société , s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la Nature ; confinés dans ces asyles , ou plutôt dans ces tombeaux vivants où l'on ne respire que la mort , le visage mortifié , les yeux éteints , ils ne jettent autour d'eux que des regards languissants , leur vie semble ne se soutenir que par efforts , ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse : quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps) , ils ne résistent que peu d'années à cette abstinence cruelle ; ils vivent

moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainsi l'abstinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire : si l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni subsister, ni se multiplier. Peut-être cette diete seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries : cependant les Brachmanes sont plutôt une secte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guere étendue au-delà de leurs Ecoles, & jamais au-delà de leur climat.





XI.

Peinture de l'Homme moral dans la jeunesse & dans le moyen-âge.

LE bonheur de l'homme consistant dans l'unité de son intérieur, il est heureux dans le temps de l'enfance, parce que le principe matériel domine seul & agit presque continuellement. La contrainte, les remontrances & même les châtimens, ne sont que de petits chagrins; l'enfant ne les ressent que comme on sent les douleurs corporelles, le fond de son existence n'en est point affecté, il reprend, dès qu'il est en liberté, toute l'action, toute la gaieté que lui donnent la vivacité & la nouveauté de ses sensations: s'il étoit entièrement livré à lui-même, il seroit parfaitement heureux; mais ce bonheur cesseroit, il produiroit même le malheur pour les âges suivans: on

est donc obligé de contraindre l'enfant ; il est triste , mais nécessaire de le rendre malheureux par instants , puisque ces instants même de malheur sont les germes de tout son bonheur à venir.

Dans la jeunesse , lorsque le principe spirituel commence à entrer en exercice , & qu'il pourroit déjà nous conduire , il naît un nouveau sens matériel qui prend un empire absolu , & commande si impérieusement à toutes nos facultés , que l'ame elle-même semble se prêter avec plaisir aux passions impétueuses qu'il produit : le principe matériel domine donc encore , & peut-être avec plus d'avantage que jamais ; car non seulement il efface & foumet la raison , mais il la prévient & s'en sert comme d'un moyen de plus ; on ne pense & on n'agit que pour approuver & pour satisfaire sa passion ; tant que cette yvresse dure , on est heureux , les contradictions & les peines extérieures semblent resserrer encore l'unité de l'intérieur , elles

fortifient la passion , elles en remplissent les intervalles languissants , elles réveillent l'orgueil , & achevent de tourner toutes nos vues vers le même objet & toutes nos puissances vers le même but.

Mais ce bonheur va passer comme un songe , le charme disparoît , le dégoût fuit , un vuide affreux succède à la plénitude des sentimens dont on étoit occupé. L'ame , au sortir de ce sommeil léthargique , a peine à se reconnoître ; elle a perdu , par l'esclavage , l'habitude de commander , elle n'en a plus la force , elle regrette même la servitude & cherche un nouveau maître , un nouvel objet de passions qui disparoît à son tour , pour être suivi d'un autre qui dure encore moins : ainsi les excès & les dégoûts se multiplient , les plaisirs fuient , les organes s'usent , le sens matériel , loin de pouvoir commander , n'a plus la force d'obéir. Que reste-t'il à l'homme après une telle jeunesse ? Un corps

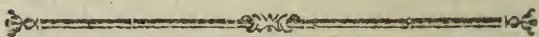
énervé, une ame amollie, & l'impuissance de se servir de tous deux.

Aussi a-t'on remarqué que c'est dans le moyen âge que les hommes font le plus sujets à ces langueurs de l'ame, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore, à cet âge, après les plaisirs de la jeunesse, on les cherche par habitude & non par besoin; & comme, à mesure qu'on avance, il arrive toujours fréquemment qu'on sent moins le plaisir que l'impuissance de jouir, on se trouve contredit par soi-même, humilié par sa propre foiblesse, si nettement & si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de se blâmer, de condamner ses actions, & de se reprocher même ses desirs.

D'ailleurs, c'est à cet âge que naissent les soucis, & que la vie est la plus contentieuse; car on a pris un état, c'est-à-dire qu'on est entré par hasard, ou par choix, dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas

fournir, & souvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formidables, le mépris & la haine, on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, & l'on tombe dans le découragement; car lorsqu'à force d'avoir vécu & d'avoir reconnu, éprouvé les injustices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter comme sur un mal nécessaire; lorsqu'on s'est enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugemens que de son repos, & que le cœur, endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, est devenu plus insensible, on arrive aisément à cette tranquillité indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes ames, & qu'on voyoit de loin, comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes & des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans at-

traits pour ceux qui en ont approché, & un fantôme vain & trompeur pour ceux qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place, & semble offrir à tous des routes plus aisées & des biens plus solides ; mais le dégoût la précède & l'ennui la suit : l'ennui, ce triste tyran des ames qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie.



X I L

Amour dans l'Homme & dans les Animaux.

AMOUR ! Desir inné ! Ame de la Nature ! Principe inépuisable d'existence ! Puissance souveraine qui peut tout & contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout respire & tout se renouvelle ! Divine flamme ! Germe de perpétuité que l'Eternel a répandu dans tout avec le souffle de vie ! Précieux sentiment qui peut seul amol-

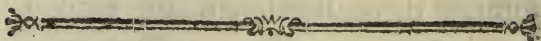
lir les cœurs féroces & glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur ! Cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte & par tes seuls attraits les natures sauvages & dispersées ! Source unique & féconde de tout plaisir, de toute volupté ! Amour ! Pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres & le malheur de l'homme ? C'est qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon, c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. Qu'est-ce en effet que le moral de l'Amour ? La vanité ; vanité dans le plaisir de la conquête, erreur qui vient de ce qu'on en fait trop de cas ; vanité dans le desir de la conserver exclusivement, état malheureux qu'accompagne toujours la jalousie, petite passion si basse qu'on voudroit la cacher ; vanité dans la manière d'en jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ses gestes, ou ses efforts, sans multiplier ses plaisirs ; vanité dans

la façon même de la perdre, on veut rompre le premier; car, si l'on est quitté, quelle humiliation! & cette humiliation se tourne en désespoir, lorsqu'on vient à reconnoître qu'on a été long-temps dupe & trompé.

Les animaux ne sont point sujets à toutes ces miseres, ils ne cherchent pas des plaisirs où il ne peut y en avoir; guidés par le sentiment seul, ils ne se trompent jamais dans leur choix, leurs desirs sont toujours proportionnés à la puissance de jouir, ils sentent autant qu'ils jouissent, & ne jouissent qu'autant qu'ils sentent; l'homme, au contraire, en voulant inventer des plaisirs, n'a fait que gâter la Nature en voulant se forcer sur le sentiment, il ne fait qu'abuser de son être, & creuser dans son cœur un vuide que rien ensuite n'est capable de remplir.

Tout ce qu'il y a de bon dans l'Amour appartient donc aux animaux tout aussi-bien qu'à nous; & même,
comme

comme si ce sentiment ne pouvoit jamais être pur, ils paroissent avoir une petite portion de ce qu'il y a de moins bon, je veux parler de la jalousie. Chez nous, cette passion suppose toujours quelque défiance de soi-même, quelque connoissance sourde de sa propre foiblesse; les animaux, au contraire, semblent être d'autant plus jaloux qu'ils ont plus de force, plus d'ardeur & plus d'habitude au plaisir : c'est que notre jalousie dépend de nos idées, & la leur du sentiment; ils ont joui; ils desirent de jouir encore, ils s'en sentent la force, ils écartent donc tous ceux qui veulent occuper leur place, leur jalousie n'est point réfléchie, ils ne la tournent pas contre l'objet de leur amour, ils ne sont jaloux que de leurs plaisirs.



XIII.

M A R I A G E.

L'ÉTAT naturel des hommes, après la puberté, est celui du Mariage; un homme ne doit avoir qu'une femme, comme une femme ne doit avoir qu'un homme : cette loi est celle de la Nature, puisque le nombre des femelles est à-peu-près égal à celui des mâles; ce ne peut donc être qu'en s'éloignant du droit naturel, & par la plus injuste de toutes les tyrannies, que les hommes ont établi des loix contraires; la raison, l'humanité, la justice réclament contre ces ferrails odieux, où l'on sacrifie à la passion brutale ou dédaigneuse d'un seul homme, la liberté & le cœur de plusieurs femmes, dont chacune pourroit faire le bonheur d'un autre homme. Ces tyrans du genre humain en font-ils plus heureux? Environnés d'eunuques & de

femmes inutiles à eux-mêmes & aux autres hommes, ils sont assez punis, ils ne voient que les malheureux qu'ils ont faits.

Le Mariage, tel qu'il est établi chez nous & chez les autres peuples raisonnables & religieux, est donc l'état qui convient à l'homme, & dans lequel il doit faire usage des nouvelles facultés qu'il a acquises par la puberté, qui lui deviendroient à charge & même quelquefois funestes, s'il s'obstinoit à garder le célibat. Le trop long séjour de la liqueur féminale dans ses réservoirs peut causer des maladies dans l'un & dans l'autre sexe, ou du moins des irritations si violentes que la raison & la religion seroient à peine suffisantes pour résister à ces passions impétueuses; elles rendroient l'homme semblable aux animaux, qui sont furieux & indomptables lorsqu'ils ressentent ces impressions.

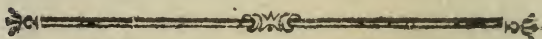
L'effet extrême de cette irritation

dans les femmes est la fureur utérine ; c'est une espece de manie qui leur trouble l'esprit & leur ôte toute pudeur ; les discours les plus lascifs, les actions les plus indécentes accompagnent cette triste maladie & en décelent l'origine. J'ai vu, & je l'ai vu comme un phénomène, une fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif & fort coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge & de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme ; rien n'étoit capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mere, ni les remontrances, ni les châtimens ; elle ne perdoit cependant pas la raison, & son accès, qui étoit marqué au point d'en être affreux, cessoit dans le moment qu'elle demeurait seule avec des femmes. Lorsque la fureur utérine est à un certain degré, le mariage ne la calme point ; il y a des exemples de femmes qui en sont mortes. Heureusement la force

de la nature cause rarement toute seule ces funestes passions, lors même que le tempérament y est disposé; il faut, pour qu'elles arrivent à cette extrémité, le concours de plusieurs causes, dont la principale est une imagination allumée par le feu des conversations licencieuses & des images obscenes.

Au reste, les excès sont plus à craindre que la continence; le nombre des hommes immodérés est assez grand pour en donner des exemples: les uns ont perdu la mémoire, les autres ont été privés de la vue, d'autres sont devenus chauves, d'autres ont péri d'épuisement; la saignée est, comme l'on fait, mortelle en pareil cas. Les personnes sages ne peuvent trop avertir les jeunes gens du tort irréparable qu'ils font à leur santé. Combien n'y en a-t'il pas qui cessent d'être hommes, ou du moins qui cessent d'en avoir les facultés, avant l'âge de trente ans? Combien d'autres

prennent, à quinze & à dix-huit ans, les germes d'une maladie honteuse & souvent incurable ?



X I V.

Sources du bonheur. Causes du malheur.

DA NS l'homme, le plaisir & la douleur physiques ne font que la moindre partie de ses peines & de ses plaisirs, son imagination qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour son malheur, car elle ne présente à l'ame que des fantômes vains ou des images exagérées, & la force à s'en occuper : plus agitée par ces illusions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'ame perd sa faculté de juger, & même son empire, elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second, & souvent elle veut l'impossible ; sa volonté qu'elle ne détermine plus, lui devient

donc à charge, ses desirs outrés sont des peines, & ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparoissent & s'évanouissent dès que le calme succède, & que l'ame, reprenant sa place, vient à les juger. Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaisirs; nous sommes malheureux dès que nous desirons d'être plus heureux. Le bonheur est au-dedans de nous-mêmes, il nous a été donné; le malheur est au-dehors, & nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que la jouissance paisible de notre ame est notre seul & vrai bien, que nous ne pouvons l'augmenter sans risquer de le perdre, que moins nous desirons & plus nous possédons; qu'enfin tout ce que nous voulons au-delà de ce que la Nature peut nous donner, est peine, & que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre?

Or la Nature nous a donné, & nous offre encore à tout instant des plaisirs.

fans nombre ; elle a pourvu à nos besoins , elle nous a munis contre la douleur : il y a dans le physique infiniment plus de bien que de mal ; ce n'est donc pas la réalité , c'est la chimere qu'il faut craindre ; ce n'est ni la douleur du corps , ni les maladies , ni la mort , mais les agitations de l'ame , les passions & l'ennui qui font à redouter.

Les animaux n'ont qu'un moyen d'avoir du plaisir , c'est d'exercer leur sentiment pour satisfaire leur appétit : nous avons cette même faculté , & nous avons de plus un autre moyen de plaisir , c'est d'exercer notre esprit , dont l'appétit est de savoir. Cette source de plaisir seroit la plus abondante & la plus pure , si nos passions , en s'opposant à son cours , ne venoient à la troubler ; elles détournent l'ame de toute contemplation ; dès qu'elles ont pris le dessus , la raison est dans le silence , ou du moins elle n'éleve plus qu'une voix foible & souvent impertune ;

tune ; le dégoût de la vérité fuit, le charme de l'illusion augmente, l'erreur se fortifie, nous entraîne & nous conduit au malheur : car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il est, de ne plus rien juger que relativement à sa passion, de n'agir que par son ordre, de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres, & d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner.

Dans cet état d'illusion & de ténèbres, nous voudrions changer la nature de notre ame : elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir ; si nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés ; comme ce n'est plus que par intervalles que nous sommes raisonnables, & que ces intervalles de raison nous sont à charge & se passent en reproches secrets, nous vou-

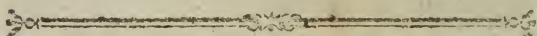
drions les supprimer : ainsi , marchant toujours d'illusions en illusions , nous cherchons volontairement à nous perdre de vue pour arriver bientôt à ne nous plus connoître , & finir par nous oublier.

Une passion sans intervalles est démence , & l'état de démence est pour l'ame un état de mort. De violentes passions , avec des intervalles , sont des accès de folie , des maladies de l'ame d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus longues & plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces accès nous laissent , cette somme n'est point celle de notre bonheur ; car nous sentons alors que notre ame a été malade , nous blâmons nos passions , nous condamnons nos actions. La folie est le germe du malheur , & c'est la sagesse qui le développe : la plupart de ceux qui se disent malheureux sont des hommes passionnés , c'est-à-dire , des fous auxquels il reste quelques intervalles de raison ,

pendant lesquels ils connoissent leur folie, & sentent par conséquent leur malheur; & comme il y a, dans les conditions élevées, plus de faux desirs, plus de vaines prétentions, plus de passions défordonnées, plus d'abus de son ame, que dans les états inférieurs, les Grands sont, sans doute, de tous les hommes les moins heureux.

Mais détournons les yeux de ces tristes objets & de ces vérités humiliantes; considérons l'homme sage, le seul qui soit digne d'être considéré: maître de lui-même, il l'est des événements: content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que comme il a toujours vécu; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un foible besoin des autres, & il ne peut leur être à charge; occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connoissances, & se satisfait à tout instant sans remors, sans dé-

goûts ; il jouit de tout l'univers en jouissant de lui-même. Un tel homme est, sans doute, l'être le plus heureux de la Nature, il joint aux plaisirs du corps, qui lui sont communs avec les animaux, les joies de l'esprit qui n'appartiennent qu'à lui ; & si, par quelque accident, il vient à ressentir de la douleur, il souffre moins qu'un autre ; la force de son ame le soutient, la raison le console ; il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.



X V.

M O R T.

POURQUOI craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, & que l'une & l'autre

tre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions , sans que nous puissions nous en appercevoir ? Qu'on interroge les Médecins & les Ministres de l'Eglise , accoutumés à observer les actions des mourants & à recueillir leurs derniers sentimens , ils conviendront qu'à l'exception d'un petit nombre de maladies aiguës , où l'agitation , causée par des mouvemens convulsifs , semble indiquer les souffrances du malade , dans toutes les autres on meurt tranquillement , doucement & sans douleur ; & même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs , qu'elles ne tourmentent le malade. Car combien n'en a-t'on pas vus qui , après avoir été à cette dernière extrémité , n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé , non plus que de ce qu'ils avoient senti ! Ils avoient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps , puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans

cet état , duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc fans le favoir , & , dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connoissance jusqu'au dernier soupir , il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance , & qui ne se flatte d'un retour vers la vie : la Nature a , pour le bonheur de l'homme , rendu ce sentiment plus fort que la raison. Tant qu'on se sent & qu'on pense , on ne réfléchit , on ne raisonne que pour soi ; & tout est mort , que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort , qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir , qu'il est prêt à expirer ; examinez ce qui se passe sur son visage , lorsque , par zele ou par indiserétion , quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet ; vous le verrez changer com-

me celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue : ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir ; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère ; & , si l'on ne réveille ses frayeurs par ces tristes soins & cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verroit point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal de loin ; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, & qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près : nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur & des plus pénibles angoisses ; nous avons même cherché à

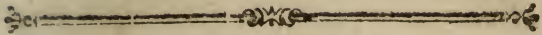
grossir dans notre imagination ces funestes images , & à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t'on dit, lorsque l'âme se sépare du corps ; elle peut être aussi de très-longue durée , puisque le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées , qui se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal , peut nous paroître plus long qu'un siècle , pendant lequel elles coulent lentement , & relativement aux sentimens tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement ! Il ne mériteroit pas d'être relevé , s'il étoit sans conséquence ; mais il influe sur le malheur du genre humain , il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être ; & , n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées , il seroit toujours utile de les détruire & d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'ame vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive & prompte qui nous transporte & nous ravisse? Non, cette union se fait sans que nous nous en appercevions : la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t'on pour croire que la séparation de l'ame & du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? Quelle cause peut produire cette douleur, ou l'occasionner? La fera-t'on résider dans l'ame ou dans le corps? La douleur de l'ame ne peut être produite que par la pensée; celle du corps est toujours proportionnée à sa force & à sa foiblesse : dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus foible que jamais; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet, que pour tâcher de détruire un préjugé si contraire au bonheur de

l'homme ; j'ai vu des victimes de ce préjugé , des personnes que la frayeur de la mort a fait mourir en effet , des femmes sur-tout que la crainte de la douleur anéantissoit : ces terribles alarmes semblent même n'être faites que pour des personnes élevées , & devenues , par leur éducation , plus sensibles que les autres , car le commun des hommes , sur-tout ceux de la campagne , voient la mort sans effroi.

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont ; le sentiment intérieur seroit toujours d'accord avec cette philosophie , s'il n'étoit perverti par les illusions de notre imagination , & par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes de douleur & de plaisir. Il n'y a rien de terrible , ni rien de charmant , que de loin ; mais , pour s'en assurer , il faut avoir le courage ou la sagesse de voir l'un & l'autre de près.

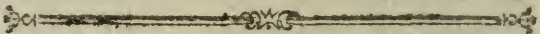


XVI.

IMAGINATION.

L'IMAGINATION est une faculté de l'ame : si nous entendons, par ce mot *imagination*, la puissance que nous avons de comparer des images avec des idées, de donner des couleurs à nos pensées, de représenter & d'agrandir nos sensations, de peindre le sentiment, en un mot, de saisir vivement les circonstances, & de voir nettement les rapports éloignés des objets que nous considérons, cette puissance de notre ame en est même la qualité la plus brillante & la plus active; c'est l'esprit supérieur, c'est le génie. Mais il y a une autre imagination, un autre principe qui dépend uniquement des organes corporels, & qui nous est commun avec les animaux; c'est cette action tumultueuse & forcée, qui s'excite au-dedans de nous-mêmes par les

objets analogues ou contraires à nos appétits ; c'est cette impression vive & profonde des images de ces objets, qui, malgré nous, se renouvelle à tout instant, & nous contraint d'agir comme les animaux, sans réflexion, sans délibération : cette représentation des objets, plus active encore que leur présence, exagère tout, falsifie tout. Cette imagination est l'ennemi de notre ame : c'est la source de l'illusion, la mere des passions qui nous maîtrisent, nous emportent malgré les efforts de la raison, & nous rendent le malheureux théâtre d'un combat continuel, où nous sommes presque toujours vaincus.

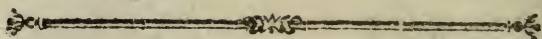


X V I I.

M É M O I R E.

IL faut distinguer deux especes de mémoires, infiniment différentes l'une de l'autre par leur cause, & qui peuvent cependant se ressembler en quel-

que forte par leurs effets ; la première est la trace de nos idées, & la seconde, que j'appellerois volontiers réminiscence plutôt que mémoire, n'est que le renouvellement de nos sensations, ou plutôt des ébranlements qui les ont causées : la première émane de l'ame, & elle est pour nous bien plus parfaite que la seconde ; cette dernière, au contraire, n'est produite que par le renouvellement des ébranlements du sens intérieur matériel, & elle est la seule qu'on puisse accorder à l'animal, ou à l'homme imbécille : leurs sensations antérieures sont renouvelées par les sensations actuelles ; elles se réveillent avec toutes les circonstances qui les accompagnoient : l'image principale & présente appelle les images anciennes & accessoires ; ils sentent comme ils ont senti ; ils agissent donc comme ils ont agi ; ils voient ensemble le présent & le passé, mais sans les distinguer, sans les comparer, & par conséquent sans les connoître.



X V I I I.

R É V E S.

EXAMINONS la nature de nos rêves , & cherchons s'ils viennent de notre ame , ou s'ils dépendent seulement de notre sens intérieur matériel.

Les imbécilles , dont l'ame est sans action , rêvent comme les autres hommes : il se produit donc des rêves indépendamment de l'ame , puisque , dans les imbécilles , l'ame ne produit rien : les animaux qui n'ont point d'ame peuvent donc rêver aussi ; & non seulement il se produit des rêves indépendamment de l'ame , mais je serois fort porté à croire que tous les rêves en sont indépendants. Je demande seulement que chacun réfléchisse sur ses rêves , & tâche à reconnoître pourquoi les parties en sont si mal liées , & les événements si bizar-

tes : il m'a paru que c'étoit principalement parce qu'ils ne roulent que sur des sensations, & point du tout sur des idées. L'idée du temps, par exemple, n'y entre jamais : on se représente bien les personnes que l'on n'a pas vues, & même celles qui sont mortes depuis plusieurs années ; on les voit vivantes & telles qu'elles étoient ; mais on les joint aux choses actuelles & aux personnes présentes, ou à des choses, ou à des personnes d'un autre temps. Il en est de même de l'idée du lieu ; on ne voit pas où elles étoient : les choses qu'on se représente, on les voit ailleurs, où elles ne pouvoient être. Si l'ame agissoit, il ne lui faudroit qu'un instant pour mettre de l'ordre dans cette suite décousue, dans ce cahos de sensations ; mais ordinairement elle n'agit point ; elle laisse les représentations se succéder en désordre, &, quoique chaque objet se présente vivement, la succession en est souvent confuse & toujours chiméri-

que; &, s'il arrive que l'ame soit à demi réveillée par l'énormité de ces disparates, ou seulement par la force de ses sensations, elle jettera sur le champ une étincelle de lumière au milieu des ténèbres; elle produira une idée réelle dans le sein même des chimères; on rêvera que tout cela pourroit bien n'être qu'un rêve: je devrois dire on pensera; car quoique cette action ne soit qu'un petit signe de l'ame, ce n'est point une sensation, ni un rêve, c'est une pensée, une réflexion, mais qui n'étant pas assez forte pour dissiper l'illusion, s'y mêle, en devient partie, & n'empêche pas les représentations de se succéder, en sorte qu'au réveil on s'imagine avoir rêvé cela même qu'on avoit pensé.

Dans les rêves on voit beaucoup, on entend rarement, on ne raisonne point, on sent vivement, les images se suivent, les sensations se succèdent sans que l'ame les compare, ni les réunisse: on n'a donc que des
- sensations

sensations & point d'idées, puisque les idées ne sont que les comparaisons des sensations. Ainsi les rêves ne résident que dans le sens intérieur matériel; l'ame ne les produit point: ils feront donc partie de ce souvenir animal, de cette espèce de réminiscence matérielle dont nous avons parlé. La mémoire, au contraire, ne peut exister sans l'idée du temps, sans la comparaison des idées antérieures & des idées actuelles; & puisque ces idées n'entrent point dans les rêves, il paroît démontré qu'ils ne peuvent être ni une conséquence, ni un effet, ni une preuve de la mémoire. Mais, quand même on voudroit soutenir qu'il y a quelquefois des rêves d'idées, quand on citeroit, pour le prouver, les somnambules, les gens qui parlent en dormant & disent des choses suivies, qui répondent à des questions, &c., & que l'on en inféreroit que les idées ne sont pas exclues des rêves, du moins aussi absolument que

je le prétends, il me suffiroit, pour ce que j'avois à prouver, que le renouvellement des sensations puisse les produire : car dès-lors les animaux n'auront que des rêves de cette espece ; & ces rêves, bien loin de supposer la mémoire, n'indiquent, au contraire, que la réminiscence matérielle.

Cependant je suis bien éloigné de croire que les somnambules, les gens qui parlent en dormant, qui répondent à des questions, &c., soient en effet occupés d'idées : l'ame ne me paroît avoir aucune part à toutes ces actions ; car les somnambules vont, viennent, agissent sans réflexion, sans connoissance de leur situation, ni du péril, ni des inconvénients qui accompagnent leurs démarches ; les seules facultés animales sont en exercice, & même elles n'y sont pas toutes. Un somnambule est, dans cet état, plus stupide qu'un imbécille, parce qu'il n'y a qu'une partie de ses sens & de son sentiment qui soit alors

en exercice , au lieu que l'imbécille dispose de tous ses sens , & jouit du sentiment dans toute son étendue ; & , à l'égard des gens qui parlent en dormant , je ne crois pas qu'ils disent rien de nouveau : la réponse à certaines questions triviales & usitées , la répétition de quelques phrases communes , ne prouvent pas l'action de l'ame ; tout cela peut s'opérer indépendamment du principe , de la connoissance , & de la pensée. Pourquoi , dans le sommeil , ne parleroit-on pas sans penser , puisqu'en s'examinant soi-même , lorsqu'on est le mieux éveillé , on s'apperçoit , sur-tout dans les passions , qu'on dit tant de choses sans réflexion ? A l'égard de la cause occasionnelle des rêves , qui fait que les sensations antérieures se renouvellent sans être excitées par les objets présents , ou par des sensations actuelles , on observera que l'on ne rêve point lorsque le sommeil est profond ; tout alors est assoupi : on dort en-dehors & en-dedans ; mais le

sens intérieur s'endort le dernier & se réveille le premier, parce qu'il est plus vif, plus actif, plus aisé à ébranler que les sens extérieurs : le sommeil est dès-lors moins complet & moins profond ; c'est là le temps des songes illusoires ; les sensations antérieures, sur-tout celles sur lesquelles nous n'avons pas réfléchi, se renouvellent ; le sens intérieur, ne pouvant être occupé par des sensations actuelles à cause de l'inaction des sens externes, agit & s'exerce sur ses sensations passées ; les plus fortes sont celles qu'il saisit le plus souvent ; plus elles sont fortes, plus les situations sont excessives ; & c'est par cette raison que presque tous les rêves sont effroyables ou charmants.

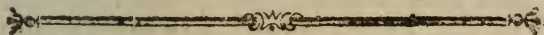
Il n'est pas même nécessaire que les sens extérieurs soient absolument assoupis, pour que le sens intérieur matériel puisse agir de son propre mouvement ; il suffit qu'ils soient sans exercice. Dans l'habitude où nous sommes de nous livrer régulièrement

à un repos anticipé, on ne s'endort pas toujours aisément; le corps & les membres, mollement étendus, sont sans mouvement: les yeux, doublement voilés par la paupière & les ténèbres, ne peuvent s'exercer; la tranquillité du lieu & le silence de la nuit rendent l'oreille inutile; les autres sens sont également inactifs, tout est en repos, & rien n'est encore assoupi: dans cet état, lorsqu'on ne s'occupe pas d'idées, & que l'ame est aussi dans l'inaction, l'empire appartient au sens intérieur matériel; il est alors la seule puissance qui agisse; c'est là le temps des images chimériques, des ombres voltigeantes; on veille, & cependant on éprouve ces effets du sommeil: si l'on est en pleine santé, c'est une suite d'images agréables, d'illusions charmantes; mais pour peu que le corps soit souffrant ou affaibli, les tableaux sont bien différents; on voit des figures grimaçantes, des visages de vieilles, des fantômes hi-

deux qui semblent s'adresser à nous, & qui se succèdent avec autant de bizarrerie que de rapidité; c'est la lanterne magique; c'est une scène de chimères qui remplissent le cerveau vuide alors de toute autre sensation, & les objets de cette scène sont d'autant plus vifs, d'autant plus nombreux, d'autant plus désagréables, que les autres facultés animales sont plus lésées, que les nerfs sont plus délicats, & que l'on est plus foible, parce que les ébranlements, causés par les sensations réelles, étant, dans cet état de foiblesse ou de maladie, beaucoup plus forts & plus désagréables que dans l'état de santé, les représentations de ces sensations, que produit le renouvellement de ces ébranlements, doivent aussi être plus vives & plus agréables.

Au reste, nous nous souvenons de nos rêves, par la même raison que nous nous souvenons des sensations que nous venons d'éprouver; & la seule

différence qu'il y ait ici entre les animaux & nous, c'est que nous distinguons parfaitement ce qui appartient à nos rêves de ce qui appartient à nos idées, ou à nos sensations réelles; & ceci est une comparaison, une opération de la mémoire, dans laquelle entre l'idée du temps. Les animaux, au contraire, qui sont privés de la mémoire & de cette puissance de comparer les temps, ne peuvent distinguer leurs rêves de leurs sensations réelles; & l'on peut dire, que ce qu'ils ont rêvé leur est effectivement arrivé.



XIX.

M O D E S.

QUOIQUE les modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice & la fantaisie, les caprices adoptés & les fantaisies générales méritent d'être examinées: les hommes ont toujours fait & feront toujours cas de tout.

ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, & leur donner en même temps des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur, &c. La valeur de ces pierres brillantes, qui, de tout temps, ont été regardées comme des ornements précieux, n'est fondée que sur leur rareté & sur leur éclat éblouissant : il en est de même de ces métaux éclatants, dont le poids nous paroît si léger, lorsqu'il est réparti sur tous les plis de nos vêtements pour en faire la parure. Ces pierres, ces métaux sont moins des ornements pour nous, que des signes pour les autres, auxquels ils doivent nous remarquer, & reconnoître nos richesses. Nous tâchons de leur en donner une plus grande idée, en agrandissant la surface de ces métaux ; nous voulons fixer leurs yeux, ou plutôt les éblouir : combien peu y en a-t'il, en effet, qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, & de juger, sans mélange, l'homme & le métal !

Tout.

Tout ce qui est rare & brillant fera donc toujours de mode , tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vertu , tant que les moyens de paroître considérable seront si différents de ce qui mérite seul d'être considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la maniere de se vêtir ; cette maniere prend des formes différentes , selon les différents points de vue sous lesquels nous voulons être regardés. L'homme modeste , ou qui veut le paroître , veut en même temps marquer cette vertu par la simplicité de son habillement. L'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil , ou flatter sa vanité : on le connoît à la richesse ou à la recherche de ses ajustements.

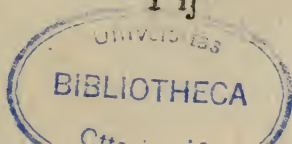
Un autre point de vue que les hommes ont assez généralement , est de rendre leur corps plus grand , plus étendu : peu contents du petit espace dans lequel est circonscrit notre être , nous voulons tenir plus de place en

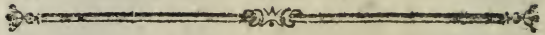
ce monde que la Nature ne peut nous en donner ; nous cherchons à agrandir notre figure par des chaussures élevées , par des vêtements renflés : quelques amples qu'ils puissent être , la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande ? Pourquoi la tête d'un Docteur est - elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés , & que celle d'un homme du bel air en est si légèrement garnie ? L'un veut que l'on juge de l'étendue de sa science , par la capacité physique de cette tête dont il grossit le volume apparent ; & l'autre ne cherche à le diminuer , que pour donner l'idée de la légèreté de son esprit.

Il y a des modes dont l'origine est plus raisonnable ; ce sont celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts , & de rendre la nature moins désagréable. A prendre les hommes en général , il y a beaucoup plus de figures defectueuses & de laids visages , que de personnes belles & bien faites. Les

modes, qui ne font que l'usage du plus grand nombre, usage auquel le reste se foumet, ont donc été introduites, établies par ce grand nombre de personnes intéressées à rendre leurs défauts plus supportables. Les femmes ont coloré leur visage lorsque les roses de leur teint se font flétries, & lorsqu'une pâleur naturelle les rendoit moins agréables que les autres : cet usage est presque universellement répandu chez tous les peuples de la terre : celui de se blanchir les cheveux avec de la poudre, & de les enfler par la frisure, quoique beaucoup moins général & bien plus nouveau, paroît avoir été imaginé pour faire fortir davantage les couleurs du visage, & en accompagner plus avantageusement la forme.

I ij





XX.

Variétés dans l'Espece Humaine.

LA premiere & la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur; la seconde est celle de la forme & de la grandeur; & la troisieme est celle du naturel des différens peuples. Chacun de ces objets, considéré dans toute son étendue, pourroit fournir un ample traité, mais nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus général & de plus avéré.

En parcourant, dans cette vue, la surface de la terre, & en commençant par le Nord, on trouve, en Laponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paroissent avoir dégé-

néré de l'espece humaine, occupent de très-vastes contrées. Les Lapons Danois, Suédois, Moscovites & indépendants, les Zambliens, les Borandiens, les Samoïèdes, les Tartares septentrionaux, les Groënlandois & les Sauvages au Nord des Esquimaux, semblent tous être de la même race, qui s'est étendue & multipliée, le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts, & sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large & plat, le nez camus & écrasé, l'iris de l'œil jaune, brun, & tirant sur le noir, les paupieres retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les levres grosses & relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la peau bafanée. Ils sont très-petits, trapus quoique maigres. La plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, & les plus grands n'en ont que quatre &

demi. Cette race est , comme l'on voit , bien différente des autres ; il semble que ce soit une espece particuliere dont tous les individus ne sont que des avortons. Chez tous ces peuples , les femmes sont aussi laides que les hommes , & leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles du Groënland sont de fort petite taille , mais elles ont le corps bien proportionné ; leurs mamelles sont molles , & si longues qu'elles donnent à tetter à leurs enfants par-dessus l'épaule : le bout de ces mamelles est noir comme du charbon. Quelques Voyageurs disent que les Groënlandoises n'ont de poil que sur la tête , & qu'elles ne sont point sujètes à l'évacuation périodique qui est ordinaire à leur sexe.

Non seulement ces peuples se ressemblent par la difformité , mais ils ont aussi tous à-peu-près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs ; ils sont tous également grossiers , superstitieux , stupides. Les Lapons Danois ont un

grand chat noir, auquel ils disent tous leurs secrets, & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller à la chasse, ou à la pêche. Chez les Lapons Suédois, il y a, dans chaque famille, un fa-bour pour consulter le diable; & , quoi-qu'ils soient robustes & grands cou-reurs, ils sont si peureux, qu'on n'a jamais pu les faire aller à la guerre : il semble qu'ils ne peuvent vivre que dans leur pays, & à leur façon. Ils se servent, pour courir sur la neige, de patins fort épais de bois de sapin; longs d'environ deux aunes, & larges d'un demi-pied; ils courent avec tant de vitesse, qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers à la cour-se. Il portent un bâton ferré, pointu d'un bout & arrondi de l'autre : ce bâton leur sert à se mettre en mouve-ment, à se diriger, se soutenir, s'ar-rêter, & aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent; ils descendent, avec ces patins, les fonds les plus pré-

cipités, & montent les montagnes les plus escarpées. On prétend que les Lapons Moscovites lancent un javelot avec tant de force & de dextérité, qu'ils sont sûrs de mettre, à trente pas, dans un blanc de la largeur d'un écu; & qu'à cet éloignement, ils perceront un homme d'outre en outre. La nourriture de ces peuples est du poisson sec, de la chair de renne ou d'ours; leur pain n'est que de la farine d'os de poisson, broyée & mêlée avec de l'écorce tendre de pin; leur boisson est de l'huile de baleine & de l'eau, dans laquelle ils laissent infuser des grains de genievre. Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion, ni d'un Être Suprême; la plupart sont idolâtres, & tous sont très-supersticieux; ils sont plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même: ils n'ont de mœurs qu'assez pour être méprisés. Il se baignent nus & tous ensemble, filles & garçons, meres & fils, freres & sœurs; en for-

tant de ces bains extrêmement chauds ils vont se jeter dans une riviere très-froide. Ils offrent aux Etrangers leurs femmes & leurs filles, & tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles (a). Cette coutume est également établie chez les Samoïèdes, les Borandiens, & les Goënlan-
dois. Tous vivent sous terre, ou dans des cabanes presque entièrement enter-
rées, & couvertes d'écorces d'arbres, ou d'os de poisson. Une nuit de plu-
sieurs mois les oblige à conserver de la lumiere, dans ce séjour, par des es-
peces de lampes, qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur sert de boisson. L'été, ils ne sont guere plus à leur aise que l'hiver, car ils sont obligés de vivre continuellement dans une épaisse fumée; c'est le seul

(a) Cette coutume peut venir de ce qu'ils connoissent leur propre difformité, & la laideur de leurs femmes; ils trouvent apparemment moins laides celles que les Etrangers n'ont pas dédaignéés.

moyen qu'ils aient imaginé pour se garantir de la piquure des mouches, plus abondants, peut-être, dans ce climat glacé, qu'ils ne le sont dans les pays les plus chauds. Avec cette maniere de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une vieillesse extrême.

Tartares.

La Nation Tartare, prise en général, occupe des pays immenses en Asie, elle est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'à Kamtschatka. Les Tartares ont le haut du visage fort large & ridé, même dans leur jeunesse, le nez court & gros, les yeux petits & enfoncés, le menton long & avancé, les dents longues & séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, la face plate, & le teint basané & olivâtre; ils sont de stature médiocre, mais très-forts & très-ro-

bustes; ils n'ont que peu de barbe, & elle est par petits épis; ils ont les cuisses grosses & les jambes courtes. Les plus laids de tous sont les Cahunques, dont l'aspect a quelque chose d'effroyable; ils sont tous errants & vagabonds, habitant sous des tentes; ils mangent de la chair de cheval, de chameau, &c. crue, ou un peu mortifiée sous la selle de leurs chevaux; leur boisson la plus ordinaire, est du lait de jument, fermenté avec de la farine de millet. Leurs principales richesses consistent en chevaux; ils s'en occupent continuellement; ils les dressent avec tant d'adresse, & les exercent si souvent, qu'il semble que ces animaux n'aient qu'un même esprit avec ceux qui les manient; car non seulement ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, mais ils sentent, pour ainsi dire, l'intention & la pensée de celui qui les monte.

Chinois.

Les Chinois ressemblent assez aux Tartares par la figure & les traits ; & il est probable qu'ils sont de même origine , malgré la différence totale du naturel , des mœurs , & des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares sont fiers , belliqueux , grands chasseurs ; ils aiment la fatigue , l'indépendance ; ils sont durs & grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois sont mols , pacifiques , indolents , superstitieux , soumis , dépendants jusqu'à l'esclavage , cérémonieux , complimenteurs jusqu'à la fadeur & à l'excès.

Japonnois.

Les Japonnois sont assez semblables aux Chinois , pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule & même race d'hommes : ils sont d'un naturel fort altier , aguerris , adroits , vigoureux , civils & obligeants ; par-

lent bien, féconds en compliments, mais inconstans & fort vains; ils sont laborieux, & très-habiles dans les Arts & dans tous les Métiers; ils se servent, comme les Chinois, de petits bâtons pour manger, & font aussi plusieurs cérémonies, ou plutôt plusieurs grimaces & plusieurs mines fort étranges pendant le repas. Une coutume bizarre, commune à ces deux nations, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir. Une jolie femme à la Chine & au Japon, doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans (a).

Le goût pour les longues oreilles regne chez tous les peuples de l'Orient, mais les uns ne tirent leurs oreilles par le bas pour les alonger, sans les percer

(a) On prétend que c'est la jalousie qui a fait imaginer aux Chinois ce moyen d'empêcher les rendez-vous; presque toutes les femmes ne pouvant marcher, sont obligées de rester chez elles.

qu'autant qu'il le faut pour y attacher des boucles ; d'autres , comme au pays de *Laos* , en agrandissent le trou si prodigieusement , qu'on pourroit presque y passer le poing , en sorte que leurs oreilles descendent jusques sur les épaules.

Hommes à queue.

Dans l'isle *Formose* , qui n'est pas bien éloignée de la côte de la province de Fokien à la Chine , un Voyageur dit avoir vu de ses propres yeux un homme qui avoit une queue longue de plus d'un pied , toute couverte d'un poil roux , & fort semblable à celle d'un bœuf. Cet homme à queue assuroit que ce défaut , si c'en étoit un , venoit du climat , & que tous ceux de la partie méridionale de cette isle avoient des queues comme lui. D'autres Voyageurs rapportent la même chose du royaume de *Lambry* , où il y a des hommes qui ont des queues

de la longueur de la main , qui vivent dans les montagnes. Dans cette même isle *Formose* (a), il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans , quoiqu'il leur soit libre de se marier long-temps avant cet âge. Quand elles sont grosses , leurs Prêtresses les font avorter , en leur foulant le ventre , avec les pieds , s'il le faut. C'est non seulement une infamie , mais même un crime , de mettre un enfant au monde avant l'âge prescrit. Il y en a qui sont enceintes pour la dix-septième fois , lorsqu'il leur est enfin permis d'accoucher.

Peuples de l'Inde.

• Les coutumes des différents peuples de l'Inde sont toutes fort singulieres , & même bizarres. Les *Banians* ne mangent de rien de ce qui a eu vie. Ils crai-

(a) Suivant M. Bomare , cette queue n'est que l'éloignement du coccix , & n'a été observée que chez quelques individus.

gnent de tuer le moindre infecte, pas même ceux qui les rongent. Ils jettent du riz & des feves dans les rivieres pour nourrir les poissons, & des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux & les infectes. Quand ils rencontrent ou un Chasseur, ou un Pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entreprise; &, si on est sourd à leurs prieres, ils offrent de l'argent pour le fusil & pour les filets; &, quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, & crient de toute leur force pour faire fuir le gibier & les oiseaux. Les *Naires*, ou les Nobles de *Calicut*, ne peuvent avoir qu'une femme; mais les femmes peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Il s'en trouve qui en ont jusqu'à dix, qu'elles regardent comme des esclaves qu'elles se sont soumises par leur beauté. Cette liberté d'avoir plusieurs maris, est un privilege de Noblesse, que les femmes de condition font valloir autant qu'elles peuvent; mais les bourgeois

bourgeoises ne peuvent avoir qu'un mari : il est vrai qu'elles prétendent adoucir la dureté de leur condition , par le commerce qu'elles ont avec les Etrangers , auxquels elles s'abandonnent sans aucune crainte de leurs maris , qui n'osent leur rien dire. Une étrange coutume , c'est que les meres prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. Il y a , parmi les *Naires* , de certains hommes & de certaines femmes qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme : cette difformité n'est point une maladie , elle leur vient de naissance.

Mogols.

Les Mogols , & les autres peuples de la presqu'isle de l'Inde , ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits ; mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres , quoique , en langue indienne , *Mogol* veuille dire *blanc*. Les femmes y sont extrêmement pro-

pres, & elles se baignent très-souvent ; elles ont les jambes & les cuisses fort longues, & le corps assez court : ce qui est le contraire des femmes Européennes. Au royaume de *Decan*, on marie les enfants extrêmement jeunes : dès que le mari a dix ans & la femme huit, les parents les laissent coucher ensemble, & il y en a qui ont des enfants à cet âge ; mais les femmes qui ont des enfants de si bonne heure, cessent ordinairement d'en avoir après l'âge de trente ans, & elles deviennent extrêmement ridées. Parmi ces femmes, il y en a qui se font découper la chair en fleurs, comme quand on applique des ventouses : elles peignent ces fleurs de diverses couleurs, avec du jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs.

Persan.

Le sang de Perse est naturellement grossier : cela se voit aux *Guébres* qui

font le reste des anciens Persans; ils font laids, mal faits, pesants, ayant la peau rude & le teint coloré. Mais le sang Persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien & Circassien. Ce sont les deux nations du monde où la Nature forme de plus belles personnes; aussi il n'y a presque aucun homme de qualité, en Perse, qui ne soit né d'une mere Géorgienne ou Circassienne. Comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé de se faire, le sexe féminin est embelli comme l'autre; & les Persanes sont devenues fort belles & fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgiennes. Pour les hommes, ils sont communément hauts, droïts, vermeils, vigoureux, de bon air, & de belle apparence. Ils ne tiennent pas cette beauté corporelle de leurs peres; car, sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perse seroient les

plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitants sont laids, mal faits & grossiers : ils sont, au contraire, fort polis, & ont beaucoup d'esprit ; leur imagination est vive, prompte & fertile, leur mémoire aisée & féconde ; ils ont beaucoup de disposition pour les Sciences & les Arts libéraux & mécaniques, ils en ont aussi beaucoup pour les armes ; ils aiment la gloire, ou la vanité, qui en est la fausse image ; leur naturel est pliant & souple, leur esprit facile & intrigant ; ils sont galants, même voluptueux ; ils aiment le luxe, la dépense, & ils s'y livrent jusqu'à la prodigalité : aussi n'entendent-ils ni l'économie, ni le commerce.

Les femmes du peuple, en Perse, ont une singulière superstition : celles qui sont stériles, s'imaginent que, pour devenir fécondes, il faut passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibu-

lares; elles croient que le cadavre d'un mâle peut influer, même de loin, & rendre une femme capable de faire des enfans. Lorsque ce remede singulier ne leur réussit pas, elles vont chercher les canaux des eaux qui s'écoulent des bains; elles attendent le temps où il y a dans ces bains un grand nombre d'hommes; alors elles traversent plusieurs fois l'eau qui en sort; &, lorsque cela ne leur réussit pas mieux que la première recette, elles se déterminent à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circoncision: c'est, dans ce pays, le souverain remede contre la stérilité.

Arabes.

Les *Arabes* sont demeurés, pour la plupart, dans un état d'indépendance qui suppose le mépris des loix. Ils vivent, comme les *Tartares*, sans règle, sans police, & presque sans société; le larcin, le rapt, le brigandage sont autorisés par leurs Chefs; ils se

font honneur de leurs vices ; ils n'ont aucun respect pour la vertu ; & , de toutes les conventions humaines, ils n'ont admis que celles qu'ont produit le fanatisme & la superstition.

Égyptiens.

Les *Égyptiens* ont des coutumes fort différentes de celles des *Arabes*. Dans toutes les villes & villages, le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des Voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer. C'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité, toujours remplies de ces filles ; & les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder ces maisons, & de les peupler de filles, qu'ils font acheter dans cette vue charitable. Les défauts les plus naturels aux *Egyptiens* sont l'oïveté & la poltronnerie ; ils ne font presque autre chose tout le jour que boire du café, fumer, dormir, ou demeurer oïfifs en une place, ou causer dans les rues ;

ils font fort ignorants, & cependant pleins d'une ridicule vanité. Les *Coptes* eux-mêmes ne font pas exempts de ces vices; &, quoiqu'ils ne puissent pas nier qu'ils n'aient perdu leur noblesse, les Sciences, l'exercice des armes, leur propre Histoire, & leur Langue même, & que d'une nation illustre & vaillante ils ne soient devenus un peuple vil & esclave, leur orgueil va néanmoins jusqu'à mépriser les autres nations, & à s'offenser, lorsqu'on leur propose de faire voyager leurs enfants en Europe, pour y être élevés dans les Sciences & dans les Arts.

Peuples de la Barbarie.

Les nations nombreuses, qui habitent les côtes de la Méditerranée depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan, & toute la profondeur des terres de Barbarie jusqu'au mont Atlas & au-delà, font des peuples de différente origine: les naturels du pays, les Arabes, les

Vandales, les Espagnols, & plus anciennement les Romains & les Egyptiens, ont peuplé cette contrée d'hommes assez différents entr'eux. Les habitants des montagnes d'*Aurefs* ont un air & une phyfionomie différente de celle de leurs voisins; leur teint, loin d'être bafané, est au contraire blanc & vermeil, & leurs cheveux font d'un jaune foncé, au lieu que les cheveux de tous les autres font noirs : ce qui peut faire croire que ces hommes blonds descendent des *Vandales*, qui, après avoir été chaffés, se rétablirent dans quelques endroits de ces montagnes. Les femmes du royaume de *Tripoli* font grandes, elles font même confister la beauté à avoir la taille excessivement longue; elles se font, comme les femmes *Arabes*, des piquures sur le visage. En général, les femmes *Maures*, qui passeroient pour belles, même en ce pays-ci, affectent toutes de porter les cheveux longs jusques sur les talons. Elles se teignent
le

Le poil des paupieres avec de la poudre de mine de plomb, & trouvent que la couleur sombre que cela donne aux yeux est une beauté singuliere. Cette coutume est fort ancienne & assez générale, puisque les femmes *Grecques* & *Romaines* se brunissoient les yeux comme les femmes de l'Orient.

Tous les peuples, depuis l'empire du *Mogol* jusqu'en *Barbarie*, & même depuis le *Gange* jusqu'aux côtes occidentales du royaume de *Maroc*, ne sont pas fort différents les uns des autres, si l'on excepte les variétés particulières, occasionnées par le mélange d'autres peuples plus septentrionaux. Cette étendue de terre qu'ils habitent est d'environ deux mille lieues: les hommes, en général, y sont bruns & basanés; mais ils sont en même temps assez beaux & assez bien faits. Si nous examinons maintenant ceux qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitants des Provinces septentrionales du *Mogol* & de

la *Perse*, les *Arméniens*, les *Turcs*, les *Géorgiens*, les *Grecs*, & tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs, & les mieux faits de toute la terre.

Géorgiens.

On ne trouve pas un laid visage dans la *Géorgie*. La Nature a répandu, sur la plupart des femmes, des graces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux; ils ont naturellement de l'esprit; ils sont civils, humains & graves; ils ne se mettent que très-rarement en colere. Leur mauvaise éducation les rend ignorants & vicieux; & il n'y a peut-être aucun pays dans le monde, où le libertinage & l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en *Géorgie*.

Circassiens & Mingréliens.

Les *Circassiens* & les *Mingréliens* sont aussi beaux, aussi bien faits que les *Géorgiens*, & il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule & même race d'hommes. Les *Mingréliens* ne sont point jaloux. Un mari, qui prend sa femme sur le fait avec son galant, n'a droit que de contraindre ce dernier à payer un cochon, qui se mange entr'eux trois. Dans tous ces pays, les esclaves ne sont pas chers. On a une très-belle fille, d'entre treize & dix-huit ans, moyennant vingt écus.

Turcs.

Les *Turcs*, qui achètent un grand nombre de ces esclaves, sont un peuple composé de plusieurs autres peuples. En général, ils sont robustes & assez bien faits; il est même assez rare de trouver, parmi eux, des bos-

fus & des boiteux. Les femmes font aussi ordinairement belles, bien faites, & sans défaut, elles font blanches, parce qu'elles sortent peu, & que, quand elles sortent, elles font toujours voilées. Elles se mettent de la tutie, brûlée & préparée, dans les yeux; pour les rendre plus noirs; elles se baignent aussi très-souvent; elles se parfument tous les jours, & il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour conserver ou pour augmenter leur beauté. On prétend cependant que les *Persanes* se recherchent encore plus sur la propreté que les *Turques*; les hommes font aussi de différents goûts sur la beauté; les *Persans* veulent des brunes, & les *Turcs* des rouffes.

Juifs.

On a prétendu que les *Juifs*, qui tous sortent originairement de la *Syrie* & de la *Palestine*, ont encore au-

Jourd'hui le teint brun comme ils
 l'avoient autrefois ; mais c'est une
 erreur de dire que tous les Juifs sont
 basanés : cela n'est vrai que des *Juifs*
Portugais. Ces gens-là se mariant
 toujours les uns avec les autres, les
 enfants ressemblent à leurs pere &
 mere, & leur teint brun se perpétue
 ainsi, avec peu de diminution, par-
 tout où ils habitent, même dans les
 pays du Nord. Aujourd'hui les habi-
 tants de la *Judée* ressemblent aux au-
 tres *Turcs* ; seulement ils sont plus
 bruns que ceux de *Constantinople*, ou
 des côtes de la mer Noire.

Grecs.

Les *Grecs* regardent comme une
 très-grande beauté dans les femmes,
 d'avoir de grands & de gros yeux, &
 les sourcils fort élevés ; & ils veulent
 que les hommes les aient encore plus
 gros & plus grands. On peut remar-
 quer, dans tous les bustes antiques,

médailles , &c. des anciens *Grecs* , que les yeux font d'une grandeur excessive , en comparaison de celle des yeux dans les bustes & les médailles Romaines. Généralement , les femmes *Grecques* font plus belles & plus vives que les *Turques* , & elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté. Elles ont les plus beaux cheveux du monde , sur-tout dans le voisinage de *Constantinople* , mais ces femmes , dont les cheveux descendent jusqu'aux talons , n'ont pas les traits aussi réguliers que les autres *Grecques*. Celles de l'isle de *Chio* font fort familières avec les hommes : les filles voient les Etrangers fort librement ; & toutes ont la gorge entièrement découverte.

Peuples de l'Europe.

Les *Grecs* , les *Napolitains* , les *Siciliens* , les habitants de *Corse* , de *Sardaigne* , & les *Espagnols* , étant situés

à-peu-près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint. Tous ces peuples sont plus bafanés que les *François*, les *Anglois*, les *Allemands*, les *Polonois*, les *Moldaves*, & tous les autres habitants du Nord de l'Europe (a).

(a) Les *Italiens* ont beaucoup de maturité, de souplesse, de prévoyance & de sagacité. Une éloquence vive & naturelle, l'aptitude au Gouvernement, l'attention aux bienféances, l'honnêteté pour les Etrangers, le goût de la représentation, sont des qualités également communes chez eux. Ils ont beaucoup de penchant pour la jalousie & pour l'amour. Mais cette dernière passion n'est-elle pas le foible de tous les hommes, & la jalousie ne prouve-t'elle pas la vérité de l'amour? Quoique les Italiens ne paroissent rien moins que guerriers, cependant l'amour de la liberté les anime, & il vaut des armées, lorsqu'il s'agit de réprimer le pouvoir arbitraire. L'Italien est souvent d'une figure agréable; cela dépend assez ordinairement de son maintien; il l'a tel qu'il convient, lorsqu'il affecte un peu du sérieux de l'Anglois. Les Italiennes abondent en sentimens. Elles ont assez communément une taille légère, des graces vives sans être factices. Quoiqu'elles soient brunes, elles se passent bientôt. Un goût qui leur est assez commun, c'est celui des Lettres & des Sciences.

Le célèbre *Montesquieu* a dit: que les *Espagnols* formoient une nation toute propre à posséder inutilement un vaste & beau Pays. Une gra-

Suédois.

Les hommes à cheveux noirs ou bruns commencent à être rares en *Angleterre*, en *Flandre*, en *Hollande*, & dans les Provinces septentriona-

lité affectée, le penchant à la Chevalerie, le mépris pour les autres peuples & pour les travaux utiles, une estime poussée à l'excès pour la Noblesse, l'orgueil qui est la suite ou plutôt le principe de cette façon de penser, forment le caractère national des Espagnols. Ils ne manquent, d'ailleurs, ni de génie, ni de valeur, ni de beaucoup d'autres qualités recommandables : il est à croire que la chaleur excessive du climat les rend paresseux, comme le mélange des Maures leur a communiqué cet esprit romanesque qui caractérise les Asiatiques. Un bel Espagnol est parfaitement beau ; mais il connoît trop son mérite. Les Espagnoles, sur-tout les Biscayennes, sont les plus belles femmes de l'Europe ; elles sont tendres, sinceres, pleines de feu ; elles péchent souvent par la maigreur.

Les *Portugais* ressemblent aux Espagnols par la figure & les traits ; ils ont les mêmes inclinations, les mêmes mœurs. Naturellement pleins d'imagination & de vivacité, la superstition les rend timides, ombrageux, réservés. La chaleur du climat & la tyrannie de l'Inquisition les retiennent aussi dans une funeste indolence.

Si l'homme est un animal sociable, le *François* est plus homme qu'un autre ; car il semble

les de l'Allemagne : on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suede, en Pologne. Les femmes sont fort fécondes en Suede; elles y font or-

être fait uniquement pour la société. Le François est vif, agréable, enjoué, quelquefois imprudent, souvent indiscret, toujours léger. Il a du courage, de la générosité, de la franchise; amateur de la liberté, il est docile aux ordres de son Souverain, auquel il obéit par amour.

Les François se présentent & s'annoncent avec grace & dignité. Les Toulousains sont peut-être les plus beaux hommes de l'Europe (*Expilli*); ils sont grands & bien faits, ils ont l'air mâle & la démarche ferme & dégagée. Les femmes Françaises, sans être plus belles que les autres femmes de l'Europe, le paroissent par les agréments qu'elles savent se donner. Au reste, on fait que les Avignonoises peuvent disputer le prix de la beauté aux Biscayennes. Elles sont grandes, bien faites, & d'une blancheur d'albâtre. Elles ont le plus beau teint du monde, des couleurs admirables, un air de fraîcheur qui charme, & une vivacité piquante.

L'Anglois a l'esprit lent, mais juste & profond; son cœur est froid & difficile à émouvoir, mais emporté jusqu'à la fureur, lorsqu'il est ému. Si l'on juge de ses sentiments par ses amusements favoris, on le croira cruel; mais il est assez humain & généreux. L'amour de la liberté est le mobile de ses actions & la source de ses maux. Son indépendance dont il est jaloux, le rend peu souple & fier. Il ne se pi-

dinairement dix ou douze enfants, & il n'est pas rare qu'elles en fassent dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-huit, & jusqu'à trente. Cette fécon-

que point de politesse dans la société, ni de délicatesse dans ses plaisirs; il se livre sans réserve à ses goûts. Aussi la satiété lui rend-elle la vie à charge, & lui en fait bien souvent hâter la fin. Le peuple, en Angleterre, est extrêmement grossier; il aime la licence & le tumulte; malgré l'enthousiasme de la liberté qui l'aveugle, il reconnoît souvent qu'il a plus d'un maître. L'Anglois est très-bel homme; mais on le voudroit moins sérieux & moins fier. Les Angloises sont tendres & pleines de sentiment: elles seroient d'une beauté parfaite, si elles n'étoient pas généralement trop blanches; ce qui fait qu'elles paroissent fades.

Les *Hollandois* sont dans l'abondance, & vivent dans l'économie. Une noble simplicité fait l'ornement de leurs demeures; on n'y voit point le faste pompeux de nos palais. La propreté Hollandoise est connue. Ce peuple laborieux, éclairé, bon politique, s'est si fort enrichi par son commerce, & s'est rendu si respectable aux autres nations, dont il est souvent l'arbitre, qu'on ne croiroit jamais qu'il compose l'Etat le plus moderne de l'Europe. Le Hollandois plus honnête que poli, plus sensé que spirituel, a ordinairement une taille épaisse; son maintien est fort simple. Les Hollandoises plaisent par leur sincérité & leur douceur: elles péchent souvent par trop d'embonpoint.

dité dans les femmes ne suppose pas qu'elles aient plus de penchant à l'amour : les hommes même font beaucoup plus chastes dans les pays froids que dans les climats méridionaux. On est moins amoureux en *Suede* qu'en *Espagne*, ou en *Portugal*, & cependant les femmes y font beaucoup plus d'enfants. Tout le monde fait que les

Les *Allemands* poussent à l'excès la vanité des titres ; & c'est , peut-être , en cela seul qu'ils ne ressemblent pas aux anciens *Germain*s dont Tacite nous a tracé les mœurs. Ceux-ci aimoient les présents & les festins : *Gaudent muneribus*, &c. On a dit des *Allemands*, qu'ils font plus avides de plaisir que de gloire. Les *Germain*s étoient remplis de bonne foi & de courage ; *Gens non astuta*, &c. : ces mêmes qualités se trouvent au plus haut degré dans les *Allemands*. Chez les premiers , on ne plaisantoit point sur les vices , ils étoient sévères , équitables , grossiers , amateurs de leur liberté ; *Nemo vitia illæ non ridet* : les *Allemands*, naturellement bons , font aussi durs , opiniâtres , & jaloux de leurs privilèges.

S'il étoit moins rare de voir , en *Allemagne*, de belles jambes , on y verroit plus communément de très-beaux hommes. Les femmes y conservent long-temps leur fraîcheur ; elles ont beaucoup de douceur , & souvent trop d'ingénuité.

peuples du Nord ont inondé toute l'Europe, au point que les Historiens ont appelé le Nord, *officina gentium*. Les hommes vivent ordinairement, en *Suede*, plus long-temps que dans la plupart des autres royaumes de l'Europe; il s'y trouve souvent des hommes qui passent cent ans, & quelques-uns vivent jusqu'à cent soixante.

Danois.

Les *Danois* sont grands & robustes, d'un teint vif & coloré, & ils vivent fort long-temps à cause de la pureté de l'air qu'ils respirent : les femmes sont aussi fort blanches, assez bien faites, & très-fécondes.

Moscovites.

Avant *Pierre* le Grand, les *Moscovites* étoient, dit-on, encore presque barbares : le peuple, né dans l'esclavage, étoit grossier, brutal, cruel, sans courage, & sans mœurs. Cepen-

dant, dès ce temps-là même, les femmes *Moscovites* favoient se mettre du rouge, s'arracher les sourcils, se les peindre, ou s'en former d'artificiels : elles favoient aussi porter des pierres, parer leurs coëffures de perles, se vêtir d'étoffes riches & précieuses. Ceci ne prouve-t'il pas que la barbarie commençoit à finir, & que leur Souverain n'a pas eu autant de peine à les policer, que quelques Auteurs ont voulu l'insinuer? Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des Arts & des Sciences, aimant les spectacles & les nouveautés ingénieuses. Il ne suffit pas d'un grand homme pour faire ces changements, il faut encore que ce grand homme naisse à propos.

En réfléchissant sur la description historique que nous venons de faire de tous les Peuples de l'Europe & de l'Asie, il paroît que la couleur dépend beaucoup du climat, sans cependant qu'on puisse dire qu'elle en dépend en-

tièrement. Il y a, en effet, plusieurs causes qui doivent influer sur la couleur, & même sur la forme du corps & des traits des différents peuples : les principales sont la nourriture & les mœurs, ou la manière de vivre. Nous examinerons les variétés que ces causes peuvent produire, lorsque nous aurons donné la description des peuples de l'Afrique & de l'Amérique.

Nous avons déjà parlé des nations de toute la partie septentrionale de l'Afrique, depuis la mer Méditerranée jusqu'au tropique : tous ceux qui sont au-delà du tropique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan, sont encore des espèces de Maures, mais si basanés qu'ils paroissent presque tout noirs; les hommes, sur-tout, sont extrêmement bruns; les femmes sont un peu plus blanches, bien faites, & assez belles.

Éthiopiens.

On a été long-temps dans l'erreur au fujet de la couleur & des traits du vifage des *Éthiopiens*, parce qu'on les a confondus avec les *Nubiens*, leurs voisins, qui font cependant d'une race différente. La couleur naturelle des *Éthiopiens* est brune ou olivâtre, comme celle des *Arabes* méridionaux, defquels ils tirent probablement leur origine. Ils ont la taille haute, les traits du vifage bien marqués, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien fait, les levres petites, & les dents blanches; au lieu que les habitants de la *Nubie* ont le nez écrasé, les levres groffes & épaiffes, & le vifage fort noir. Les *Éthiopiens* font un peuple à demi policé; leurs vêtements font de toile de coton, & les plus riches en ont de foie; leurs maifons font baffes & mal bâties; leurs terres font fort mal cultivées. Ils manquent de fel, & ils l'achètent au poids de l'or; ils aiment

assez la viande crue ; ils ne boivent point de vin , quoiqu'ils aient des vignes ; leur boisson ordinaire est faite avec des tamarins , & a un goût aigrelet. Ils ont très-peu de connoissance des Sciences & des Arts ; car leur Langue n'a aucune regle , & leur maniere d'écrire est très-peu perfectionnée. Il leur faut plusieurs jours pour écrire une lettre , quoique leurs caractères soient plus beaux que ceux des *Arabes*. Ils ont une maniere singuliere de saluer : ils se prennent la main droite les uns aux autres , & se la portent mutuellement à la bouche ; ils prennent aussi l'écharpe de celui qu'ils saluent , & ils se l'attachent autour du corps , de sorte que ceux qu'on salue demeurent à moitié nus ; car la plupart ne portent que cette écharpe , avec un caleçon de coton.

Acridophages.

Sur les frontieres des déserts de l'Éthiopie , on trouve un peuple qu'on

a appelé *Acridophages*, ou mangeurs de fauterelles. Ils sont noirs, maigres, très-légers à la course, & fort petits de taille. Au printemps, certains vents chauds, qui viennent de l'Occident, leur amènent un nombre infini de fauterelles : comme ils n'ont ni bétail, ni poisson, ils sont réduits à vivre de ces fauterelles, qu'ils ramassent en grande quantité; ils les saupoudrent de sel, & ils les gardent pour se nourrir pendant toute l'année. Cette mauvaise nourriture produit deux effets singuliers : le premier est qu'ils vivent à peine jusqu'à l'âge de quarante ans, & le second, c'est que lorsqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre, dans leur chair, une multitude d'insectes ailés, qui commencent par leur manger le ventre, ensuite la poitrine, & les rongent jusqu'aux os.

Noirs.

Il y a autant de variétés dans

M

race des Noirs que dans celle des Blancs : les Noirs ont , comme les Blancs, leurs Tartares & leurs Circassiens. Il est donc nécessaire de diviser les Noirs en différentes races, & il me semble qu'on peut les réduire à deux principales, celle des *Negres*, & celle des *Caffres*. Ces deux especes d'hommes se ressemblent plus par la couleur, que par les traits du visage : leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs & leur naturel, sont aussi très-différents. En examinant les différents peuples qui composent chacune de ces races noires, nous y trouverons toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé, dans les races blanches, toutes les nuances du brun au blanc.

Peuples qui composent la premiere race.
Negres du Sénégal.

Les premiers Negres qu'on trouve sont ceux qui habitent le bord méridi-

dional du *Sénégal* (a). Ces peuples s'appellent *Jalofes* : ils sont tous noirs, bien proportionnés, & d'une taille assez avantageuse; les traits de leur visage sont moins durs que ceux des autres Negres; il y en a, sur-tout des femmes, qui ont les traits fort réguliers. Ils ont aussi les mêmes idées

(a) Les habitants des isles *Canaries*, dit M. de Buffon, ne sont pas des Negres, puisque les Voyageurs assurent que les anciens habitants de ces isles étoient bien faits, d'une belle taille, d'une forte complexion. Ceux qui habitent dans le continent de l'Afrique, à la même hauteur de ces isles, sont des Maures assez basanés, mais qui appartiennent, aussi-bien que ces Insulaires, à la race des Blancs. Les habitants du *Cap-Blanc* sont encore des Maures qui suivent la loi Mahométane, & qui, comme les Arabes, errent de place en place. C'est d'eux que nous tirons la *gomme Arabique*. On trouve en quelques endroits, au nord & au midi du *Sénégal*, une espece d'hommes qu'on appelle *Foules*, qui semblent faire la nuance entre les *Maures* & les *Negres*, & qui pourroient bien n'être que des Mulâtres produits par le mélange des deux nations. Les isles du *Cap-Verd* sont de même toutes peuplées de Mulâtres, venus des premiers *Portugais* qui s'y établirent & des *Negres* qu'ils y trouverent : on les appelle *Negres, couleur de cuivre*.

que nous de la beauté; car ils veulent de beaux yeux, une petite bouche, des levres proportionnées, & un nez bien fait : il n'y a que sur le fond du tableau qu'ils pensent différemment, il faut que la couleur soit très-noire & très-luisante. Ils ont aussi la peau très-fine & très-douce, & il y a, parmi eux, d'aussi belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre pays du monde. Elles sont ordinairement bien faites, gaies, vives & portées à l'amour; elles ont du goût pour tous les hommes, & sur-tout pour les Blancs. Au reste, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau ne laisse pas d'avoir aussi une odeur désagréable lorsqu'elles sont échauffées, quoique l'odeur de ces Negres du *Sénégal* soit beaucoup moins forte que celle des autres Negres. Elles aiment beaucoup à sauter & à danser au bruit d'une calebasse, ou d'un tambour; tous les mouvements de leurs danses sont autant de postures lascives & de gestes

indécents : elles se baignent souvent , & elles se liment les dents pour les rendre plus égales. Ces Négresses sont fort fécondes , & accouchent avec beaucoup de facilité & sans aucun secours ; les suites de leurs couches ne sont point fâcheuses. Elles ont une très-grande tendresse pour leurs enfants ; elles sont aussi beaucoup plus adroites & plus spirituelles que les hommes ; elles cherchent même à se donner des vertus , comme celles de la discrétion & de la tempérance. Pour s'accoutumer à manger & parler peu , elles prennent de l'eau le matin , & la tiennent dans leur bouche , pendant tout le temps qu'elles s'occupent à leurs affaires domestiques , & elles ne la rejettent que quand l'heure du premier repas est arrivée.

Negres du Cap - Verd.

Les Negres de l'isle de *Gorée* & de la côte du *Cap - Verd* , sont , comme ceux du bord du *Sénégal* , bien faits

& très-noirs. Ils font un si grand cas de leur couleur, qui est en effet d'un noir d'ébene profond & éclatant, qu'ils méprisent les autres Negres qui ne sont pas si noirs, comme les Blancs méprisent les bafanés. Quoiqu'ils soient forts & robustes, ils sont très-paresseux; ils n'ont point de bled, point de vin, point de fruits; ils ne vivent que de poisson & de millet; ils ne mangent que très-rarement de la viande, &, quoiqu'ils aient fort peu de mets à choisir, ils ne veulent point manger d'herbes, & ils comparent les Européens aux chevaux, parce qu'ils mangent de l'herbe: au reste, ils aiment passionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent souvent; ils vendent leurs enfants, leurs parents, & quelquefois ils se vendent eux-mêmes pour en avoir. L'extrême pauvreté dans laquelle ils vivent, ne les empêche pas d'être contents & très-gais; ils croient que leur pays est le meilleur & le plus beau climat de la terre, qu'ils font eux-mêmes les

plus beaux hommes de l'Univers, parce qu'ils sont les plus noirs.

Negres de Guinée.

Le Negres de *Sierra-Liona* & de *Guinée* se peignent souvent le corps de rouge & d'autres couleurs ; ils se peignent aussi le tour des yeux de blanc, de jaune, de rouge, & se font des marques & des raies de différentes couleurs sur le visage. Les femmes sont encore plus débauchées que celles du Sénégal ; il y en a un très-grand nombre qui sont publiques, & cela ne les déshonore en aucune façon. Ces Negres, hommes & femmes, vont toujours la tête découverte ; ils se rasent, ou se coupent les cheveux. Leur vêtement consiste en une espèce de tablier fait d'écorce d'arbre, & quelques peaux de singe qu'ils portent par-dessus ce tablier ; ils attachent à ces peaux des sonailles, semblables à celles que portent nos mulets ; ils couchent sur des nattes de jonc ; leur principale

nourriture font des ignames, ou des bananes. Ils n'ont aucun goût que celui des femmes, & aucun desir que celui de ne rien faire. Ils arrivent rarement à une certaine vieillesse : un Negre de cinquante ans est, dans son pays, un homme fort vieux, ils paroissent l'être dès l'âge de quarante ; l'usage prématuré des femmes est peut-être la cause de la briéveté de leur vie. Les enfants sont si débauchés, & si peu contraints par les peres & meres, que, de leur tendre jeunesse, ils se livrent à tout ce que la nature leur suggère : rien n'est si rare que de trouver, dans ce peuple, quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être vierge.

Negres de Congo.

Les Negres de *Congo* sont noirs, mais les uns plus que les autres, & moins que les *Sénégalois* : ils ont, pour la plupart, les cheveux noirs & crépus ; mais quelques-uns les ont roux.

Les 1

Les hommes font de grandeur médiocre, les uns ont les yeux bruns, & les autres couleur de verd de mer; ils n'ont pas les levres si grosses que les autres Negres, & les traits de leur visage font assez semblables à ceux des Européens. Ils ont des usages très-singuliers. Dans la province de *Malimoa*, c'est la femme qui ennoblit le mari. Quand le Roi meurt & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du Royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son Royaume : dans tous les bourgs & villages où elle passe, tous les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, & celui d'entre eux qui lui plaît le plus, va passer la nuit avec elle. Au retour de son voyage, elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite, & elle l'épouse; après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple,

toute l'autorité étant, dès-lors, dévolue à son mari. Lorsque ces Negres de *Congo* sentent de la douleur à la tête, ou dans quelque autre partie du corps, ils font une légère blessure à l'endroit douloureux, & ils appliquent, sur cette blessure, une espece de petite corne percée, au moyen de laquelle ils sucent, comme avec un chalumeau, le sang, jusqu'à ce que la douleur soit appaisée.

Quoiqu'en général tous ces Negres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment; ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la maniere dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction de leur ame est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur, & périssent quelquefois de mélancolie. Ils sont donc fort sensibles aux bienfaits

& aux outrages, & ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités : lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un Maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle & leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants, & même tendres, pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes : ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent ; ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire, sans m'attendrir sur leur état. Ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude d'être obligés de toujours travailler, sans pouvoir jamais rien acquérir ? Faut-il encore les excéder, les frapper, & les traiter comme des animaux ? L'humanité se révolte contre ces traitements odieux, que l'avi-

dité du gain a mis en usage , & qu'elle renouvelleroit peut-être tous les jours , si nos Loix n'avoient pas mis un frein à la brutalité des Maîtres , & resserré les limites de la misere de leurs esclaves. On les force de travail , on leur épargne la nourriture , même la plus commune. Ils supportent , dit-on , très-aisément la faim : pour vivre trois jours , il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas ; quelque peu qu'ils mangent & qu'ils dorment , ils sont toujours également durs , également forts au travail. Comment des hommes , à qui il reste quelque sentiment d'humanité , peuvent-ils adopter ces maximes , en faire un préjugé , & chercher à légitimer , par ces raisons , les excès que la soif de l'or leur fait commettre ? Mais laissons ces hommes durs , & revenons à notre objet.

Peuples qui composent la seconde race.

On ne connoît guere les peuples qui habitent les côtes & l'intérieur des terres de l'Afrique, depuis le *Cap-Negre* jusqu'au *Cap des Voltes*; ce qui fait une étendue d'environ quatre cents lieues. On fait seulement que ces hommes sont beaucoup moins noirs que les autres Negres, & ils ressemblent assez aux *Hottentots*, desquels ils sont voisins du côté du midi. Ces *Hottentots* au contraire, sont bien connus, & presque tous les Voyageurs en ont parlé : ce ne sont pas des Negres, mais des *Caffres*, qui ne feroient que basanés, s'ils ne se noircissoient pas la peau avec des graisses & des couleurs. Ils sont de la plus affreuse mal-propreté; ils sont errants, indépendants, & très-jaloux de leur liberté. L'articulation de leur voix ressemble à des soupirs : ils sont d'une taille médiocre, maigres, & fort légers à la course. Les femmes sont beaucoup plus petites que les hommes :

elles ont une espece d'excroissance, ou de peau large & dure, qui leur vient au-dessous du nombril, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier. Elles sont toutes sujettes à cette monstrueuse difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité, ou d'intrépidité, pour demander à la voir, ou à la toucher. Les hommes, de leur côté, sont tous à demi eunuques; mais il est vrai qu'ils ne naissent pas tels, & qu'on leur ôte un testicule ordinairement à l'âge de huit ans, & souvent plus tard.

Peuples de Natal, de Sofala, & de Monomotapa.

Au-delà du Cap de *Bonne-Espérance*, on trouve la terre de *Natal*, dont les habitants sont beaucoup moins mal-propres & moins laids que les Hottentots. Ils sont aussi naturellement plus noirs, ils ont le visage en ovale, le nez bien proportionné, la mine agréable, les cheveux naturellement

frisés, mais ils ont aussi un peu de goût pour la graisse, car ils portent des bonnets de suif de bœuf. Les peuples de *Sofala* sont noirs, mais plus grands & plus gros que les autres *Caffres*. C'est aux environs de ce Royaume que plusieurs Auteurs placent les *Amazones*; mais rien n'est plus incertain que ce qu'on a débité sur le sujet de ces femmes guerrières. Ceux du *Monomotapa* sont assez grands, bien faits dans leur taille, noirs, & de bonne complexion: les jeunes filles vont nues, mais dès qu'elles sont mariées, elles prennent des vêtements.

Les peuples de la côte de *Mosambique* sont fort sauvages, & jaloux de leur liberté: ils vont tous absolument nus, hommes & femmes; ils se nourrissent de chair d'éléphant, & font commerce de l'ivoire. L'île de *Madagascar* est extrêmement peuplée, & fort abondante en pâturages & en bestiaux. Les hommes & les femmes sont fort débauchés, & celles qui s'aban-

donnent publiquement, ne sont pas déshonorées. Ils aiment tous beaucoup à danser, à chanter, & à se divertir ; & , quoiqu'ils soient fort paresseux, ils ne laissent pas d'avoir quelque connoissance des Arts mécaniques.

Nous avons dit ci-dessus que les peuples qui habitent dans l'intérieur de l'Afrique ne nous sont pas assez connus pour les décrire : ceux que les *Arabes* appellent *Zingues*, sont des Noirs presque sauvages, qui multiplient prodigieusement, & qui inonderoient tous les pays voisins, si, de temps en temps, il n'y avoit pas une grande mortalité parmi eux, causée par des vents chauds.

Il paroît par tout ce que nous venons de rapporter, que les *Negres*, proprement dits, sont différents des *Caffres*, qui sont des Noirs d'une autre espece. Mais ce que ces descriptions indiquent plus clairement, c'est que la couleur dépend principalement du climat, & que les traits

dépendent beaucoup des usages où sont les différents peuples de s'écraser le nez, de se tirer les paupieres, de s'allonger les oreilles, de se grossir les levres, de s'applatir le visage, &c. Rien ne prouve mieux combien le climat influe sur la couleur, que de trouver sous le même parallèle, à plus de mille lieues de distance, des peuples aussi semblables que le sont les *Sénégalois* & les *Nubiens*, & de voir que les *Hottentots*, qui n'ont pu tirer leur origine que de nations noires, sont cependant les plus blancs de tous ces peuples de l'Afrique, parce qu'en effet ils sont dans le climat le plus froid de cette partie du Monde.

L'origine des variétés dans la couleur des hommes, a, dans tous les temps, fait une grande question. Mais avant que d'exposer ce que nous avons à dire sur ce sujet, nous croyons qu'il est nécessaire de considérer tous les différents peuples de l'Amérique, comme nous avons considéré ceux des

autres parties du Monde : après quoi , nous ferons plus en état de faire de justes comparaisons , & d'en tirer des résultats généraux.

En commençant par le Nord , on trouve , dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique , des espèces de *Lapons* semblables à ceux d'Europe , ou aux *Samoïèdes* d'Asie ; & , quoiqu'ils soient peu nombreux en comparaison de ceux-ci , ils ne laissent pas d'être répandus dans une étendue de terre fort considérable. Ceux qui habitent les terres du détroit de *Davis* , sont petits , d'un teint olivâtre ; ils ont les jambes courtes & grosses ; ils sont habiles pêcheurs ; ils mangent leur poisson & leur viande cruds ; leur boisson est de l'eau pure , ou du sang de chien de mer ; ils sont fort robustes , & vivent fort long - temps. Voilà , comme l'on voit , la figure , la couleur , & les mœurs des *Lapons* ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que de même qu'on trouve , auprès des

Lapons en Europe, les *Finnois* qui font blancs, beaux, assez grands, & assez bien faits, on trouve aussi, auprès de ces *Lapons* d'Amérique, une autre espèce d'hommes qui font grands, bien faits, & assez blancs, avec les traits du visage fort réguliers. Les Sauvages de la baie de *Hudson*, & du Nord de la terre de *Labrador*, ne paroissent pas être de la même race que les premiers, quoiqu'ils soient laids, petits, mal faits. Ils ont le visage presque entièrement couvert de poil, comme les Sauvages du pays d'*Yeco* : ils habitent, l'été, sous des tentes faites de peaux d'original; l'hiver, ils vivent sous terre comme les *Lapons* & les *Samoïèdes*. Les Sauvages de *Terre-Neuve* ressemblent assez à ceux du détroit de *Davis*; ils font de petite taille, ils n'ont que peu ou point de barbe; leur visage est large & plat.

Au-dessous de ces Sauvages, qui font répandus dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, on

trouve d'autres Sauvages plus nombreux, & tout différents des premiers : ce sont ceux du *Canada*, & de toute la profondeur des terres jusqu'aux *Affiniboïls*. Ils sont tous assez grands, robustes, forts, & assez bien faits ; ils ont tous les cheveux & les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe, & point ou presque point de poil en aucune partie du corps. Ils sont durs & infatigables à la marche, très-légers à la course ; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture ; ils sont hardis, courageux, fiers, graves & modérés ; enfin, ils ressemblent si fort aux *Tartares* orientaux par la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, par le peu de barbe & de poil, & aussi par le naturel & les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, si on ne les regardoit pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer. Ils sont aussi sous la même latitude ; ce

qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur, & même sur la figure des hommes.

Si l'on n'a rencontré, dans toute l'Amérique septentrionale, que des Sauvages, on a trouvé au *Mexique* & au *Pérou* des hommes civilisés, des peuples policés, soumis à des Loix, & gouvernés par des Rois. Ils avoient de l'industrie, des arts, & une espeece de religion : ils habitoient dans des villes, où l'ordre & la police étoient maintenus par l'autorité du Souverain. Ces peuples, qui d'ailleurs étoient assez nombreux, ne peuvent pas être regardés comme des nations nouvelles, ou des hommes provenus de quelques individus, échappés des peuples de l'Europe ou de l'Asie, dont ils sont si éloignés. D'ailleurs, si les Sauvages de l'Amérique septentrionale ressemblent aux Tartares, parce qu'ils sont situés sous la même latitude; ceux qui sont, comme les Negres, sous la zone torride, ne leur ressemblent point.

Les Sauvages de la Floride , du Mississipi , & des autres parties méridionales du continent de l'Amérique septentrionale , sont plus basanés que ceux du Canada , sans cependant qu'on puisse dire qu'ils soient bruns : l'huile & les couleurs , dont ils se frottent le corps , les font paroître plus olivâtres qu'ils ne le sont en effet. Les femmes de la Floride sont fort agiles : elles passent à la nage de grandes rivieres , en tenant même leur enfant avec le bras ; & elles grimpent , avec une pareille agilité , sur les arbres les plus élevés : tout cela leur est commun avec les femmes sauvages du *Canada* , & des autres contrées de l'Amérique.

Les Naturels des isles Lucayes sont moins basanés que ceux de *Saint-Domingue* & de l'isle de *Cuba* ; mais il en reste si peu des uns & des autres aujourd'hui , qu'on ne peut guere vérifier ce que nous en ont dit les premiers Voyageurs qui ont parlé de ces peuples.

Les Caraïbes, en général, font des hommes d'une belle taille & de bonne mine : ils font puiffants, forts & robustes, très-dispos & très-sains. Presque tous les Caraïbes ont les yeux noirs & assez petits : ils ont les dents belles, blanches, & bien rangées, les cheveux longs & lisses, & tous les ont noirs ; on n'en a jamais vu un seul avec des cheveux blonds : ils ont la peau bafanée, ou couleur d'olive, & même le blanc des yeux en tient un peu. Tous ces Sauvages ont l'air rêveur, quoiqu'ils ne pensent à rien ; ils ont le visage triste, & ils paroissent être mélancoliques ; ils sont naturellement doux & compatiffants, quoique très-cruels à leurs ennemis. Ils prennent assez indifféremment pour femmes leurs parentes, ou des étrangères ; leurs cousines-germaines leur appartiennent de droit, & on en a vu plusieurs qui avoient en même temps les deux sœurs, ou la mere & la fille, & même leur propre fille. Ceux qui ont plusieurs fem-

mes les voient tour-à-tour, chacune pendant un mois, ou un nombre de jours égal, & cela suffit pour que ces femmes n'aient aucune jalousie; ils pardonnent assez volontiers l'adultère à leurs femmes, mais jamais à celui qui les a débauchées. Comme ils sont extrêmement paresseux & accoutumés à la plus grande indépendance, ils détestent la servitude, & on n'a jamais pu s'en servir comme on se sert des Negres : il-n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire pour se remettre en liberté; &, lorsqu'ils voient que cela leur est impossible, ils aiment mieux se laisser mourir de faim & de mélancolie, que de vivre pour travailler.

Les femmes sauvages sont toutes plus petites que les hommes : celles des Caraïbes sont grasses & assez bien faites; elles ont les yeux & les cheveux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus riant & plus ouvert que les hommes; elles ont cependant

pendant de la modestie, & sont assez réservées. Elles ne portent qu'un petit tablier, qui est ordinairement de toile de coton, couverte de petits grains de verre.

Les peuples qui habitent actuellement le *Mexique* & la *Nouvelle-Espagne*, sont si mêlés, qu'à peine trouverait-on deux visages qui soient de la même couleur. Il y a, dans la ville de *Mexico*, des blancs d'Europe, des Indiens du nord & du sud de l'Amérique, des Negres d'Afrique, des mulâtres, des métis, en sorte qu'on y voit des hommes de toutes les nuances de couleurs qui peuvent être entre le blanc & le noir. Les Naturels du pays sont fort bruns & de couleur d'olive, bien faits & dispos; ils ont peu de poil, même aux sourcils; ils ont cependant tous les cheveux fort longs & fort noirs.

Les habitants de l'Isthme de l'Amérique sont ordinairement de bonne taille & d'une jolie tournure, ils sont

actifs & légers à la course; les femmes font petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes: les uns & les autres ont les traits assez réguliers, les cheveux noirs, longs, plats & rudes; & les hommes auroient de la barbe, s'ils ne se la faisoient arracher: ils ont le teint basané, de couleur de cuivre jaune.

On trouve parmi les habitants naturels de l'Isthme des hommes blancs, mais ce blanc n'est pas celui des Européens, c'est plutôt un blanc de lait, qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un cheval blanc: leur peau est aussi toute couverte, plus ou moins, d'une espèce de duvet court & blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues & sur le front, qu'on ne puisse aisément distinguer la peau: leurs sourcils sont d'un blanc de lait, aussi-bien que leurs cheveux qui sont très-beaux. Ces Indiens, hommes & femmes, ne sont pas si grands que les autres; & ce qu'ils ont encore de très-singulier,

c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas : ils ont les yeux si foibles, qu'ils ne voient presque pas en plein jour ; ils ne peuvent supporter la lumiere du soleil, & ne voient bien qu'à celle de la lune. Ils sont d'une complexion fort délicate, en comparaison des autres Indiens ; ils craignent les exercices pénibles ; ils dorment pendant le jour, & ne sortent que la nuit.

Les Indiens du Pérou, ceux qui habitent le long de la riviere des Amazones & le continent de la Guyane, sont aussi couleur de cuivre, comme ceux de l'Isthme, sur-tout ceux qui habitent les bords de la mer & les terres basses ; car ceux qui demeurent dans les pays élevés, comme entre les deux chaînes des Cordilleres, sont presque aussi blancs que les Européens. Quelques-uns de ces Sauvages, comme les *Omaguas*, applatissent le visage de leurs enfants, en leur serrant la tête entre

deux planches. Je ne dirai rien de ces Amazones dont on a tant parlé, on peut consulter, à ce sujet, ceux qui en ont écrit; &, après les avoir lus, on n'y trouvera rien d'assez positif pour constater l'existence actuelle de ces femmes.

Les Sauvages du Brésil sont-à-peu-près de la taille des Européens, mais plus forts, plus robustes & plus dispos : ils ne sont pas sujets à tant de maladies, & ils vivent communément plus long-temps. Les meres écrasent le nez de leurs enfants peu de temps après la naissance; ils vont tous absolument nus, & se peignent le corps de différentes couleurs. Ceux qui habitent dans les terres voisines des côtes de la mer, se sont un peu civilisés par le commerce volontaire, ou forcé, qu'ils ont avec les Portugais; mais ceux de l'intérieur des terres sont encore, pour la plupart, absolument sauvages : ce n'est pas même par la force, & en voulant les réduire à un dur es-

clavage, qu'on vient à bout de les polier. Les missions ont formé plus d'hommes, dans ces nations barbares, que les armées victorieuses des Princes qui les ont subjuguées. Le Paraguai n'a été conquis que de cette façon; la douceur, le bon exemple, la charité & l'exercice de la vertu, constamment pratiqués par les Missionnaires, ont touché ces Sauvages, & vaincu leur défiance & leur férocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi & réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la Religion, que d'avoir civilisé ces nations & jetté les fondemens d'un Empire, sans autres armes que celles de la vertu. Les habitants de cette contrée du *Paraguai* ont communément la taille assez belle, & assez élevée: ils ont le visage un peu long, & la couleur olivâtre.

Les Indiens du Chili sont d'une

couleur bafanée, qui tire un peu fur celle du cuivre rouge. Ils ont les membres gros, le vifage peu agréable & fans barbe, les oreilles longues : la plupart vont nus, quoique le climat foit froid ; ils portent feulement fur leurs épaules quelques peaux d'animaux. C'est à l'extrémité du Chili, vers les terres Magellaniques, que fe trouve, à ce qu'on prétend, une race d'hommes dont la taille eft gigantesque. Comme les relations, qui parlent de ces géants appellés *Patagons*, font remplies d'exagérations fur d'autres chofes, on peut encore douter qu'ils existent en effet, fur-tout lorfqu'on leur fupposera dix pieds de hauteur ; car le volume du corps d'un tel homme feroit huit fois plus confidérable que celui d'un homme ordinaire : il femble que la hauteur ordinaire des hommes étant de cinq pieds, les limites ne s'étendent guere qu'à un pied au-deffus & au-deffous. Au refte, fi ces géants des terres Ma-

gellaniques existent, ils sont en fort petit nombre; car les habitants des terres du détroit & des isles voisines sont des Sauvages d'une taille médiocre, ils ressemblent par la couleur & les cheveux aux autres Américains.

Il n'y a donc, pour ainsi dire, dans tout le nouveau continent, qu'une seule & même race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés; &, à l'exception du nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux Lapons, & aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux Européens du nord, tout le reste de cette vaste partie du Monde ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité: au lieu que, dans l'ancien continent, nous avons trouvé une prodigieuse variété dans les différents peuples. Il me paroît que la raison de cette uniformité dans les hommes de l'Amérique, vient de ce qu'ils vivent tous de la même façon: tous les Américains naturels étoient, ou sont

encore, sauvages ou presque sauvages ; les Mexicains & les Péruviens étoient si nouvellement policés, qu'ils ne doivent pas faire une exception. Quelle que soit donc l'origine de ces nations sauvages, elle paroît leur être commune à toutes : tous les Américains sortent d'une même souche, & ils ont conservé jusqu'à présent les caractères de leur race sans grande variation, parce qu'ils sont tous demeurés sauvages, qu'ils ont vécu tous à-peu-près de la même façon, que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal, pour le froid & pour le chaud, que celui de l'ancien continent ; & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes, qui produisent des variétés, n'ont pu agir assez longtemps pour opérer des effets bien sensibles.

Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance,

ignorance, & au peu de progrès que les plus civilisés d'entr'eux avoient fait dans les Arts. Il ne reste presque point de monuments de la prétendue grandeur des Mexicains, des Péruviens : ceux-ci ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser; ainsi il n'y avoit pas trois cents ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages. La facilité, avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée (a) : car quelque avantage que la poudre à canon pût donner aux Européens, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Negres, ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux & aussi

(a) Et par conséquent nouvellement habitée.

terribles pour eux que pour les Américains.

Causes des variétés dans la couleur & la forme des Hommes.

La chaleur du climat est la principale cause de la couleur noire : lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal & en Guinée, les hommes sont tout-à-fait noirs; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs; lorsqu'elle commence à devenir un peu plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c., les hommes ne sont que bruns; & enfin, lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Asie, les hommes sont blancs. On y remarque seulement quelques variétés, qui ne viennent que de la manière de vivre : par exemple, tous les Tartares sont basanés, tandis que les peuples d'Europe, qui sont sous la même latitude, sont blancs.

On doit attribuer cette différence à ce que les Tartares font toujours exposés à l'air, qu'ils n'ont ni villes, ni demeures fixes; qu'ils couchent sur la terre, qu'ils vivent d'une maniere dure & sauvage: cela seul suffit pour qu'ils soient moins blancs que les peuples de l'Europe, auxquels il ne manque rien de tout ce qui peut rendre la vie douce. Pourquoi les Chinois font-ils plus blancs que les Tartares, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par tous les traits du visage? C'est parce qu'ils habitent dans des villes, parce qu'ils sont policés, parce qu'ils ont tous les moyens de se garantir des injures de l'air & de la terre, & que les Tartares y sont perpétuellement exposés.

Mais lorsque le froid devient extrême, il produit quelques effets semblables à ceux de la chaleur excessive. Les Samoïèdes, les Lapons, les Groënlandois font fort bafanés: on assure même qu'il se trouve, parmi les Groënlandois, des hommes aussi

noirs que ceux d'Afrique. Les deux extrêmes, comme l'on voit, se rapprochent encore ici : un froid très-vif & une chaleur brûlante produisent le même effet sur la peau, parce que l'une & l'autre de ces deux causes agissent par une qualité qui leur est commune. Cette qualité est la sécheresse qui, dans un air très-froid, peut être aussi grande que dans un air chaud : le froid comme le chaud doit dessécher la peau, l'altérer, & lui donner cette couleur basanée que l'on trouve dans les Lapons. Le froid resserre, rapetisse, & réduit à un moindre volume toutes les productions de la Nature : aussi les Lapons, qui sont perpétuellement exposés à la rigueur du plus grand froid, sont les plus petits de tous les hommes.

Le climat le plus tempéré est depuis le quarantième degré jusqu'au cinquantième. C'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux & les mieux faits ; c'est

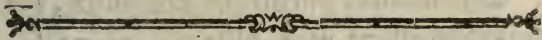
fous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme; c'est là où l'on doit prendre le modele, ou l'unité à laquelle il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur & de beauté : les deux extrêmes font également éloignés du vrai & du beau.

On peut donc regarder le climat comme la cause premiere & presque unique de la couleur des hommes; mais la nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat, fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossieres, mal saines, ou mal préparées, peuvent faire dégénérer l'espece humaine : tous les peuples qui vivent misérablement sont laids & mal faits. Chez nous, les gens de la campagne sont plus laids que ceux des villes; & j'ai souvent remarqué que dans les villages où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins, les hommes y sont aussi mieux faits, & les visages moins laids.

L'air & la terre influent beaucoup sur la forme des hommes, des animaux, des plantes : qu'on examine, dans le même canton, les hommes qui habitent les terres élevées, comme les côteaux ou le dessus des collines, & qu'on les compare avec ceux qui occupent le milieu des vallées voisines, on trouvera que les premiers sont agiles, dispos, bien faits, spirituels, & que les femmes y sont communément jolies; au lieu que dans le plat pays, où la terre est grasse, l'air épais, & l'eau moins pure, les payfans sont grossiers, pesants, mal faits, stupides, & les payfannes presque toutes laides.

De tout ce qu'on vient de dire, on peut conclure que le genre humain n'est pas composé d'especes essentiellement différentes entr'elles; qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espece d'hommes, qui, s'étant multipliée & répandue sur toute la surface de la terre, a subi divers changements, par la différence du cli-

mat, par celle de la nourriture, & par celle des mœurs & des usages.



X X I.

Empire de l'Homme sur les Animaux.

L'EMPIRE de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des loix inaltérables; mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être. Car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort, ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme

regne & commande, il pense, & dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Cependant, parmi les animaux, les uns paroissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité & la soumission du chien avec la fierté & la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme, & l'autre son ennemi. Son empire sur les animaux n'est donc pas absolu : combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entr'eux & l'homme l'élément qu'ils habitent ? Combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ? Et enfin, combien y en a-t'il qui, bien loin de reconnoître leur Souverain, l'attaquent à force ouverte ? Sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piquures,

de ces serpents dont la morsure porte le poison & la mort, & de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal & le bien, & faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu, du domaine de l'homme : Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la Nature ; l'homme ne peut rien sur le produit de la création : tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle, & se meut par une puissance irrésistible. L'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée ; lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune, il obéit à la même puissance, &, comme tout le reste, il naît, croît & périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit & l'élève au-des-

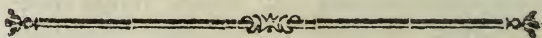
fus de tous les êtres matériels : cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matiere, a le droit de la faire obéir; &, quoiqu'elle ne puisse pas commander à la Nature entiere, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumiere & de toute intelligence, régit l'Univers & les especes entieres avec une puissance infinie: l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matiere, & n'est maître que des individus.

C'est donc par les talents de l'esprit, & non par la force & par les autres qualités de la matiere, que l'homme a su subjuguier les animaux. Dans les premiers temps, ils devoient être tous également indépendants; l'homme, devenu criminel & féroce, étoit peu propre à les apprivoiser; il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnoître, pour les choisir, pour les dompter; il a fallu qu'il fût civilisé

lui-même pour favoir instruire & commander, & l'empire sur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé que sur la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit, & réuni ses forces. Auparavant, l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage, & le moins redoutable de tous : nu, sans armes & sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie; & même, long-temps après, l'Histoire nous dit que les premiers Héros n'ont été que des destructeurs de bêtes. Mais lorsqu'avec le temps l'espece humaine s'est étendue, multipliée, répandue, & qu'à la faveur des Arts & de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'Univers, il a fait reculer peu-à-peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore

les offemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les especes voraces & nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux; &, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, & les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, & à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlants, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'especes d'animaux indomptables.



XXII.

LE CHEVAL.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier & fougueux animal, qui partage

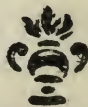
avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril & l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, & s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il fait réprimer ses mouvements : non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs; &, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, & n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui fait même la prévenir; qui, par la promptitude & la précision de ses mouvements, l'exprime & l'exécute; qui sent autant qu'on le desire, & ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse

à rien, fert de toutes ses forces, s'ex-
cède, & même meurt pour mieux
obéir.

Voilà le cheval dont l'art a perfec-
tionné les qualités naturelles, qui,
dès le premier âge, a été dressé au
service de l'homme. Disons mieux :
voilà le cheval réduit en servitude. La
Nature est plus belle que l'art, &
dans un être animé, la liberté des
mouvements fait la belle Nature.
Voyez ces chevaux qui se font mul-
tipliés dans les contrées de l'Amérique
Espagnole, & qui vivent en chevaux
libres; leur démarche, leur course,
leurs sauts, ne sont ni gênés, ni me-
surés; fiers de leur indépendance, ils
fuient la présence de l'homme, ils dé-
daignent ses soins, ils cherchent &
trouvent eux-mêmes la nourriture qui
leur convient? ils errent, ils bondif-
sent en liberté dans des prairies im-
menses, où ils cueillent les produc-
tions nouvelles d'un printemps tou-
jours nouveau.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers & sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en sont attaqués, ils les méprisent, les écartent, ou les écrasent: ils vont aussi par troupes, & se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte; mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Ils ont les mœurs douces & les qualités sociales: leur force & leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire & même à s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; & ceux qui, dans ces exercices naturels, donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, & souvent les plus dociles & les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion & d'élégance dans les parties de son corps : la régularité des proportions de sa tête lui donne un air de légéreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupede, en élevant sa tête : dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs & bien ouverts, ses oreilles sont bien faites & d'une juste grandeur ; sa criniere accompagne bien sa tête, orne son cou, & lui donne un air de force & de fierté ; sa queue traînante & touffue couvre & termine avantageusement l'extrémité de son corps.



X X I I I.

L' A N E.

L'ANE est un âne, & n'est point (a) un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espece & son rang; son sang est pur, & quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est toute aussi bonne, toute aussi ancienne que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseroient-ils, jusques dans les animaux, ceux qui les servent trop bien

(a) Si l'on admet une fois que l'âne soit de la famille du cheval, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme, & que même tous les animaux sont venus d'un seul animal, qui, dans la succession des temps, a produit, en se perfectionnant & en dégénéralant, toutes les races des autres animaux.

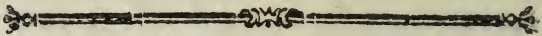
& à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; &, s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite: il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même, & pour nous le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si, dans le monde, il n'y avoit point de cheval: il est le second au lieu d'être le premier, & par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade. On le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relative-

ment au cheval : on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espece; & on ne pense qu'à la figure & aux qualités du cheval qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir.

Il est, de son naturel, aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, & peut-être avec courage, les châtimens & les coups : il est sobre, & sur la quantité, & sur la qualité de la nourriture; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire, & aux ruisseaux qui lui sont connus : il boit aussi sobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles (a). Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougere,

(a) C'est une fautive observation de Cadran, (*de subtilitate, lib. 10, p. 386*).

& semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui ; car il ne se vautre pas, comme le cheval, dans la fange & dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, & se détourne pour éviter la boue : aussi a-t'il la jambe plus seche & plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, & l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.



XXIV.

L E B Œ U F.

LE bœuf est, pour l'homme, d'une plus grande utilité que le cheval & l'âne. Il nous sert & nous nourrit tout à-la-fois : il fait plus, il améliore le fonds sur lequel il vit, & engraisse son pâturage. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne : il est le domestique le plus utile de

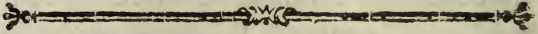
la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, & aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval & l'âne, pour porter des fardeaux : la forme de son dos & de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou & la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug. C'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement; & il est singulier que cet usage ne soit pas général, & que, dans des provinces en-

tieres , on l'oblige à tirer par les cornes. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité & sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante, & toujours nouvelle, que la terre oppose à ses efforts.

Dans les especes d'animaux où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle. Le produit de la vache est un bien qui croît, & qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine & délicate; le lait est l'aliment des enfants; le beurre, l'affaisonnement de la plupart de nos mets; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne. Que de pauvres familles sont

aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! Ces mêmes hommes qui tous les jours , du matin au soir , gémissent dans le travail & sont courbés sur la charrue , ne tirent de la terre que du pain noir , & sont obligés de céder à d'autres la fleur , la substance de leur grain ; c'est par eux & ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent , qui multiplient le bétail , qui le soignent & s'en occupent perpétuellement , n'osent jouir du fruit de leurs travaux : la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage , réduits par la nécessité de leur condition , c'est-à-dire , par la dureté des autres hommes , à vivre , comme les chevaux , d'orge & d'avoine , ou de légumes grossières , & de lait aigre.



XXV.

LA CHEVRE ET LA BREBIS.

LA chevre a de sa nature plus de sentiment & de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, & capable d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile, & moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse, lascive & vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, & même à dormir sur la pointe des rochers & sur le bord des précipices ; elle cherche le mâle avec empressement ; elle s'accouple avec ardeur, & produit de très-bonne heure ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes,

nes,

nes, & il y en a peu qui l'incommode. Le tempérament, qui, dans tous les animaux, influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas, dans la chevre, différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux especes d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent & multiplient de la même maniere, & se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chevre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil, & s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, & sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels,

R

beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force & de la variété des sensations relatives à l'appétit & au desir, sont, par cette raison, beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chevre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle faute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit comme par caprice, & sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sens intérieur; & toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance & à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

 XXVI.

L E C H I E N.

LE chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité,

de la force, de la légereté, a, par excellence, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colere, même féroce & sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, & cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher, & au desir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son Maître, son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie, un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumiere de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zele, toute ardeur, & toute obéissance : plus sensible au souvenir des

bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves, il léche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, & la défarme enfin par la patience & la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les Grands, & rustre à la campagne. Toujours empressé pour son Maître, & prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, & se déclare contre

ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, & les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier, & quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les Etrangers, &, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élançe, s'oppose, &, par des aboiemens réitérés, des efforts & des cris de colere, il donne l'alarme; avertit & combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, & donne en même temps des exemples de courage, de tempérance & de fidélité.

On sentira de quelle importance

cette espece est dans l'ordre de la Nature , en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu , sans le secours du chien , conquérir , dompter , réduire en esclavage , les autres animaux ? Comment pourroit - il encore aujourd'hui découvrir , chasser , détruire les bêtes sauvages & nuisibles ? Pour se mettre en sûreté & pour se rendre maître de l'Univers vivant , il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux , se concilier , par douceur & par caresses , ceux qui se sont trouvé capables de s'attacher & d'obéir , afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien , & le fruit de cet art , la conquête & la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité , plus de force , & même plus de courage que l'homme : la Nature les a mieux munis , mieux armés ; ils ont aussi les sens , & sur-tout l'ode-

rat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse, & docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens & les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la Nature nous présente, & qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands & d'éternels moyens de vaincre & de régner : & le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il regne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre & la discipline sont les fruits de sa vigilance & de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, & contre lequel il n'emploie

jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, & que son intelligence se dépioie toute entière : les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce, par ses mouvements & par ses cris, l'impatience de combattre & le desir de vaincre : marchant ensuite en silence, il recherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, &, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espece, & même l'âge de celui qu'il poursuit.

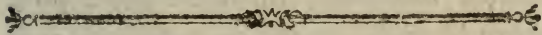
Intimidé, pressé, désespérant de

trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient, & revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre & supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières : mais toujours poursuivi, & ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune & moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; &, lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet & la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice & l'éducation, par cette finesse

de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; &, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, &, le mettant à mort, étanche, dans le sang, sa soif & sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connoisse toujours son maître & les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en apperçoive ; le seul qui entende son nom, & qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie point à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, & qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans

un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souviennent du chemin & retrouve la route; le seul, enfin, dont les talents naturels soient évidents, & l'éducation toujours heureuse.



XXVII.

LE CHAT.

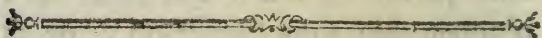
LE chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, & qu'on ne peut chasser. Car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élevent des chats que pour s'en amuser : l'un est l'usage, l'autre est l'abus; & quoique ces animaux, sur-tout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'édu-

cation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples & flatteurs comme les fripons : ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtement, fuir & demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques : ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses, auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font.

Bien différent de cet animal fidele, dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour lui, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; &, par cette convenance de naturelle il est moins incompatible avec l'homme, qu'avec le chien dans lequel tout est sincere.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, & seroient aussi très-propres à amuser les enfants, si les coups de patte n'étoient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable & léger, n'est jamais innocent, & bientôt il se tourne en malice habituelle: & comme ils ne peuvent exercer ces talents, avec quelque avantage, que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, & deviennent d'eux-mêmes, & sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens

les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie.



XXVIII.

ANIMAUX SAUVAGES.

AMOUR & liberté, quels bienfaits! Les animaux que nous appelons sauvages, parce qu'ils ne nous sont pas soumis, ont-ils besoin de plus pour être heureux? Ils ont encore l'égalité, ils ne sont ni les esclaves, ni les tyrans de leurs semblables; l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reste de son espèce: ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers, ou de nous. Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations, de se servir de toutes les ressources de leur instinct, pour se mettre en

fûreté, & d'employer pour se soustraire à la puissance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis, en même temps qu'elle leur a donné le desir de l'indépendance.

LE CERF. Plaisirs de la Chasse.

Voici l'un de ces animaux innocents, doux & tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper, loin de nous, les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitants des bois : &, comme il est le plus noble d'entr'eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes; il a, dans tous les temps, occupé le

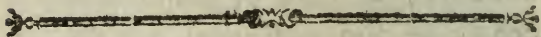
loisir des Héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder : savoir manier les chevaux & les armes, sont des talents communs au Chasseur, au Guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue ; l'adresse, la légéreté du corps, si nécessaires pour soutenir & même pour seconder le courage, se prennent à la chasse & se portent à la guerre : c'est l'école agréable d'un art nécessaire ; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entiere aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange, & sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? D'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les Grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, & n'existeroient pas pour les autres, s'ils ne se déroboient, par instants, à
la

la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour rappeler dans l'ame les affections personnelles, les desirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de la solitude : & quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse ? Quel exercice plus sain pour le corps ? Quel repos plus agréable pour l'esprit ?

Il seroit aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la Nature pour la contemplation des choses abstraites ; & de même que s'occuper, sans relâche, d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, & faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre, & de représenter continuelle-

ment à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, & aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes : nos vrais biens sont ceux de la Nature ; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes.



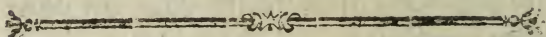
XXIX.

LE RENARD.

LE renard est fameux par ses ruses, & mérite en partie sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force, il

le fait par adresse, & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens, ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on fait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux & prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il fait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoiqu'aussi infatigable & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il fait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. Il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles; il les fa-

voure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier : il revient, quelques moments après, en chercher une autre qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisieme, une quatrieme, & jusqu'à ce que le jour, ou le mouvement dans la maison, l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir.



X X X.

L E L O U P.

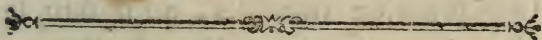
LE loup est l'un de ces animaux dont l'appétit, pour la chair, est le

plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de les satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même pros crit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois. Il est naturellement grossier & poltron ; mais il devient ingénieux par besoin, & hardi par nécessité. Pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, &c. ; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé, & maltraité par les hommes & les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit,

parcourt la campagne , rôde autour des habitations , ravit les animaux abandonnés , vient attaquer les bergeries , gratte & creuse la terre sous les portes , entre furieux , met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie.

Quoique la forme du loup & du chien soit semblable , ce qui en résulte est bien contraire : le naturel est si différent que non seulement ils sont incompatibles , mais antipathiques par nature , ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule , qui , quoique nouvelle , inconnue , lui répugne si fort , qu'il vient , en tremblant , se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces , se hérisse , s'indigne , l'attaque avec courage , tâche de le mettre en fuite , & fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse. Jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre , & combattre à outrance ,

jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie : le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, & ne trouve pas que le corps d'un ennemi mort sente bon.



XXXI.

LE SINGE comparé à l'Homme.

L'A ME, la pensée, la parole, ne dépendent pas de la forme, ou de l'organisation du corps. Rien ne prouve mieux que c'est un don particulier, & fait à l'homme seul, puisque l'orang-outang, qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau, & la langue entièrement semblables à l'homme; puisqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvements, toutes les actions humaines, & que cependant il ne fait aucun acte de l'homme : c'est peut-

Être faite d'éducation, c'est encore faute d'équité dans votre jugement. Vous comparez, dira-t'on, fort injustement le finge des bois avec l'homme des villes : c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un & l'autre. Et a-t'on une idée juste de l'homme dans l'état de pure nature ? La tête couverte de cheveux hérissés, ou de laine crépue ; la face voilée par une longue barbe, surmontée de deux croifants de poils encore plus grossiers, qui, par leur largeur & leur faille, raccourcissent le front, & lui font perdre son caractère auguste, & non seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent & les arrondissent comme ceux des animaux ; les levres épaisses & avancées ; le nez applati, le regard stupide ou farouche ; les oreilles, le corps & les membres velus ; la peau dure comme un cuir noir ou tanné ; les ongles longs, épais & crochus ;

chus; une femelle calleuse, en forme de corne, sous la plante des pieds: &, pour attributs du sexe, des mamelles longues & molles, la peau du ventre pendante jusques sur les genoux; les enfants se vautrant dans l'ordure, & se traînant à quatre pattes, le pere & la mere assis sur leurs talons, tous hideux, tous couverts d'une crasse empestée. Et cette esquisse, tirée d'après le sauvage Hottentot, est encore un portrait flatté; car il y a plus loin de l'homme, dans l'état de pure nature, à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous. Chargez donc encore le tableau: si vous voulez comparer le singe à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances du tempérament, l'appétit véhément des singes males pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux sexes, l'écoulement périodique dans les femelles, & les mélanges forcés, ou volontaires, des Nègresses aux singes, dont le produit est

rentré dans l'une ou l'autre espece, & voyez, supposé qu'elle ne soit pas la même, combien l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir.

Je l'avoue, si l'on ne devoit juger que par la forme, l'espece du singe pourroit être prise pour une variété dans l'espece humaine. Le Créateur n'a pas voulu faire, pour le corps de l'homme, un modele absolument différent de celui de l'animal : il a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle, semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin. S'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espece la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espece seroit bientôt devenue la rivale de l'homme: vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé : quelque ressemblance qu'il y

ait donc entre l'Hottentot & le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, & au-dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme! Le défaut est certainement dans les organes matériels, puisque l'imbécille a son ame comme un autre. Or, puisque d'homme à homme, où tout est entièrement conforme & parfaitement semblable, une différence si petite, qu'on ne peut la saisir, suffit pour détruire la pensée, ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le singe qui n'en a pas le principe?

Il est donc animal, &, malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second de notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent. C'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle, qu'est appuyé le préjugé de la grande

opinion qu'on s'est formée des facultés du singe : l'imitation paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de son espèce, & le vulgaire le lui accorde comme un talent unique. Il faut, avant de décider, examiner si cette imitation est libre ou forcée : le singe nous imite-t'il parce qu'il le veut, ou bien parce que, sans le vouloir, il le peut ? J'en appelle sur cela volontiers, à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention ; & je suis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation. Le singe, ayant des bras & des mains, s'en sert comme nous, mais sans y songer comme nous : la similitude des membres & des organes produit nécessairement des mouvements, & quelquefois même des suites de mouvements qui ressemblent aux nôtres : étant conformé comme l'homme, le singe ne peut que se mouvoir comme lui ; mais se mouvoir de mê-

me n'est pas agir pour imiter. Qu'on donne à deux corps bruts la même impulsion ; qu'on construise deux pendules, deux machines pareilles, elles se mouveront de même ; & l'on auroit tort de dire que ces corps bruts, ou ces machines, ne se meuvent ainsi que pour s'imiter. Il en est de même du singe, relativement au corps de l'homme : ce sont deux machines construites, organisées de même, qui, par nécessité de nature, se meuvent à très-peu-près de la même façon. Néanmoins parité n'est pas imitation : l'une gît dans la manière, & l'autre n'existe que par l'esprit ; l'imitation suppose le dessein d'imiter. Le singe est incapable de former ce dessein, qui demande une suite de pensées ; & , par cette raison, l'homme peut, s'il le veut, imiter le singe, & le singe ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité, qui n'est que le physique de l'imitation, n'est pas aussi

complete ici que la similitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat. Le singe ressemble plus à l'homme par le corps & les membres, que par l'usage qu'il en fait : en observant avec quelque attention, on s'appercevra aisément que tous ses mouvements sont brusques, intermittents, précipités; & que, pour les comparer à ceux de l'homme, il faudroit leur supposer une autre échelle, ou plutôt un module différent. Toutes les actions du singe tiennent de son éducation qui est purement animale; elles nous paroissent ridicules, inconsequentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous, & que l'unité, qui doit leur servir de mesure, est très-différente de la nôtre. Comme sa nature est vive, son tempérament chaud, son naturel pétulant; qu'aucune de ses affections n'a été mitigée par l'éducation, toutes ses habitudes sont excessives, & ressemblent beaucoup plus au

mouvement d'un maniaque, qu'aux actions d'un homme, ou même d'un animal tranquille : c'est par là même que nous le trouvons indocile, & qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui transmettre. Il est insensible aux caresses, & n'obéit qu'aux châtimens : on peut le tenir en captivité, mais non pas en domesticité ; toujours triste ou revêché, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive. Aussi l'espece n'a jamais été domestique nulle part ; &, par ce rapport, il est plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux : car la docilité suppose quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit ; c'est une qualité relative, qui ne peut être exercée que lorsqu'il se trouve des deux parts un certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles que parce qu'elles sont actives dans le maître, & passives dans le sujet. Or le passif du singe a moins de rapport avec l'actif

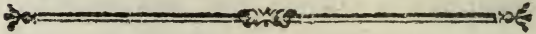
de l'homme, que le passif du chien, ou de l'éléphant, qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux, même délicats, de l'attachement fidele, de l'obéissance volontaire, du service gratuit, & du dévouement sans réserve.

Le singe est donc plus loin de l'homme, que la plupart des autres animaux, par les qualités relatives : il en diffère aussi beaucoup par le tempérament. L'homme peut habiter tous les climats; il vit, il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du Midi : le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds. Cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui, quoique cachées, n'en sont pas moins réelles : elle doit aussi influencer beaucoup sur le naturel. L'excès de chaleur, qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal, rend excessives toutes ses affections, toutes

ses qualités : il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité, & à ses autres passions, qui toutes nous paroissent aussi violentes que défordonnées.

Ainsi ce singe, que les Philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est, dans la vérité, qu'un pur animal, portant, à l'extérieur, un masque de figure humaine, mais dénué, à l'intérieur, de la pensée & de tout ce qui fait l'homme ; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives.





XXXII.

*LES ORANGS-OUTANGS, ou LE
PONGO & LE JOCKO.*

Nous présentons ces deux animaux ensemble, parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule & même espece. Ce sont, de tous les singes, ceux qui ressemblent le plus à l'homme, ceux qui par conséquent sont les plus dignes d'être observés. Nous avons vu le petit orang-outang, ou le jocko vivant, & nous en avons conservé les dépouilles; mais nous ne pouvons parler du pongo, ou grand orang-outang, que d'après les relations des Voyageurs. Si elles étoient fidelles, si souvent elles n'étoient pas obscures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre espece que le jocko, d'une espece plus parfaite & plus voisine encore de l'espece de l'homme. Bontius,

qui étoit Médecin en chef à Batavia, & qui nous a laissé de bonnes observations sur l'Histoire Naturelle de cette partie des Indes, dit expressément qu'il a vu, avec admiration, quelques individus de cette espece, marchant debout sur leurs pieds, &, entr'autres, une femelle (dont il donne la figure) qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit, & faisoit les autres actions humaines, de maniere qu'il sembloit que rien ne lui manquoit que la parole. M. Linnæus dit, d'après Kjoep & quelques autres Voyageurs, que cette faculté même ne manque pas à l'orang-outang, qu'il pense, qu'il parle, & s'exprime en sifflant : il l'appelle homme nocturne, & en donne en même temps une description, par laquelle il ne seroit guere possible de décider si c'est un animal, ou un homme. Seulement on doit remarquer que cet être, quel qu'il soit, n'a, se-

lon lui, que la moitié de la hauteur de l'homme; & comme Bontius ne fait nulle mention de la grandeur de son orang-outang, on pourroit penser, avec M. Linnæus, que c'est le même : mais alors cet orang-outang de Linnæus & de Bontius ne seroit pas le véritable, qui est de la taille des plus grands hommes. Ce ne seroit pas non plus celui que nous appellons jocko, & que j'ai vu vivant; car quoiqu'il soit de la taille que M. Linnæus donne au sien, il en diffère néanmoins par tous les autres caractères. Je puis assurer, l'ayant vu plusieurs fois, que non seulement il ne parle, ni ne siffle pour s'exprimer, mais même qu'il ne fait rien qu'un chien bien instruit ne pût faire; & d'ailleurs il diffère presque en tout de la description que M. Linnæus donne de l'orang-outang, & se rapporte beaucoup mieux à celle du fatyrus de ce même Auteur. Je doute donc beaucoup de la vérité de la description de cet hom-

me nocturne : je doute même de son existence ; & c'est probablement un Negre blanc , un chacrelas que les Voyageurs , cités par M. Linnæus , auront mal vu & mal décrit. Car ces chacrelas ont en effet , commel'homme nocturne de cet Auteur , les cheveux blancs , laineux & frisés , les yeux rouges , la vue foible , &c. ; mais ce sont des hommes , & ces hommes ne sifflent pas , & ne sont pas des pigmées de trente pouces de hauteur : ils pensent , parlent & agissent comme les autres hommes , & sont aussi de la même grandeur.

En écartant donc cet être mal décrit , en supposant aussi un peu d'exagération dans le récit de Bontius , un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de sa femelle orang-outang , il ne nous restera qu'un animal , un singe , dont nous trouvons ailleurs des indications plus précises. Edward Tyson , célèbre Anatomiste Anglois , qui a fait une très-bonne description ,

tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, dit qu'il y en a de deux especes ; & que celui qu'il décrit n'est pas si grand que l'autre, appelé *barris*, ou *baris*, par les Voyageurs, & vulgairement *drell* par les Anglois. Ce *barris*, ou *drell*, est, en effet, le grand orang-outang des Indes orientales, ou le pongo de Guinée ; & le pigmée, décrit par Tyfon, est le jocko que nous avons vu vivant. Le philosophe Gassendi ayant avancé, sur le rapport d'un Voyageur, nommé Saint-Amand, qu'il y avoit, dans l'isle de Java, une espece de créature qui faisoit la nuance entre le singe & l'homme, on n'hésita pas à nier le fait. Pour le prouver, Peirese produisit une lettre d'un M. Noël (Natalis), Médecin qui demeuroit en Afrique, par laquelle il assure qu'on trouve, en Guinée, de très-grands singes, appelés *barris*, qui marchent sur deux pieds, qui ont plus de gravité & beaucoup plus d'intelligence que

tous les autres singes, & qui font très-ardents pour les femmes. Darcos, & ensuite Nieremberg & Dapper, disent à-peu-près les mêmes choses du barris. Battel, l'appelle *pongo*, & assure qu'il est, dans toutes ses proportions, semblable à l'homme, seulement qu'il est plus grand; grand, dit-il, comme un géant; qu'il a la face comme l'homme, les yeux enfoncés, de longs cheveux aux côtés de la tête, le visage nu & sans poil, aussi-bien que les oreilles & les mains; le corps légèrement velu; & qu'il ne diffère de l'homme, à l'extérieur, que par les jambes, parce qu'il n'a que peu ou point de mollets; que cependant il marche toujours debout; qu'il dort sur les arbres, & se construit une hutte, un abri contre le soleil & la pluie; qu'il vit de fruits, & ne mange point de chair; qu'il ne peut parler, quoiqu'il ait plus d'entendement que les autres animaux; que quand les Negres font du feu dans les bois, ces pongos vien-

nent s'asseoir autour & se chauffer ,
 mais qu'ils n'ont pas assez d'esprit
 pour entretenir le feu en y mettant
 du bois ; qu'ils vont de compagnie ,
 & tuent quelquefois des Negres dans
 les lieux écartés ; qu'ils attaquent même
 l'éléphant , qu'ils le frappent à
 coups de bâton , & le chassent de leurs
 bois ; qu'on ne peut prendre ces pongo
 vivants , parce qu'ils sont si forts ,
 que dix hommes ne suffiroient pas pour
 en dompter un seul ; qu'on ne peut
 donc attraper que les petits tout jeunes ;
 que la mere les porte marchant
 debout , & qu'ils se tiennent attachés
 à son corps avec les mains & les genoux ;
 qu'il y a deux especes de ces singes très-
 ressemblants à l'homme , le pongo qui est
 aussi grand & plus gros qu'un homme , &
 le jocko qui est beaucoup plus petit ". C'est
 de ce passage , qui est très-précis , que j'ai
 tiré les noms de *pongo* & de *jocko*. Battel
 dit encore que , lorsqu'un de ces animaux
 meurt , les autres couvrent son

corps

corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchas ajoute , en forme de note , que , dans les conversations qu'il avoit eues avec Battel , il avoit appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit Negre , qui passa un an entier dans la société de ces animaux ; qu'à son retour , ce petit Negre avoua qu'ils ne lui avoient fait aucun mal ; que communément ils étoient de la hauteur de l'homme , mais qu'ils sont plus gros , & qu'ils ont à-peu-près le double du volume d'un homme ordinaire".

„ Les singes de Guinée , dit Bosman , sont de couleur fauve , & deviennent extrêmement grands. J'en ai vu , ajoute-t'il , un , de mes propres yeux , qui avoit cinq pieds de haut. Ces singes ont une assez vilaine figure , aussi-bien que ceux d'une seconde espece qui leur ressemblent en tout , si ce n'est que quatre de ceux-ci seroient à peine aussi gros qu'un de la premiere espece. On peut leur apprendre presque tout ce qu'on veut „

Gauthier Schoutten dit , „ que les singes , appellés par les Indiens *orangs-outangs* , font presque de la même figure & de la même grandeur que les hommes , mais qu'ils ont le dos & les reins tout couverts de poil , sans en avoir néanmoins au-devant du corps ; que les femelles ont deux grosses mamelles ; que tous ont le visage rude , le nez plat , même enfoncé , les oreilles comme les hommes ; qu'ils sont robustes , agiles , hardis , qu'ils se mettent en défense contre les hommes armés , qu'ils sont passionnés pour les femmes , qu'il n'y a point de sûreté pour elles à passer dans les bois , où elles se trouvent tout d'un coup attaquées & violées par ces singes „ Dampier , Froger & d'autres Voyageurs , assurent qu'ils enlèvent de petites filles de huit ou dix ans , qu'ils les emportent au-dessus des arbres , & qu'on a mille peines à les leur ôter. Nous pouvons ajouter à tous ces témoignages celui de M. de la

Brosse, qui a écrit son voyage à la côte d'Angole, en 1738, & dont on nous a communiqué l'extrait. Ce Voyageur assure, que les orangs-outangs, qu'il appelle *quimpezés*, tâchent de surprendre des Négresses; qu'ils les gardent avec eux pour en jouir, qu'ils les nourrissent très-bien. J'ai connu, dit-il, à Lowango, une Négrresse qui étoit restée trois ans avec ces animaux: ils croissent de six à sept pieds de haut; ils sont d'une force sans égale, ils cabanent, & se servent de bâtons pour se défendre; ils ont la face plate, le nez camus & épaté, les oreilles plates sans bourrelet, la peau un peu plus claire que celle d'un mulâtre, un poil long & clairsemé en plusieurs parties du corps, le ventre extrêmement tendu, les talons plats & élevés d'un demi-pouce environ par-derrière; ils marchent sur leurs deux pieds, & sur les quatre, quand ils en ont la fantaisie. Ces animaux, ajoute M. de la Brosse, ont l'instinct de s'asseoir à table com-

me les hommes ; ils mangent de tout sans distinction ; ils se servent de couteaux , de la cuiller & de la fourchette , pour couper & prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette ; ils boivent du vin & d'autres liqueurs. Nous les portâmes à bord quand ils étoient à table , ils se faisoient entendre des mouffes , lorsqu'ils avoient besoin de quelque chose ; & quelquefois , quand ces enfants refusoient de leur donner ce qu'ils demandoient , ils se mettoient en colere , leur saisissoient les bras , les mordoient , & les abattoient sous eux. Le mâle fut malade en rade , il se faisoit soigner comme une personne ; il fut même saigné deux fois au bras droit : toutes les fois qu'il se trouva depuis incommodé , il montrait son bras pour qu'on le saignât , comme s'il eût su que cela lui avoit fait du bien ,.

Gemelli Careri dit avoir vu un singe qui se plaignoit comme un enfant , qui marchoit sur les deux pieds

de derriere, en portant sa natte sous son bras pour se coucher & dormir. Ces singes, ajoute-t'il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards : car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord de la mer, où ils attrapent des crabes, des huîtres, & autres choses semblables. Il y a une espece d'huîtres qu'on appelle *taelovo*, qui pesent plusieurs livres, & qui sont souvent ouvertes sur le rivage : or, le singe craignant que, quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille, qui l'empêche de se fermer, & ensuite il mange l'huître sans crainte.

„ Sur les côtes de la riviere de Gambie, dit Froger, les singes y sont plus gros & plus méchants qu'en aucun endroit de l'Afrique. Les Negres les craignent, & ils ne peuvent aller seuls dans la campagne, sans courir risque d'être attaqués par ces ani-

maux, qui leur présentent un bâton, & les obligent à se battre. Souvent on les a vu porter, sur les arbres, des enfants de sept à huit ans, qu'on avoit une peine incroyable à leur ôter. La plupart des Negres croient que c'est une nation étrangere qui est venue s'établir dans leur pays, & que, s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler,,.

L'orang-outang que j'ai vu moi-même, marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes. Son air étoit assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux & très-différent de celui des autres singes. J'ai vu cet animal présenter sa main, pour reconduire les gens qui venoient le visiter; se promener gravement avec eux, & comme de compagnie. Je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuiller & de la

fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer, lorsqu'il y étoit invité; aller prendre une tasse & une foucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes, ou la parole de son maître, & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit avec circonspection, & se présentoit comme pour demander des caresses.

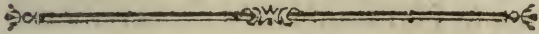
J'ai joint mon témoignage à ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques nous disent de l'orang-outang. J'ai cru devoir rapporter leurs passages en entier, parce que tout peut paroître important dans l'histoire d'une bête si ressemblante à l'homme : &, pour qu'on puisse prononcer, avec encore plus de connoissance, sur sa nature, nous allons exposer aussi toutes les différences qui éloignent cette espèce de l'espèce hu-

maine, & toutes les conformités qui l'en approchent. Il diffère de l'homme, à l'extérieur, par le nez qui n'est pas prééminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base; il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre, l'intervalle entre le nez & la bouche est aussi trop étendu: ce sont là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop ferrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains: les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont, à l'extérieur, fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes : l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize. Il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus ferrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées ; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les uréteres ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & les vésicules du fiel qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme : toutes les autres parties du corps, de la tête, & des membres tant extérieurs qu'intérieurs, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, & sans être étonné que d'une conformation si pareille, & d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue & tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-

outang ne parle pas ; le cerveau est absolument de la même forme & de la même proportion , & il ne pense pas. Y a-t'il une preuve plus évidente que la matiere seule , quoique parfaitement organisée , ne peut produire ni la pensée , ni la parole qui en est le signe , à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur ? L'homme & l'orang-outang sont les seuls qui aient des ferres & des mollets , & qui par conséquent soient faits pour marcher debout ; les seuls qui aient la poitrine large , les épaules applaties , & les vertebres conformées l'une comme l'autre ; les seuls dont le cerveau , le cœur , les poumons , le foie , la rate , le pancréas , l'estomac , les boyaux soient exactement pareils. Enfin , l'orang-outang ressemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux , plus même qu'aux babouins & aux guenons ; & les Indiens sont excusables de l'avoir associé à l'espece humaine par le nom d'orang-outang , homme sauvage ,

puisqu'il ressemble à l'homme par le corps, plus qu'il ne ressemble aux autres singes, ou à aucun autre animal.



XXXIII.

LE CASTOR.

TOUT le monde convient que le castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît, au contraire, être au-dessous de quelques-uns d'entr'eux pour les qualités purement individuelles. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme : il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne. Son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables ; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez

de défiance pour éviter les pièges grossiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne fait pas même se bien défendre; il préfère la fuite au combat. Si l'on considère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans son état de solitude & de dispersion, il ne paroîtra pas, pour les qualités intérieures, au-dessus des autres animaux. Il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard, &c.; il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures. Il est le seul, parmi les quadrupèdes, qui ait la queue plate, ovale, & couverte d'écailles, de laquelle il se sert comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau; le seul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, & en même temps les doigts séparés dans ceux du devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à sa bouche; le seul qui, ressemblant

aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, paroisse en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties postérieures : il fait la nuance des quadrupedes aux poissons, comme la chauve fouris fait celle des quadrupedes aux oiseaux. Mais ces singularités seroient plutôt des défauts que des perfections, si l'animal ne favoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, & qui le rendent supérieur à tous les autres.

Les castors commencent par s'assembler au mois de Juin, ou de Juillet, pour se réunir en société; ils arrivent en nombre & de plusieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, & c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, & qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une di-

gue ; mais dans les eaux courantes , & qui font sujettes à hauffer ou baiffer , comme sur les ruisseaux , les rivières , ils établissent une chaussée , & , par cette retenue , ils forment une espee d'étang , ou de piece d'eau , qui se soutient toujours à la même hauteur : la chaussée traverse la riviere comme une écluse , & va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur , sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paroît énorme pour des animaux de cette taille ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit , étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la riviere où ils établissent cette digue , est ordinairement peu profond ; s'il se trouve , sur le bord , un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau , ils commencent par l'abattre , pour en faire la piece principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme. Ils le scient , ils le ron-

gent au pied, &, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, & le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire, en travers de la riviere; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau, & le faire porter par-tout également. Ces opérations se font en commun: plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches, lorsqu'il est abattu; d'autres parcourent en même temps les bords de la riviere, & coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse: ils les dépecent, & les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux; ils amènent ces pieces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la riviere, & ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espece de pilotis ferré, qu'ils enfon-

cent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues; car, pour dresser ces pieux & les mettre dans une situation à-peu-près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la riviere, ou contre l'arbre qui la traverse, que d'autres plongent en même temps, jusques au fond de l'eau, pour y creuser, avec les pieds de devant, un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre, qu'ils gâchent avec leurs pieds & battent avec leur queue; ils la portent dans leur gueule & avec les pieds de devant, & ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, & tous plantés les uns contre les autres; il s'é-

tend d'un bord à l'autre de la riviere : il est rempli & maçonné par-tout : les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage est , au contraire , en talus du côté qui en soutient la charge ; en sorte que la chaussée , qui a dix ou douze pieds de largeur à la base , se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet ; elle a donc non seulement toute l'étendue , toute la solidité nécessaire , mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau , l'empêcher de passer , en soutenir le poids , & en rompre les efforts. Au haut de la chaussée , c'est-à-dire , dans la partie où elle a le moins d'épaisseur , ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente , qui sont autant de décharges de superficie , qu'ils élargissent ou retrécissent selon que la riviere vient à hauffer ou baisser ; & lorsque , par des inondations trop grandes ou trop subites , il se fait quelques breches à leur di-

gue, ils savent les réparer, & travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Les habitations des castors sont des cabanes, ou plutôt des especes de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues; l'une, pour aller à terre; l'autre, pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde; il y en a de plus grands & de plus petits, depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diametre; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages: les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur; elles sont élevées à plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement & de plancher à la maison. Une voûte, en anse de panier, termine l'édifice, & lui sert de couvert: il est maçonné avec solidité, & enduit avec propreté en-dehors & en-dedans; il est impénétrable à l'eau des pluies,

& résiste aux vents les plus impétueux ; les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc si bien gâché & si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé, aussi la queue leur sert-elle de truelle, pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différents matériaux, des bois, des pierres & des terres sablonneuses, qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau : les bois qu'ils emploient sont presque tous légers & tendres.

Les castors préfèrent l'écorce fraîche & le bois tendre à la plupart des aliments ordinaires ; ils en font une ample provision pour se nourrir pendant l'hiver. C'est dans l'eau, & près de leurs habitations, qu'ils établissent leur magasin : chaque cabane a le sien, proportionné au nombre de ses habitants, qui tous y ont un droit commun, & ne vont jamais piller leurs voisins. On a vu des bourgades composées de vingt ou de vingt-cinq ca-

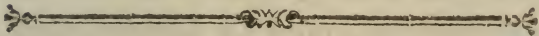
banes : ces grands établissemens font rares , & cette efpece de république eft ordinairement moins nombreufe ; elle n'eft le plus fouvent compofée que de dix ou douze tribus , dont chacune a fon quartier , fon magasin , fon habitation féparée : ils ne fouffrent pas que des Etrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux , quatre , fix , & les plus grandes dix-huit , vingt , & même , dit-on , jufqu'à trente caftors , prefque toujours en nombre pair , autant de femelles que de mâles. Ainfi , en comptant même au rabais , on peut dire que leur fociété eft fouvent compofée de cent cinquante ou deux cents ouvriers affociés , qui tous ont travaillé , d'abord en corps , pour élever le grand ouvrage public , & enfuite par compagnie , pour édifier des habitations particulieres. Quelque nombreufe que foit cette fociété , la paix s'y maintient fans altération ; le travail commun a refferré leur union ;

les commodités qu'ils se font procurées , l'abondance des vivres qu'ils amassent & consomment ensemble , servent à l'entretenir ; des appétits modérés , des goûts simples , de l'aversion pour la chair & le sang , leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine & de guerre : ils jouissent de tous les biens que l'homme ne fait que desirer. Amis entr'eux , ils ont quelques ennemis au-dehors , ils savent les éviter , ils s'avertissent en frappant , avec leur queue , sur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations. Chacun prend le parti , ou de plonger dans le lac , ou de se receler dans leurs murs , qui ne craignent que le feu du ciel , ou le fer de l'homme , & qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir , ou de renverser. Ces asyles sont non seulement très-sûrs , mais encore très-propres & très-commodes : le plancher est jonché de verdure ; des rameaux de buis & de sapin leur servent de tapis , sur lequel ils ne font

ni ne souffrent jamais aucune ordure ; la fenêtre qui regarde sur l'eau , leur sert de balcon pour se tenir au frais , & prendre le bair pendant la plus grande partie du jour. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue & toutes les parties postérieures dans l'eau , paroît avoir changé la nature de leur chair : celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité , le goût , la consistance de la chair des animaux de la terre & de l'air ; celle des cuisses & de la queue a l'odeur , la saveur , & toutes les qualités de celle du poisson. Cette queue longue d'un pied , épaisse d'un pouce , & large de cinq ou six , est même une extrémité , une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède ; elle est entièrement recouverte d'écaillés , & d'une peau toute semblable à celle des gros poissons.

Les castors font leur provision d'écorce & de bois dans le mois de Septembre , ensuite ils jouissent de leurs

travaux, ils goûtent les douceurs domestiques : c'est le temps du repos, c'est mieux, c'est la saison des amours. Se connoissant, prévenus l'un pour l'autre par habitude, par les plaisirs & les peines d'un travail commun, chaque couple ne se forme point au hazard, ne se joint pas par pure nécessité de nature, mais s'unit par choix, & s'affortit par goût.



XXXIV.

LE LION.

ON a vu souvent le lion dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, & leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu, réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre, au contraire, des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui les nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la

mort, en les lui jettant pour proie ; & , comme s'il se fût attaché par cet acte généreux , leur continuer ensuite la même protection , vivre tranquillement avec eux , leur faire part de sa subsistance , se la laisser même quelquefois enlever toute entière , & souffrir plutôt la faim , que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel , puisqu'il ne l'est que par nécessité , qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme , & que , dès qu'il est repu , il est en pleine paix , tandis que le tigre , le loup , & tant d'autres animaux d'espece inférieure , donnent la mort pour le seul plaisir de la donner , & que , dans leurs massacres nombreux , ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures ; il a la figure imposante , le regard assuré , la démarche fiere , la voix terrible , sa
taille

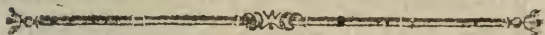
taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop alongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle est au contraire si bien prise & si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout-nerf & muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors, par les fauts & les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & sur-tout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur; & enfin, par la fa-

culté qu'il a de remuer sa criniere, laquelle non seulement se hériffe, mais se meut & s'agite en tout sens, lorsqu'il est en colere.

A toutes ces nobles qualités individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espece. J'entends, par especes nobles dans la Nature, celles qui sont constantes, invariables, & qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées : ces especes sont ordinairement isolées & seules de leur genre; elles sont distinguées par des caracteres si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître, ni les confondre avec aucune des autres.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire; car, quand il est en colere, il a un autre cri qui est encore plus terrible : alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa criniere, fait

mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, & tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau, & entamer la chair sans le secours des dents, ni des ongles, qui sont, après ses dents, ses armes les plus cruelles.



XXXV.

LE TIGRE.

DANS la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; & comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand & souvent le meilleur; le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassément féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de

même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force : le premier , qui peut tout , est moins tyran que l'autre , qui ne pouvant jouir de la puissance plénier , s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est roi , c'est-à-dire , le plus fort de tous les animaux. Marchant d'un pas tranquille , il n'attaque jamais l'homme , à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas , il ne court , il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire , quoique rassasié de chair , semble toujours être altéré de sang : sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit & déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer , & non pas d'affouvir , en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite , il ne craint ni l'aspect , ni les armes de

l'homme , & quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble , la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse & grande criniere qui couvre ses épaules & ombre sa face , son regard assuré , sa démarche grave , tout semble annoncer sa fiere & majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps , trop bas sur ses jambes , la tête nue , les yeux hagards , la langue couleur de sang , toujours hors de la gueule , n'a que les caracteres de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté ; il n'a , pour tout instinct , qu'une rage constante , une fureur aveugle , qui ne connoît , qui ne distingue rien , & qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants , & déchirer leur mere lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! Ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant , dès leur

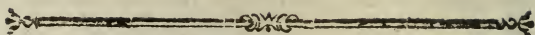
naissance , la race entiere des monstres qu'il produit !

Le tigre (a) fréquente les bords des fleuves & des lacs : car comme le sang ne fait que l'altérer , il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume ; & d'ailleurs il attend , près des eaux , les animaux qui y arrivent , & que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour. C'est là qu'il choisit sa proie , ou plutôt qu'il multiplie ses massacres ; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres : il semble qu'il cherche à goûter de leur sang , il le savoure , il s'en enivre ; & , lorsqu'il leur fend & déchire le corps , c'est pour y plonger la tête ,

(a) L'espece du vrai tigre , qu'il ne faut pas confondre avec les léopards , les pantheres & les onces , n'est pas nombreuse , & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. C'est un animal terrible dont la taille surpasse celle du lion , & dont le corps est marqué de bandes longues & noires.

& pour fucer, à longs traits, le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa foif ne s'éteigne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel ; ni la force, ni la contrainte ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements : la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer ; le temps, loin de l'amollir, en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage ; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe : il rugit à la vue de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissements affreux mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élançe souvent, malgré les chaînes & les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.



XXXVI.

L'ÉLÉPHANT.

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde : il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, & il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant est supérieur au chien, au castor & au singe, qui sont, des êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable ; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe : l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras & de main, & avec laquelle il peut enlever & saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même

même moyen d'adresse que le finge ; & en même temps il a la docilité du chien , il est comme lui susceptible de reconnoissance , & capable d'un fort attachement , il s'accoutume aisément à l'homme , se soumet moins par la force que par les bons traitements , le sert avec zèle , avec fidélité , avec intelligence , &c. Enfin , l'éléphant comme le castor , aime la société de ses semblables , il s'en fait entendre : on les voit souvent se rassembler , se disperser , agir de concert ; & , s'ils n'édifient rien , s'ils ne travaillent point en commun , ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace & de tranquillité. Car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans les terres qu'habite l'éléphant : il vit donc dans l'inquiétude , & n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand , assez libre pour s'y établir à demeure. Chaque être , dans la Nature , a son prix réel & sa valeur relative : si l'on veut juger au juste de l'un & de l'au-

tre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, & y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, & de la longue durée de la vie (a) : il ne faut pas oublier ses armes, ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer & vaincre le lion : il faut se représenter que, sous ses pas, il ébranle la terre ; que, de sa main, il arrache les arbres ; que, d'un coup de son corps, il fait breche dans un mur ; que, terrible par la force, il est encore invincible par la résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre ; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre, & chargée de plusieurs hommes ; que, seul, il fait mouvoir des machines,

(a) Si l'on s'est assuré que des éléphants captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui sont libres, & qui jouissent de tous les droits de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans.

& transporte des fardeaux que fix chevaux ne pourroient remuer ; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage , la prudence , le sang-froid , l'obéissance exacte ; qu'il conserve de la modération , même dans ses passions les plus vives ; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour ; que , dans la colere , il ne méconnoît pas ses amis ; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé ; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures ; que n'ayant nul goût pour la chair , & ne se nourrissant que de végétaux , il n'est pas né l'ennemi des autres animaux ; qu'enfin il est aimé de tous , puisque tous le respectent , & n'ont nulle raison de le craindre.

L'éléphant a les yeux très-petits , relativement au volume de son corps , mais ils sont brillants & spirituels ; & ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux , c'est l'expression pathétique du sentiment , & la conduite presque réfléchie de tous leurs

mouvements : il les tourne lentement & avec douceur vers son maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup-d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir ; il semble réfléchir, délibérer, penser, & ne se déterminer qu'après avoir examiné & regardé à plusieurs fois & sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs, pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations ; mais comme l'éléphant est naturellement grave & modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvements se succèdent lentement, l'ordre & la suite de ses affections intérieures.

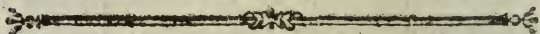
Il a l'ouïe très-bonne, & cet organe est, à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'élé-

phant que dans aucun autre animal. Ses oreilles font ordinairement pendantes; mais il les relève, & les remue avec une grande facilité : elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière & des mouches. Il se délecte au son des instruments, & paroît aimer la musique: il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, & à joindre à propos quelques accents au bruit des tambours & au son des trompettes. Son odorat est exquis, & il aime avec passion les parfums de toute espece, & sur-tout les fleurs odorantes; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets, & , après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, & semble les goûter : la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux, il dépouille, avec sa trompe, un oranger de toute sa verdure & en mange les fruits, les fleurs, les feuilles, & jusqu'au jeune bois. A l'égard du sens,

du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espee de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs & de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement, & un organe de sentiment; l'animal peut non seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber, & la tourner en tout sens: l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord, qui s'allonge par le dessus en forme de doigt. C'est par le moyen de ce rebord & de cette espee de doigt, que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts: il ramasse à terre les plus petites pieces de monnoie; il cueille les herbes & les fleurs, en les choisissant une à une; il dénoue les cordes, ouvre & ferme les portes en tournant les clefs & poussant les verrous; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un

instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible, & tout aussi adroite pour saisir, palper en gros, & toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice, en maniere de doigt, situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, & laisse, dans le milieu, une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat & de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, & il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, & d'attirer, par une forte succion, les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesants, en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, & faisant un vuide au-dedans par aspiration. De tous les instruments dont la Nature

a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet & le plus admirable.



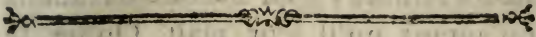
XXXVII.

LE RHINOCÉROS.

APRÈS l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes : s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant. Mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence, n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde communément à tous les quadrupèdes; privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes distincts pour le sens du toucher; n'ayant, au lieu de trompe, qu'une levre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère su-

périeur aux autres animaux, que par la force, la grandeur, & l'arme offensive qu'il porte sur le nez, & qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure. solide dans toute sa longueur, & placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminants : celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête & du cou, au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau, & préserve d'insulte le museau, la bouche & la face; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il fait la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coëffer sans risquer d'être éventré : car le corps & les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, & cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du Chasseur. Sa peau est un cuir noirâtre, de la même couleur, mais plus épais & plus dur que celui de l'éléphant : il n'est pas

fenfible, comme lui, à la piquure des mouches ; il ne peut auffi ni froncer, ni contracter fa peau ; elle eft feule-ment pliffée par de groffes rides au cou, aux épaules, & à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête & des jambes, qui font mafives, & terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant ; mais il a les yeux encore plus petits, & il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire fupérieure avance fur l'inférieure, & la levre du deffus a du mouvement, & peut s'alonger jufqu'à fix ou fept pouces de longueur : elle eft terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupedes, pour cueillir l'herbe, & en faire des poignées à-peu-près comme l'éléphant en fait avec fa trompe. Cette levre mufculeufe & flexible eft une efpece de main, ou de trompe incomplette, mais qui ne laiffe pas de faifir avec force & de palper avec adrefle.



XXXVIII.

LE CHAMEAU.

LES Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourroient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair, sur-tout celle des jeunes, qui est très-bonne à leur goût : le poil de ces animaux, qui est fin & moëlleux, & qui se renouvelle tous les ans par une mue complete, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent & se meublent ; avec leurs chameaux, non seulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre, en un seul jour, cinquante lieues de désert entr'eux & leurs ennemis : toutes les armées du monde périroient à la suite de plu-

fieurs Arabes ; aussi ne font-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure & sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend & le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, &, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le Voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la Nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vuides & sans bornes, il voit par-tout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour

éclairer sa nudité, son impuissance, & pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vuide, en étendant autour de lui l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir ; car la faim, la soif & la chaleur brûlante, présentent tous les instans qui lui restent entre le désespoir & la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir & même s'approprier ces lacunes de la Nature ; elles lui servent d'asyle, elles assurent son repos, & le maintiennent dans son indépendance. Mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe libre, indépendant, tranquille, & même riche, au lieu de respecter ces déserts comme les remparts de sa liberté, les fouille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines, enlever des esclaves & de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore

que de sa liberté : car ses entreprises sont presque toujours heureuses ; malgré la défiance de ses voisins & la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, & emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe, qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif & la chaleur ; en même temps il instruit ses chameaux, il les élève, & les exerce dans cette même vue. Peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint à demeurer à terre, & les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort qu'il les accoutume à porter, & qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort : au lieu de les laisser paître à toute heure, & boire à leur soif, il commence par régler leurs repas, & peu-à-peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant aussi la quantité

de la nourriture. Lorsqu'ils font un peu forts, il les exerce à la course; il les excite par l'exemple des chevaux, & parvient à les rendre aussi légers & plus robustes: enfin, lorsqu'il est sûr de la force, de la légèreté, & de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance & à la leur; il part avec eux, arrive, sans être attendu, aux confins du désert, arrête les premiers passants, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin; &, s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talents & les leurs. Monté sur un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour & nuit, presque sans s'arrêter, ni boire, ni manger, il fait aisément trois cents lieues en huit jours, &, pendant tout ce temps de fatigue & de mouvement, il laisse ses chameaux chargés, il ne leur donne chaque jour qu'une heure de

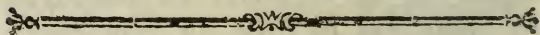
repos & une pelotte de pâte. Souvent ils courent ainsi, neuf ou dix jours, sans trouver de l'eau; ils se passent de boire, & lorsque, par hasard, il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue, la soif qui les presse leur fait doubler le pas, & ils boivent, en une seule fois, pour tout le temps passé, & pour autant de temps à venir : car souvent les voyages sont de plusieurs semaines, & leurs temps d'abstinence durent aussi long-temps que leurs voyages (a).

En réunissant, sous un seul point de vue, toutes les qualités du chameau, tous les avantages que l'on
en

(a) Cette facilité qu'ils ont à s'abstenir long-temps de boire, n'est pas de pure habitude; c'est plutôt un effet de leur conformation. Ils ont un cinquième estomac qui leur sert de réservoir, pour conserver l'eau qu'ils font remonter dans leur panse, par une simple contraction des muscles.

en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnoître pour la plus utile & la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme. L'or & la soie ne sont pas les vraies richesses de l'Orient; c'est le chameau qui est le trésor de l'Asie : il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille, pour ainsi dire, autant, & dépense peut-être vingt fois moins : d'ailleurs l'espece entiere en est soumise à l'homme, qui la propage & la multiplie autant qu'il lui plaît; au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, & dont il faut conquérir les individus les uns après les autres. Le chameau vaut non seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne & le bœuf, tous réunis ensemble : il porte seul autant que deux mulets; il mange aussi peu que l'âne, & se nourrit d'herbes aussi grossières. La femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache;

la chair des jeunes chameaux est bonne & saine comme celle du veau; leur poil est plus beau, plus recherché que la plus belle laine; il n'y a pas jusqu'à leurs excréments dont on ne tire des choses utiles : car le sel ammoniac se fait avec leur urine, & leur fiente desséchée, & mise en poudre, leur sert de litiere; on en fait aussi des mottes qui brûlent aisément, & font une flamme aussi claire & presque aussi vive que celle du bois sec.



X X X I X.

LES ABEILLES.

Nos Observateurs admirent, à l'envi, l'intelligence & les talents des abeilles: elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner; il faut savoir observer pour s'en apercevoir: mais une ruche est une république, où chaque individu ne

travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables. Athènes n'étoit pas mieux conduite, ni mieux polie : plus on observe ce panier de mouches, & plus on découvre de merveilles, un fonds de gouvernement inaltérable & toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand défintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, &c. Je ne finirois point si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, & tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs Historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage & qu'on raisonne moins. Y a-t'il, en effet, rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, & que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime ?

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnements & les exclamations ; qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés & leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, &c., tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un Naturaliste : mais c'est la morale, c'est la théologie des insectes que je ne puis entendre prêcher ; ce sont les merveilles que les

Observateurs y mettent, & sur lesquelles ensuite ils se récrient, comme si elles y étoient en effet, qu'il faut examiner ; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connoissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, & que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces Observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble : celles qui ne forment que de petites troupes, en ont moins que celles qui sont en grand nombre ; & les abeilles, qui, de toutes, sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit, ou de génie, n'est qu'un résultat purement mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est com-

pliqué, que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus? Ne faisons pas que tout rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paroît une harmonie, dès que nous en ignorons les causes, & que, de la supposition de cette apparence à celle de l'intelligence, il n'y a qu'un pas, les hommes aimant mieux admirer qu'approfondir?

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe, & la plupart des animaux: on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins, en un mot, de qualités relatives aux nôtres. Dès-lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie: cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence; car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement

qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique, ordonné par la Nature, & indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement.

La Nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même, sans chercher encore à nous surprendre, en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas, & que nous y mettons? Le Créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, & croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité? Ce seroit, s'il pouvoit l'être, la façon de le rabaisser. Lequel, en effet, a de l'Être Suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'Univers, ordonner les existences, fonder la Nature sur des loix invariables & perpétuelles, ou celui qui le cherche, & veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, & fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée?

Il y a , parmi certains animaux , une espece de societé qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent , & qui par conséquent approche bien davantage de l'intelligence & du dessein , que la societé des abeilles , qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique. Les éléphants , les castors , les singes , & plusieurs autres especes d'animaux , se cherchent , se rassemblent , vont par troupe , se secourent , se défendent , s'avertissent , & se soumettent à des allures communes ; si nous ne troublions pas si souvent ces societés , & que nous pussions les observer aussi facilement que celles des mouches , nous y verrions , sans doute , bien d'autres merveilles , qui cependant ne seroient que des rapports & des convenances physiques.

Dirai-je encore un mot ? Ces cellules des abeilles , ces exagones tant vantés , tant admirés , me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme & l'admiration. Cette figure ,

toute

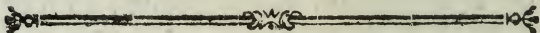
toute géométrique & toute régulière qu'elle nous paroît, & qu'elle est, en effet, dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat inéchanique & assez imparfait, qui se trouve souvent dans la Nature, & que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes : les crystaux & plusieurs autres pierres, quelques sels, &c., prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une rouffette, on verra qu'elles sont exagones, parce que chaque écaille, croissant en même temps, se fait obstacle, & tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans un espace donné : on voit ces mêmes exagones dans le second estomac des animaux ruminants ; on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, &c. Chaque abeille cherchant à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné, il est donc nécessaire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindri-

que, que leurs cellules soient exagones, par la même raison des obstacles réciproques.

On donne plus d'esprit aux mouches, dont les ouvrages sont les plus réguliers. Les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les guêpes, que les frêlons, &c., qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières & plus irrégulières que celles des abeilles. On ne veut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre & de la figure, & nullement de l'intelligence de ces petites bêtes : plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également, & qui s'opposent de même; plus il y a par conséquent de contraintes mécaniques, de régularités forcées, & de perfection apparente, dans leurs productions. Enfin, cette abondante récolte de cire & de miel dans les ruches, prouve-t'elle l'intelligence

des abeilles? Non, fans doute; car l'intelligence les porteroit à ne ramasser qu'à-peu-près autant qu'elles ont befoin, & à s'épargner la peine de tout le refte, fur-tout après la triste expérience que ce travail est en pure perte, qu'on leur enleve tout ce qu'elles ont de trop; qu'enfin cette abondance est la feule caufe de la guerre qu'on leur fait, & la fource de la défolation & du trouble de leur fociété. Il est fi vrai, que ce n'est que par fentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler, pour ainfi dire, autant que l'on veut: tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne ceffent d'en tirer le miel & la cire; elles ne difcontinuent leur travail, & ne finiffent leur récolte, que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramaffer. On a imaginé de les transporter, & de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs: alors elles re-

prennent le travail , elles continuent à ramasser , à entasser , jusqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton soient épuisées ou flétries ; & , si on les porte dans un autre qui soit encore fleuri , elles continueront de même à recueillir , à amasser. Ce n'est donc point du produit de leur intelligence , c'est des effets de leur stupidité que nous profitons.



X L.

Première vue de la Nature.

LA Nature est le système des loix établies par le Créateur , pour l'existence des choses & pour la succession des êtres. La Nature n'est point une chose , car cette chose seroit tout ; la Nature n'est point un être , car cet être seroit Dieu : mais on peut la considérer comme une puissance vive , immense , qui embrasse tout , qui anime tout , & qui , subordonnée à celle

du premier Etre, n'a commencé d'agir que par son ordre, & n'agit encore que par son concours, ou son consentement. Cette puissance est, de la Puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause & l'effet, le mode & la substance, le dessein & l'ouvrage. Bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la Nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui fait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien-loin de l'épuiser, le rend inépuisable: le temps, l'espace & la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement & la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du Monde: les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace & le temps ne peuvent que mesurer & limiter, sans

jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent, sans pouvoir s'anéantir : les uns pénètrent & transportent les corps, les autres les échauffent & les animent; l'attraction & l'impulsion font les deux principaux instruments de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur & les molécules organiques vivantes font les principes actifs, qu'elle met en œuvre pour la formation & le développement des êtres organisés.

Bornes de son pouvoir.

Avec de tels moyens, que ne peut la Nature? Elle pourroit tout, si elle pouvoit anéantir & créer : mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir; anéantir & créer font les attributs de la Toute-Puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, font les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire

de ses immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des loix qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, & dans tous ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Eternel. Cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modele sur lequel elle opère : modele dont tous les traits sont exprimés en caracteres ineffaçables, & prononcés pour jamais; modele toujours neuf, que le nombre des moules, ou des copies, quelque'infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, & rien encore ne s'est anéanti : la Nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit & parcourt depuis l'origine des siecles.

Quels objets! Un volume immense de matiere, qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties, séparées

par des espaces mille fois plus immenses : mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, font les bases qui servent de fondement à l'édifice du Monde ; des millions de globes opaques circulent autour des premiers, en composent l'ordre & l'architecture mouvante. Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent, & les animent : chacune agit à tout instant, & toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des spheres célestes, établissent, dans le milieu du vuide, des lieux fixes & des routes déterminées ; & c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes, & le repos de l'Univers.

La premiere de ces forces est également répartie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matiere a une même quantité de force d'attraction ; chaque globe a une quantité différente de

force d'impulfion : auffi eft-il des aftres fixes & des aftres errants; des globes qui ne femblent être faits que pour attirer, & d'autres pour pouffer, ou pour être pouffés; des fpheres qui ont reçu une impulfion commune dans le même fens, & d'autres une impulfion particuliere; des aftres folitaires, & d'autres accompagnés de fatellites; des corps de lumiere, & des masses de ténèbres; des planetes dont les différentes parties ne jouiffent que fuccelfivement d'une lumiere empruntée; des cometes qui fe perdent dans l'obfcurité des profondeurs de l'efpace, & reviennent, après des fiecles, fe parer de nouveaux feux; des foleils qui paroiffent, difparoiffent, & femblent alternativement fe rallumer & s'éteindre, d'autres qui fe montrent une fois, & s'évanouiffent enfuite pour jamais. Le ciel eft le pays des grands événemens; mais à peine l'œil humain peut-il les faifir. Un foleil qui périt, & qui caufe la catastro-

phe d'un monde, ou d'un systême de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux, que celui d'un feu follet qui brille & qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, & ne voit des mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, & tout-à-fait invisible pour les spheres éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, & mille fois plus petite que d'autres planetes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, & forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la terre, Vénus, Mercure & le soleil, occupent la petite partie des cieux que nous appellons *notre Univers*. Toutes ces planetes, avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens, & presque dans le même plan, compo-

fent une roue d'un vaste diametre, dont l'effieu porte toute la charge, & qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser, & répandre la chaleur & la lumiere jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvements dureront (& ils feront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppose, & n'emploie autant de force pour les détruire, qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera, & remplira de sa splendeur toutes les spheres du monde; & comme, dans un systême où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre, ni s'éloigner sans retour, la quantité de matiere restant toujours la même, cette source féconde de lumiere & de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais : car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumiere qu'ils en reçoivent de lui.

Les cometes, en beaucoup plus grand nombre que les planetes, &

dépendantes, comme elles, de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, & contribuent de tout leur poids à son embrasement. Elles font partie de notre Univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planetes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entr'elles, ni avec les planetes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent, & décrivent des orbés, plus ou moins alongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, & les autres de quelques siècles: le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du Monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, & qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la maf-

se, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, & qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, & lui ramène, au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur & de froid extrêmes, aussi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, & ensuite infiniment retardé. Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos,

où , tout étant constant , la Nature peut établir un plan , agir uniformément , se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes , choisis entre les astres errants , celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid , moins éloigné que Saturne , Jupiter , Mars , il est aussi moins brûlant que Vénus & Mercure , qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi avec quelle magnificence la Nature ne brille-t'elle pas sur la terre ? Une lumière pure , s'étendant de l'orient au couchant , dore successivement les hémispheres de ce globe ; un élément transparent & léger l'environne ; une chaleur douce & féconde anime , fait éclore tous les germes de vie : des eaux vives & salutaires servent à leur entretien , à leur accroissement ; des éminences , distribuées dans le milieu des terres , arrêtent les vapeurs de l'air , rendent ces sources intarissables & toujours nouvelles ; des cavités immenses , faites pour les recevoir , par-

tagent les continents. L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre : ce n'est point un élément froid & stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient. Cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux & de reflux, elle s'élève & s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, & que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvements constants & généraux résultent des mouvements variables & particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment, au fond des eaux, des éminences sem-

blables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent, & coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont, en effet, des fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil & de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continues. Les vents sont ses courants, ils poussent, ils rassemblent les nuages, ils produisent les météores, & transportent, au-dessus de la surface aride des continents terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent & distribuent les pluies fécondes & les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface
mobile

mobile des eaux , arrêtent ou précipitent les courants , les font rebrousser , soulevent les flots , excitent les tempêtes ; la mer irritée s'éleve vers le ciel , & vient , en mugissant , se briser contre des digues inébranlables , qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire , ni surmonter.

La terre , élevée au-dessus du niveau de la mer , est à l'abri de ses irrutions : sa surface émaillée de fleurs , parée d'une verdure toujours renouvelée , peuplée de mille & mille especes d'animaux différents , est un lieu de repos , un séjour de délices , où l'homme placé pour seconder la Nature , préside à tous les êtres. Seul entre tous , capable de connoître & digne d'admirer , Dieu l'a fait spectateur de l'Univers & témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mysteres divins ; c'est par cette lumiere qu'il pense & réfléchit ; c'est par elle qu'il voit & lit dans le livre du Monde , comme

dans un exemplaire de la Divinité. La Nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple, & l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend, & la polit; en élague le chardon & la ronce, y multiplie le raisin & la rose.

Tableau de la Nature brute.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées, où l'homme n'a jamais habité, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais & noirs, dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce & sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres en plus grand nombre, giffants au pied

des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La Nature, qui par-tout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude : la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption; dans toutes les parties basses, des eaux mortes & croupissantes, faute d'être conduites & dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni liquides, ni solides, sont inabordables, & demeurent également inutiles aux habitants de la terre & des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques & fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux, & servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux-bas, & les forêts décrépites

qui couvrent les terres élevées, s'étendent des especes de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y furmontent, y étouffent les bonnes: ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entr'elles, & qui, se desséchant & repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossiere, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme obligé de suivre le sentier de la bête farouche, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissements, faisi du silence même de ces

profondes solitudes, il rebrousse chemin, & dit : La Nature brute est hideuse & mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable & vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif & dévorant qu'on nous avoit caché, & que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire, avec le fer, ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trefle, les herbes douces & salutaires ; des troupeaux d'animaux fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une substance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour ache-

ver notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces & le poids de sa masse à fillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture : une Nature nouvelle va fortir de nos mains.

Tableau de la Nature cultivée.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée ! Que par les soins de l'homme elle est brillante & pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle receloit dans son sein. Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les especes utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les especes nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or,

& le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphere à l'autre; la terre accessible par-tout, par-tout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages, ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes & de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles & de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes & fréquentées, des communications établies par-tout, comme autant de témoins de la force & de l'union de la société; mille autres monuments de puissance & de gloire, démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, & que de tout temps

il partage l'empire avec la Nature. Cependant il ne regne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la Nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière & de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, & ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, & arrivent avec la disette & la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, & de combattre pour sa ruine. Excité par l'infatiable

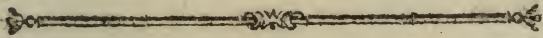
fatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus infatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; &, après ces jours de sang & de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les Arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoiblis, son propre bonheur ruiné, & sa puissance réelle anéantie.

INVOCATION A L'AUTEUR DE LA
NATURE.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la Nature, & maintient l'harmonie des loix de l'Univers; vous qui, du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler sous vos pieds les sphaeres célestes sans choc & sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, & seul régissez, dans une paix profonde, ce nombre infini de cieux & de mon-

des : rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! Qu'à votre voix, la discorde & la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, Auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création : mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits, en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant par-tout, réunira les natures ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espece humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germes de nouveau, & se multipliera sans nombre ; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; &

nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance & d'admiration.



XLI.

Seconde vue de la Nature.

UN individu, de quelque espece qu'il soit, n'est rien dans l'Univers: cent individus, mille ne sont encore rien. Les especes sont les seuls êtres de la Nature; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanents qu'elle, que, pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection, ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages

de la création, & qui par conséquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'espece humaine est la premiere; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cedre jusqu'à l'hysope., font en seconde & en troisieme ligne : &, quoique différente par la forme, par la substance, & même par la vie, chacune tient sa place, subsiste par elle-même, se défend des autres, & toutes ensemble composent & représentent la Nature vivante, qui se maintient & se maintiendra comme elle s'est maintenue. Un jour, un siecle, un âge, toutes les portions du temps ne font pas partie de sa durée : le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive; mais celle des especes étant constante, leur permanence fait la durée, & leur différence le nombre. Comptons donc les especes comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la menſe de

la Nature ; elles lui font toutes également cheres , puisqu'à chacune elle a donné les moyens d'être , & de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus , mettons aujourd'hui l'espece à la place de l'individu : nous avons vu quel étoit , pour l'homme , le spectacle de la Nature , imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espece humaine entiere. Lorsque , dans un beau jour de printemps , nous voyons la verdure renaître , les fleurs s'épanouir , tous les germes éclore , les abeilles revivre , l'hirondelle arriver , le rossignol chanter l'amour , le belier en bondir , le taureau en mugir , tous les êtres vivants se chercher & se joindre pour en produire d'autres ; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction & d'une nouvelle vie. Lorsque , dans la saison noire du froid & des frimats , l'on voit les natures devenir indifférentes , se fuir au lieu de se chercher ,

les habitants de l'air déserter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparaître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites, la terre se durcir, les plantes se sécher, les arbres dépouillés se courber, s'affaïsser sous le poids de la neige & du givre; tout présente l'idée de la langueur & de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement & de destruction, ou plutôt ces images de la mort & de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles & particulières: l'homme, comme individu, juge ainsi la Nature; l'être, que nous avons mis à la place de l'espece, la juge plus grandement, plus généralement; il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions, que permanence & durée; la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente.

la même que celle de tous les siècles; le millieme animal, dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et, en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, & que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit, & l'individu deviendrait l'espece.

Eh, pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature, pendant quelques instants, sous ce nouvel aspect? A la vérité, l'homme, en venant au monde, arrive des ténèbres, l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets, & laisser affecter ses organes; la lumiere brille longtemps à ses yeux avant que de l'éclairer. D'abord il reçoit tout de la Nature, & ne lui rend rien; mais dès

que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine : l'homme, & sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espece humaine entiere, il a commencé par recevoir de ses peres les connoissances qui leur avoient été transmises par ses ayeux; ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée, & de la faire passer à la postérité, se font, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux; les nôtres s'identifieront avec nous. Cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siecles, recule à l'infini les limites de son être: ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel; c'est à-peu-près l'être que nous avons mis à la place de l'espece entiere; il lit dans le passé, voit

le présent, juge de l'avenir; &, dans le torrent des temps qui amene, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les especes constantes, la Nature invariable: la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul; les loix du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de sa permanence; une succession continue d'êtres, tous semblables entr'eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil de générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille & mille pour un qui réussit? Qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui, se détruisant & se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scene, & ne remplissent ni plus ni moins la Nature? D'où viennent ces alternatives de mort & de

vie , ces loix d'accroissement & de
dépérissement , toutes ces vicissitudes
individuelles , toutes ces représenta-
tions renouvelées d'une seule & même
chose ? Elles tiennent à l'essence même
de la Nature , & dépendent du pre-
mier établissement de la machine du
monde : fixe dans son tout , & mo-
bile dans chacune de ses parties , les
mouvements généraux des corps céles-
tes ont produit les mouvements par-
ticuliers du globe de la terre. Les
forces pénétrantes dont ces grands
corps sont animés , par lesquelles ils
agissent au loin , & réciproquement
les uns sur les autres , animent aussi
chaque atome de matière ; & cette pro-
pension mutuelle de toutes ces par-
ties les unes vers les autres , est le
premier lien des êtres , le principe de
la consistance des choses , & le sou-
tien de l'harmonie de l'Univers. Les
grandes combinaisons ont produit les
petits rapports : le mouvement de la
terre , sur son axe , ayant partagé ,

en jours & en nuits, les espaces de la durée; tous les êtres vivants, qui habitent la terre, ont leur temps de lumière & leur temps de ténèbres, la veille & le sommeil: une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens & du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière, dans un Monde où la nuit seroit perpétuelle?

L'inclinaison de l'axe de la terre, produisant, dans son mouvement annuel autour du soleil, des alternatives durables de chaleur & de froid, que nous avons appellées *des saisons*, tous les êtres végétaux ont aussi, en tout ou en partie, leur saison de vie & leur saison de mort. La chute des feuilles & des fruits, le dessèchement des herbes, la mort des insectes, dépendent en entier de cette seconde combinaison: dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue; chaque insecte vit

son âge ; & ne voyons-nous pas , sous la ligne , où les quatre saisons n'en font qu'une , la terre toujours fleurie , les arbres continuellement verts , & la Nature toujours au printemps ?

La constitution particulière des animaux & des plantes , est relative à la température générale du globe de la terre , & cette température dépend de sa situation , c'est-à-dire , de la distance à laquelle il se trouve de celui du soleil. A une distance plus grande , nos animaux , nos plantes ne pourroient ni vivre , ni végéter ; l'eau , la sève , le sang , toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité : à une distance moindre , elles s'évanouiroient , & se dissiperoient en vapeurs. La glace & le feu sont les éléments de la mort : la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes , répandues dans tous les corps organisés , sont relatives , & pour l'action & pour le nombre , aux molécules de la lu-

miere, qui frappent toute matiere, & pénètrent de leur chaleur : par-tout où les rayons du soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure, & se peuple d'animaux ; la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder. Cet élément est plus fertile que celui de la terre ; il reçoit, avec la chaleur, le mouvement & la vie : la mer produit, à chaque saison, plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; & tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs ; n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres ; & c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espece & des uns & des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modele à tous

leurs descendants. Le corps de chaque animal, ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux, ou végétaux, détruits par la mort & consumés par le temps : les parties brutes, qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés : d'abord pompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement & des uns & des autres; elles constituent leur vie, & , circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fonds des substances vivantes est donc toujours le même; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire, par la différence des représentations : dans les siècles d'abon-

dance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques, & des plantes utiles, semble occuper & couvrir en entier la surface de la terre; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles, reparoît, & domine, à son tour, dans les temps de disette & de dépopulation. Ces variations, si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la Nature : le ver à soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier; que cette chenille du luxe disparoisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que d'autres enfin minent, avant la récolte, la substance de nos épis; qu'en général, l'homme & les especes majeures dans les animaux, soient affamés par les especes infimes, la Nature n'en est ni moins remplie, ni moins vivante : elle ne protège pas les uns aux dépens des autres, elle les

soutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, & ne les voit que comme des images successives d'une seule & même empreinte, des ombres fugitives dont l'espece est le corps.

Il existe donc sur la terre, & dans l'air & dans l'eau, une quantité déterminée de matiere organique que rien ne peut détruire : il existe en même temps un nombre déterminé de moules capables de se l'affimiler, qui se détruisent & se renouvellent à chaque instant ; & ce nombre de moules, ou d'individus, quoique variable dans chaque espece, est au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matiere vivante. Si elle étoit surabondante, si elle n'étoit pas, dans tous les temps, également employée, & entièrement absorbée par les moules résistants, il s'en formeroit d'autres, & l'on verroit paroître des especes nouvelles ; parce que cette matiere vivante ne
peut

peut demeurer oisive , parce qu'elle est toujours agissante , & qu'il suffit qu'elle s'unisse avec des parties brutes pour former des corps organisés. C'est à cette grande combinaison , ou plutôt à cette invariable proportion , que tient la fortune même de la Nature.

Et comme son ordonnance est fixe pour le nombre , le maintien & l'équilibre des especes , elle se présenteroit toujours sous la même face , & seroit dans tous les temps , & sous les climats , absolument & relativement la même , si son habitude ne varioit pas , autant qu'il est possible , dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque espece est un type , dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables & permanents à jamais ; mais toutes les touches accessoires varient , aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre , aucune espece n'existe sans un grand nombre de variétés : dans l'espece humaine , sur laquelle le sceau

divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, &c. Le Lapon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Negre, quoique tous issus du même pere, sont bien éloignés de se ressembler comme freres.

Toutes les especes sont donc sujettes aux différences purement individuelles; mais les variétés constantes, & qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous: plus l'espece est élevée, plus le type en est ferme, & moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant, en raison inverse de l'ordre de grandeur, & la possibilité des différences, en raison directe du nombre, dans le produit de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands. Il y a aussi, & par la même raison, plus d'especes voisines: l'unité de l'espece étant plus resserrée.

dans les grands animaux, la distance, qui la sépare des autres, est aussi plus étendue. Que de variétés & d'espèces voisines accompagnent, suivent & précèdent l'écureuil, le rat, & les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul & sans pair à la tête de tous!

La matière brute, qui compose la masse de la terre, n'est pas un limon vierge, une substance intacte, & qui n'ait pas subi des altérations: tout a été remué par la force des grands & des petits agents, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature; le globe de la terre a été pénétré par le feu, & ensuite recouvert & travaillé par les eaux; le sable qui en remplit le dedans est une matière vitrifiée; les lits épais de glaise qui le recouvrent au-dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux, tous les métaux ne sont encore que cette même

matiere vitrée , dont les parties se font réunies, pressées ou séparées selon les loix de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes , elles existent & existeroient indépendamment des animaux & des végétaux ; mais d'autres substances en très-grand nombre , & qui paroissent également brutes , tirent leur origine du détriment des corps organisés : les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes, ne sont composés que de débris de coquillages & des dépouilles de ces petits animaux , qui, transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail & tous les madrepores, dont la variété est innombrable & la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes, & les autres matieres qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris & consumés. Enfin, d'autres matieres en moindre nombre, telles que les pier-

res-ponces, les souffres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jettées par les volcans, & produites par une seconde action du feu sur les matieres premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps bruts, & toutes les substances du regne minéral.

Les loix d'affinité, par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres, pour se réunir entre elles & former des matieres homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres. Elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des masses & des distances : un globule d'eau, de sable & de métal, agit sur un autre globule, comme le globe de la terre agit sur celui de la lune; & si jusqu'à ce jour on a regardé ces loix d'affinité comme différentes de celles de pesanteur, o'est faute de les avoir bien conçues, bien

faïties ; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure qui, dans les corps célestes, ne fait rien, ou presque rien, à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est très-petite ou nulle. Si la lune & la terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, & d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la lune à celles de la terre n'auroit aussi que très-peu varié. Mais si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus & voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entre elles, & relativement aux parties de l'autre, auroit prodi-

giquement changé : ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoique au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, & pénétrer plus avant dans le sein de la Nature. Nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps : l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes sont certainement composées de parties élémentaires semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue. Nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, & savoir à-peu-près de quelle figure sont les éléments des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir, ils le prendront pour base : *Toute matière s'attire, en raison inverse, du carré de la distance; & cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particu-*

licres, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance. Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particuliere, ils pourront trouver, par le calcul, la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif-argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse, par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours, en raison inverse, du cube de la distance, il faudra chercher, par des regles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, & cette figure sera celle des parties constituantes du vif-argent. Si l'on trouvoit, par ces expériences, que ce métal s'attire, en raison inverse, du carré de la distance, il seroit démontré que ses parties constituantes sont sphériques, puisque la sphere est la seule figure qui donne
cette

cette loi; & qu'à quelques distances que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chymiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des loix assez semblables à celles de la gravitation : mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces loix particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, & qu'elles n'en paroissent différentes que parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes, qui s'attirent, fait autant & plus que la masse pour l'expression de la loi; cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts: le fonds de toute matiere est le même; la masse est volume, c'est-à-dire, la forme, seroit aussi la même, si la figure des par-

ties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre, qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente : celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère qu'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes, sans laisser le moindre intervalle, & former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et, quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la Nature, que l'esprit pourroit en concevoir; car elle a fixé les limites de la pesanteur & de la légèreté. L'or & l'air sont les deux extrêmes de toute densité: toutes les figures admises, exécutées par la Nature, sont donc comprises entre ces

deux termes , & toutes celles qui auroient pu produire des substances plus pesantes , ou plus légères , ont été rejetées.

Au reste , quand je parle des figures employées par la Nature , je n'entends pas qu'elles soient nécessairement , ni même exactement semblables aux figures géométriques qui existent dans notre entendement ; c'est par supposition que nous les faisons régulières , & par abstraction que nous les rendons simples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts , ni sphères parfaites dans l'Univers ; mais comme rien n'existe sans forme , & que , selon la diversité des substances , les figures de leurs éléments sont différentes , il y en a nécessairement qui approchent de la sphère , ou le cube , & toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées : le précis , l'absolu , l'abstrait , qui se présentent si souvent à notre esprit , ne peuvent se trouver dans le réel , parce que

tout y est relatif, tout s'y fait par nuance, tout s'y combine par approximation. De même, lorsque j'ai parlé d'une substance qui seroit entièrement pleine, parce qu'elle seroit composée de parties cubiques & d'une autre substance qui ne seroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ses parties constituantes seroient sphériques, je ne l'ai dit que par comparaison, & je n'ai pas prétendu que ces substances existassent dans la réalité : car l'on voit par l'expérience des corps transparents, tels que le verre, qui ne laisse pas d'être dense & pesant, que la quantité de matiere y est très-petite en comparaison de l'étendue des intervalles; & l'on peut démontrer que l'or, qui est la matiere la plus dense, contient beaucoup plus de vuide que de plein.

La considération des forces de la Nature est l'objet de la mécanique rationnelle; celui de la mécanique sensible n'est que la combinaison de

nos forces particulieres, & se réduit à l'art de faire des machines. Cet art a été cultivé de tout temps, par la nécessité, & pour la commodité : les Anciens y ont excellé; mais la mécanique rationnelle est une science née, pour ainsi dire, de nos jours. Tous les Philosophes, depuis Aristote à Descartes, ont raisonné comme le peuple sur la nature du mouvement; ils ont unanimement pris l'effet pour la cause; ils ne connoissoient d'autre force que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal, ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde. Pour que le projet eût été plausible & la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme chose unique, fût un effet général & constant qui appartînt à toutes matieres, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps. Le contraire leur étoit démontré : ne

voyoient-ils pas que, dans les corps en repos, cette force n'existe pas; que, dans les corps lancés, son effet ne subsiste qu'un petit temps, qu'il est bientôt détruit par les résistances; que, pour le renouveler, il faut une nouvelle impulsion; que par conséquent, bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est, au contraire, qu'un effet particulier & dépendant d'effets plus généraux?

Or, un effet général est ce qu'on doit appeller une cause; car la cause réelle de cet effet général ne nous sera jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, & que l'effet étant supposé général & appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conséquent le connoître autrement que par le fait: ainsi l'attraction, ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général & commun à toute matiere, & démontré par le fait, doit être regardé comme

une cause, & c'est à elle qu'il faut rapporter les autres causes particulières, & même l'impulsion peut dépendre en effet de l'attraction. Si l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on sentira bien qu'il ne peut se transmettre d'un corps à un autre que par le moyen du ressort, & l'on reconnoîtra que toutes les hypothèses qu'on a faites sur la transmission du mouvement dans les corps durs, ne sont que des jeux de notre esprit, qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature. Un corps parfaitement dur n'est en effet qu'un être de raison, comme un corps parfaitement élastique n'est encore qu'un autre être de raison : ni l'un ni l'autre n'existent dans la réalité, parce qu'il n'y existe rien d'absolu, rien d'extrême, & que le mot, ou l'idée de parfait, n'est jamais que l'absolu, ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matiere, il n'y auroit donc nulle

force d'impulsion. Lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve n'a-t'il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée? Lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel, se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir? On ne comprend point comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; & d'ailleurs il est très-utile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps, au contraire, sont doués de ressorts: les expériences sur l'électricité prouvent que la force élastique appartient généralement à toute matière: quand il n'y auroit donc, dans l'intérieur des corps, d'autres ressorts que celui de cette matière élec-

trique; il suffiroit pour la communication du mouvement; & par conséquent c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

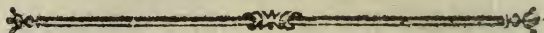
Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction. Pour le voir plus clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer, ou de toute autre matière dure. Qu'arrive-t'il lorsque nous le comprimons? Nous forçons les parties voisines du sommet de l'angle de fléchir, c'est-à-dire, de s'écarter un peu les unes des autres; &, dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent & se rétablissent comme elles étoient auparavant. Leur adhérence, de laquelle résulte la cohésion du corps, est, comme l'on fait, un effet de leur attraction mutuelle: lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cette adhérence,

parce que, quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas assez les uns des autres pour les mettre hors de leur sphere d'attraction mutuelle; & par conséquent, dès qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet, pour ainsi dire, en liberté, s'exerce, les parties séparées se rapprochent, & le ressort se rétablit. Si au contraire, par une pression plus forte, on les écarte au point de les faire sortir de leur sphere d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de la cohérence, c'est-à-dire, plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties: le ressort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matiere ont de la cohérence, c'est-à-dire, autant qu'elles sont unies par la force de leur attraction mutuelle; & par conséquent le ressort, en général, qui seul peut produire l'impulsion, & l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'attraction, &

en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque fondées que soient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter : le peuple ne raisonnera jamais que d'après les sensations, & le vulgaire des Physiciens d'après des préjugés. Or, il faut mettre à part les unes, & renoncer aux autres, pour juger de ce que nous proposons : peu de gens en jugeront donc, & c'est le lot de la vérité; mais aussi très-peu de gens lui suffisent, elle se perd dans la foule, &, quoique toujours auguste & majestueuse, elle est souvent obscurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je vois, que j'entends la Nature (peut-être est-elle encore plus simple que ma vue) : une seule force est la cause de tous les phénomènes de la matière brute; & cette force, réunie avec celle de la chaleur, produit

les molécules vivantes, desquelles dépendent tous les effets des substances organisées.

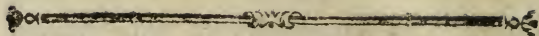


X L I I.

V O L C A N S.

LES montagnes ardentes, qu'on appelle *volcans*, renferment dans leur sein le soufre, le bitume, & les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet, plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes, & désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à feu vomit des torrents de fumée & de flammes, des fleuves de bitume, de soufre, & de métal fondu, des nuées de cendre & de pierres; & quelquefois elle lance, à plusieurs lieues de distance, des masses

de rochers énormes, & que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, & la quantité des matieres ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées, que la montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes & les forêts, couvrent les campagnes de cent & deux cents pieds d'épaisseur, & forment quelquefois des collines & des montagnes, qui ne sont que des monceaux de matieres entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit, par sa réaction, des secousses assez fortes pour ébranler la terre & la faire trembler, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes & les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables.



XLIII.

P H I L O S O P H I E.

DANS ce siècle, où les Sciences paroissent cultivées avec soin, je crois qu'il est aisé de s'appercevoir que la philosophie est négligée, & peut-être plus que dans aucun autre siècle (a).

(a) Il faut convenir, avec M. de Buffon, que la philosophie n'a jamais été plus rare, que dans le siècle qui s'est arrogé si fastueusement le titre de philosophique. L'âge heureux de Louis XIV a été illustré par les *Descartes*, les *Gassendi*, les *Pascal*, les *Arnaud*, les *Nicole*, les *Bossuet*, les *Mallebranche*, les *Bayle*, &c. En est-il un seul, parmi les Philosophistes de nos jours, qui puisse balancer la gloire de ces grands hommes? Et s'ils restituoient, dit un célèbre Critique, ce qu'ils ont dérobé à *Montagne*, à *Charron*, à *la Vayer*, &c. &c., à quoi se réduiroient leurs ouvrages?

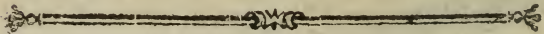
En quoi consiste donc cet esprit prétendu philosophique, qui fait le caractère du siècle où nous vivons, & qui brille dans les écrits de nos Sages? Chez les uns, il consiste à se frayer de nouvelles routes, à fronder toute opinion dominante, à affecter un doute universel, à se croire seuls éclairés. Chez les autres, cet esprit s'identifie avec la Géométrie, science aussi stérile

Les Arts, qu'on veut appeller *scientifiques*, ont pris sa place : les méthodes de calcul, & de Géométrie, celles de Botanique & d'Histoire Naturelle, les formules, en un mot, & les Dictionnaires, occupent presque tout le monde. On s'imagine avoir

qu'impérieuse, qui donne tout à la spéculation, rien à l'homme ; qui proscriit les autres sciences, & déclare futile tout raisonnement qui ne roule pas sur des signes & sur des nombres.

Qu'on se familiarise avec les écrits de *Cicéron*, de *Tacite*, de *Bacon*, de *Leibnitz*, de *Bayle*, de *Locke*, de *Montesquieu*, &c., & l'on aura une juste idée du véritable esprit philosophique. Il consiste, dit un Anglois, à pouvoir remonter aux idées simples, à saisir, & à combiner les premiers principes. Le vrai Philosophe voit les choses dans leur vérité, & dans leurs justes rapports. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pays, dont il se forme une image nette & unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés, n'en découvrent qu'une partie. Il peut être Géometre, Antiquaire, Musicien; mais il est toujours Philosophe, & , à force de pénétrer les premiers principes de son Art, il lui devient supérieur. Nul n'acquiert cet esprit. C'est un don du Ciel. Il n'y a point d'Ecrivain qui n'y aspire : *M. de Buffon* est presque le seul de nos jours qui l'ait reçu.

davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions fymboliques & des phrafes favantes; & on ne fait pas attention que tous ces Arts ne font que des échafaudages pour arriver à la fcience, & non pas la fcience elle-même; qu'il ne faut s'en fervir que lorsqu'on ne peut s'en paffer; & qu'on doit toujours fe défier qu'ils ne viennent à nous manquer, lorsque nous voudrons les appliquer à l'édifice.



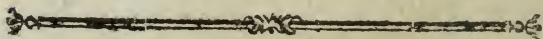
X L I V.

TOUT EST BIEN.

LES animaux nuisibles font en bien plus grand nombre que les animaux utiles; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroiffe plus abondant que ce qui fert, cependant tout est bien, parce que, dans l'Univers physique, le mal concourt au bien, & que rien, en effet, ne nuit à la Nature. Si nuire est détruire

truire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivants, que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservait à ses excès; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la Nature si elle n'étoit inépuisable; si, par une fécondité aussi grande que notre déprédation, elle ne savoit se réparer elle-même, & se renouveler. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie, que la reproduction naisse de la destruction : quelque grand

de, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme & des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée ; & , s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps des naissances nouvelles.



X L V.

S T Y L E.

LE style n'est que l'ordre & le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort nerveux & concis ; si on les laisse se succéder lentement, & ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche & traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les

premierès vues & les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce plan, qu'un sujet sera circonscrit, & que l'on en connoîtra l'étendue.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base, il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, & le foumet à des loix. Sans cela, le meilleur Ecrivain s'égare, sa plume marche sans guide, & jette à l'aventure des traits irréguliers. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il seme dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit; & en admirant l'esprit de l'Auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie.

Pourquoi les ouvrages de la Nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, & qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais: elle prépare en silence les germes de ses productions: elle

ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu, & dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine, dont il porte les traits, qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience & la méditation: ses connoissances sont les germes de ses productions; mais s'il imite la Nature dans sa marche & dans son travail, s'il s'éleve par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments éternels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, & ne fait pas où commencer à écrire. Il apperçoit à-la-fois un grand nombre d'idées: comme il ne les a ni

comparées , ni subordonnées , rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité : mais lorsqu'il se fera fait un plan , lorsqu'une fois il aura rassemblée & mis en ordre toutes les idées essentielles à son sujet , il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume , il sentira le point de maturité de la production de l'esprit , il sera pressé de la faire éclore , il n'aura même que du plaisir à écrire , les pensées se succéderont aisément , & le style sera naturel & facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir , se répandra par-tout , & donnera de la vie à l'expression ; tout s'animera de plus en plus ; le ton s'élèvera , les objets prendront de la couleur ; & le sentiment , se joignant à la lumière , l'augmentera , la portera plus loin , la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire ; & le style deviendra intéressant & lumineux.

- Rien ne s'oppose plus à la chaleur ,

que le defir de mettre par-tout des traits faillants : rien n'est plus contraire à la lumiere qui doit faire un corps, & se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force, en choquant les mots les uns contre les autres, & qui ne vous éblouissent, pendant quelques instants, que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition : l'on ne présente qu'un côté de l'objet ; on met dans l'ombre toutes les autres faces, & ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces, sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence, que l'emploi de ces pensées fines, & la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, & qui, comme la feuille du

métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Ainsi, plus on mettra de cet esprit mince & brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur, & de style.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes, d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'Ecrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, & s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, & avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces Ecrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en

ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Bien écrire, c'est tout-à-la-fois bien penser, bien sentir, & bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'ame, & du goût. Les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, elle ne dépend que de la sensibilité des organes. Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet, il ne doit jamais être forcé; il naît naturellement du fond de la chose: si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessein, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive, le ton sera sublime. Les ouvrages bien écrits feront les seuls qui passeront à la postérité. S'il est élevé, noble, sublime, l'Auteur sera également admiré dans tous les temps.

E I N.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of
Date due

--	--	--



